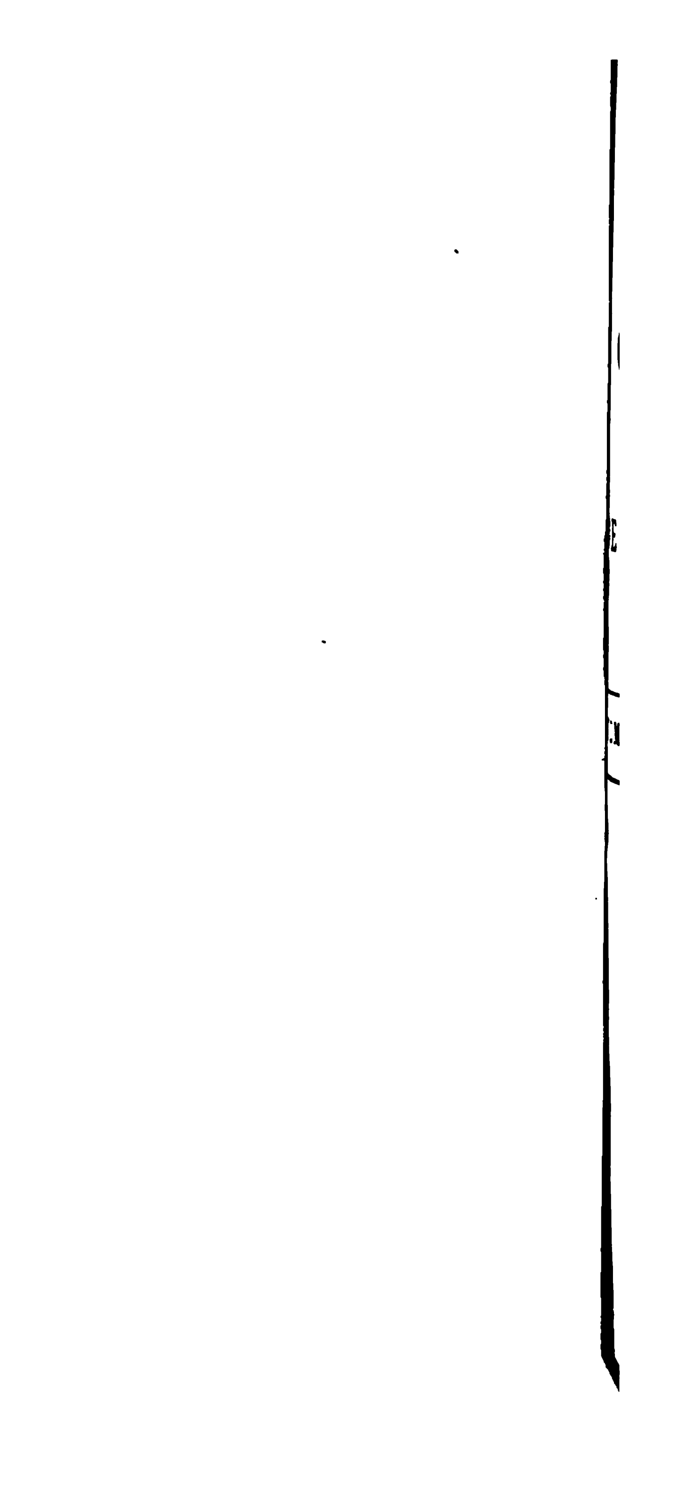






ŒUVRES

CHOISIES

DE L'ABBÉ PRÉVOST,

AVEC FIGURES.

TOME VINGT-QUATRIÈME.

LE

AN

IS

DE M

HA

gmentée de

is Lettre

DE CRAF

AV

TOM

A A

& f

ET

M.

LETTRES ANGLOISES,

OU

HISTOIRE DE MISS CLARISSE HARLOVE.

Augmentée de l'Éloge de RICHARDSON, *des Lettres posthumes & du Testament* DE CRARISSE.

AVEC FIGURES.

TOME SIXIÈME.



À AMSTERDAM,

& se trouve à PARIS,

RUE ET HÔTEL SERPENTE.

M. DCC. LXXXIV.

HIS

DE C

HA

ETT

VELA

de mon e
ce d'hom
Tu fais,
ne reconn
qu'on a
el: mais
is, lourc
re justice
a ressemb
VI.



HISTOIRE DE CLARISSE HARLOVE.

LETTRE CCXCVII.

M. Lovelace, à M. Belford.

Au château de M.... Vendredi, 21 de Juillet.

Je sors de mon entrevue avec Hickman. C'est une espèce d'homme aussi empesé que ses manchettes. Tu sais, Belford, que je ne l'aime pas. On ne reconnoît pas volontiers du mérite dans ceux qu'on a pris en aversion; pas même le mérite réel : mais c'est sérieusement que je le trouve épais, lourd, embarrassé, & tel, pour vous rendre justice à tous deux, que tu n'as jamais vu sa ressemblance que dans ton miroir,



Vous servés-vous de Lunettes Monsieur Hickman ?

Godefroy Sculp

usages; mais vous savez que ce n'est pas celui d'Angleterre.

Avez-vous jamais vu l'Espagne, monsieur Hickman ?

Non, monsieur. J'ai vu la Hollande.

La Hollande, monsieur ! jamais la France, ni l'Italie ? (J'étois résolu de voyager avec lui jusqu'à la Chine).

Non, monsieur; je n'ai point encore fait ce voyage.

Je suis surpris, monsieur, qu'ayant passé la mer.....

Quelques affaires m'avoient appelé à Roterdam. Je fus obligé de revenir presque aussi-tôt.

Fort bien, monsieur. Vous alliez lire; ayez la bonté de continuer. (Il a remis son papier devant ses yeux; & lisant ma première ligne, où je dis : *Après les honorables noms qui précèdent, &c.*, il s'est arrêté).

Assurément (en tournant les yeux vers moi), personne ne révoquera l'honneur de milord en doute, ni celui des excellentes dames qui ont signé la lettre.

Je me flatte, M. Hickman, que le mien n'est pas plus suspect.

Je continuerai, monsieur, s'il vous plaît.... *J'aurois pu me dispenser d'en signer un qui m'est*

presque aussi odieux qu'à vous. Ce *qu'à vous*, monsieur....

Hé bien ! M. Hickman. J'ai eu mes raisons pour employer ce terme. Miss Howe a fort maltraité mon caractère; je ne lui ai jamais fait de mal. Son langage m'a blessé. Je m'imagine, monsieur, que vous êtes venu de sa part pour m'en faire excuse.

Miss Howe, monsieur, est une jeune personne extrêmement polie. Elle n'est point accoutumée à parler mal de personne.

C'est une raison de plus, monsieur, pour m'offenser de ses discours.

Vous savez, monsieur, quelle est son amitié....

Il n'y a point d'amitié qui puisse justifier des libertés si choquantes. (Je crois que le pauvre Hickman a commencé à regretter sa commission. Il m'a paru tout-à-fait déconcerté).

J'ai voulu continuer : n'avez-vous pas entendu fort souvent dans la bouche de miss Howe?....

Il m'a interrompu. Je ne suis pas venu, monsieur, dans le dessein de vous insulter : mais vous savez combien miss Harlove & miss Howe sont amies. Je crains que vous n'ayiez pas eu pour miss Harlove tous les égards

qu'elle mérite ; & ſi la chaleur de l'amitié peut avoir engagé miſs Howe dans ce que vous nommez des libertés, il me ſemble qu'une ame généreuſe doit regretter plutôt d'y avoir donné ſujet....

J'entends le reſte, monſieur. Mais ce reproche me déplaît moins dans la bouche d'une femme, que dans celle d'un homme d'épée. J'ai une paſſion extrême d'entretenir miſs Howe, & je ſuis perſuadé que nous nous accorderions parfaitement ; les ames généreuſes s'entendent à demi-mot. Je vous prie, M. Hickman, ayez la bonté de m'introduire chez miſs Howe.

Monſieur, je puis apprendre votre intention à miſs Howe, ſi vous le déſirez.

Oui, M. Hickman ; vous m'obligerez beaucoup, mais vous pouvez continuer de lire.

Il a lu effectivement ; comme ſi je n'avois pu me ſouvenir des quatre mots que j'avois écrits. Lorſqu'il eſt arrivé à l'endroit où je parle de corde, de prêtre & de bourreau : Croyez-vous, monſieur, m'a-t-il dit, que ces expreſſions n'aient pas l'air d'un badinage ? miſs Howe n'en juge pas autrement. Vous ſavez trop bien, monſieur, que miſs Harlove n'a pas le pouvoir de vous envoyer au gibet.

Eh ! croyez-vous qu'elle le fît, ſi mon ſort dépendoit d'elle ?

Vous ajoutez, monſieur, a-t-il continué, ſans répondre à cette belle queſtion, que miſs Harlove eſt la plus outragée de toutes les perſonnes de ſon ſexe. Je ſais qu'elle ſe reſſent de vos outrages, juſqu'à faire douter à miſs Howe qu'elle puiſſe jamais vous pardonner: & malgré le déſir où toute votre famille paroît être de voir finir cette triſte aventure par un heureux mariage, miſs Howe croit trouver, dans cette partie de la lettre, un juſte ſujet de craindre que vos intentions ne ſoient pas ſérieuſes, & que votre complaiſance pour vos amis n'ait plus de part à *ce compliment* que votre inclination. C'eſt là-deſſus qu'elle ſouhaite de connoître vos véritables ſentimens, avant que de s'engager plus loin.

Penſez-vous, M. Hickman, que, ſi je ſuis capable de tromper ma propre famille, j'aie aſſez d'obligation à miſs Howe, qui m'a traité avec ſi peu de ménagement, pour lui faire un aveu que je ne ferois pas à mes proches ?

Pardonnez, monſieur; mais miſs Howe s'eſt figuré que votre lettre la mettoit en droit de vous demander quelqu'explication ſur ce que vous lui avez écrit.

Eh bien, M. Hickman, vous voyez que je ne ſuis pas muet avec vous. Que vous ſemble de moi ?

Je vois, monſieur, que vous êtes un homme aimable & d'une humeur enjouée. Mais ce que je demande au nom de miſs Howe, c'eſt de ſavoir ſi vous vous joignez réellement & de bonne foi avec vos amis, pour ſouhaiter ſes bons offices auprès de miſs Harlove.

Ne doutez pas que je ne fuſſe charmé de me voir réconcilié avec une perſonne que j'aime uniquement, & que je n'euſſe beaucoup d'obligation à miſs Howe, ſi je tenois d'elle un ſi grand ſervice.

Fort bien, monſieur : & je puis donc conclure que vous êtes diſpoſé au mariage, qui eſt l'objet de cette réconciliation ?

Je n'ai jamais eu de goût pour l'état du mariage. C'eſt ma déclaration, que je dois vous faire nettement.

J'en ſuis fâché, monſieur. Le mariage me paroît un état fort heureux.

Je ſouhaite, monſieur, que vous le trouviez conforme à vos idées.

C'eſt ce qui n'eſt pas douteux pour moi ; & j'oſe dire, monſieur, que vous en jugeriez de même, ſi vous étiez le mari de miſs Harlove.

Oh ! ſi j'étois capable de trouver du bonheur dans le mariage, ce ſeroit ſans doute avec elle.

Vous me ſurprenez extrêmement, monſieur ;

Ne pas penſer au mariage, après ce qui s'eſt paſſé, après le traitement.....

Eh! quel traitement, s'il vous plaît? Je ne doute pas qu'une perſonne ſi délicate n'ait repréſenté ſous des couleurs trop fortes ce qui paſſeroit pour une bagatelle à d'autres yeux que les ſiens.

Vous me pardonnerez, monſieur; mais ſi ce qu'on m'a fait entrevoir n'eſt pas une exagération, je ne puis le traiter de bagatelle.

Apprenez-moi donc, M. Hickman, ce qu'on vous a fait entrevoir. Je vous promets de répondre ſincèrement aux accuſations.

Vous ſavez mieux que perſonne, monſieur, de quoi vous êtes accuſé. Ne reconnoiſſez-vous pas, dans votre lettre, que miſs Harlove eſt la plus outragée de toutes les femmes, & celle qui le mérite le moins?

Oui, monſieur, je le reconnois, & je n'en ſouhaite pas moins d'apprendre ce qu'on vous a fait entrevoir. Ma réponſe aux queſtions de miſs Howe dépend peut-être de cet éclairciſſement.

Puiſque vous êtes ſi preſſant, monſieur, vous ne ſauriez vous offenſer que je m'explique. Ne convenez-vous pas d'abord, que vous avez promis à miſs Harlove le mariage & tout le reſte?

J'entends, monsieur. Je suppose que vous m'accusez d'avoir voulu obtenir tout le reste, sans le mariage.

Vous badinez, monsieur Lovelace. Je sais que vous passez pour homme d'esprit : mais souffrez que je vous le demande ; ne traitez-vous pas cette affaire un peu trop légèrement ?

Lorsqu'une faute est commise, & qu'elle est par conséquent sans remède, il ne reste pas d'autre parti que de s'en consoler : c'est la manière dont je souhaiterois que miss Harlove voulût penser aussi.

Et moi, je pense, monsieur, qu'il ne convient jamais de tromper une femme ; je pense que les promesses qu'on fait aux femmes, engagent du moins autant que celles qu'on fait à tout autre.

Je suis persuadé que vous le pensez, M. Hickman ; & je suis persuadé aussi que vous êtes un des meilleurs hommes du monde.

Ma parole, monsieur, est un lien sacré pour moi. La différence du sexe n'y change rien.

Je loue vos principes ; & le ciel me préserve de vous en détourner ! Mais encore, monsieur, que vous a-t-on dit de plus ? (Tu juges, Belford, que je devois être assez curieux,

[illegible] monsieur, c'est que [illegible] informée du détail. [illegible] promet seulement de [illegible] conserve la vie : [illegible] pour faire juger que [illegible]

[illegible] Harlove ne soit entrée [illegible] est capable de [illegible] pouvez dire de ma [illegible] point, dans [illegible] heureuse que son [illegible]ement elle ne [illegible]nstances que [illegible] en effet, mise [illegible]ement. Dites-[illegible] mis Harlove [illegible] de sa bonne [illegible] la vérité, [illegible] me noircir. [illegible] faire à son [illegible] la répa-[illegible] prompte [illegible] ne pouvoir [illegible] l'honneur pour [illegible] M. Hick-man, vous [illegible] au nom de votre ville ?

J'avoue, monsieur, que ce langage est celui

d'un homme d'honneur. Mais vous avez parlé de trois reproches que vous aviez à faire à miſs Harlove : puis-je vous demander quel eſt le troiſième ?

Je ne ſais, monſieur, ſi je dois vous le déclarer ; peut-être aurez-vous peine à le croire. Mais quoique ma divine Clariſſe ne ſoit capable de dire que la vérité, il peut arriver qu'elle ne la diſe pas entière.....

Je ſerois extrêmement ſurpris (en m'interrompant), & miſs Howe ne ſeroit pas moins affligée, que la conduite de ſa malheureuſe amie vous eût mis dans le cas de lui devoir cette apparence de diſcrétion ; car je vous crois trop galant homme pour être capable de faire tomber l'ombre du ſoupçon ſur elle, dans la vue de vous excuſer. Vous me pardonnerez, monſieur....

Oui, oui, M. Hickman ; il ſuffit que vous m'ayez aſſuré de vos intentions. Je prends quelquefois un ton libre, & je ſuis diſpoſé à vous paſſer le vôtre. Mais comptez qu'il ne m'échappera jamais rien qui puiſſe rabaiſſer miſs Harlove dans l'eſtime d'une amie qu'elle croit la ſeule qui lui reſte.

Peut-être ne convient-il pas que je ſois informé de votre troiſième reproche. Mais, à l'exception de ſon implacable famille, je

ne connois personne qui ait jamais conçu le moindre doute de son honneur. Un jour, à la vérité, madame Howe, après avoir reçu la visite d'un de ses oncles, nous dit qu'elle craignoit qu'il n'y eût quelque foiblesse à lui reprocher. Mais jamais, hors de cette occasion . . . . .

Comment! monsieur (en prenant un ton, & m'approchant de lui d'un air qui lui a fait faire deux pas pour reculer), quel langage! Savez-vous que le doute approcheroit ici du blasphême. Savez-vous que miss Harlove est plus pure qu'une vestale; car les vestales ont quelquefois brûlé de leurs propres feux? Savez-vous que, depuis l'origine du monde, jamais une femme n'a triomphé des mêmes épreuves? Apprenez, monsieur, qu'on n'a jamais rien vu, rien entendu, qui soit comparable pour l'honneur à miss Clarisse Harlove.

Monsieur, monsieur, pardon. A dieu ne plaise que je doute de son honneur! Je n'ai rien dit qui puisse recevoir cette interprétation: je suis rempli pour elle du plus profond respect. Miss Howe la chérit plus qu'elle-même; ce qu'elle ne feroit pas, si elle ne lui connoissoit une vertu égale à la sienne.

Egale à la sienne, monsieur? j'ai de fort hautes

hautes idées de la vertu de miſs Howe ; mais j'oſerois dire . . . .

Quoi ? monſieur. Qu'oſerez-vous dire de miſs Howe ? Je me flatte que vous ne préſumerez pas d'attaquer ici ſa vertu.

Préſumer ! M. Hickman. C'eſt ce terme, M. Hickman, que je trouve aſſez préſomptueux.

L'occaſion le ſeroit beaucoup plus, M. Lovelace, s'il étoit vrai qu'elle fût priſe à deſſein. Je n'ai aucune diſpoſition à m'offenſer, ſurtout lorſque je fais l'office de médiateur : mais je n'entendrai jamais parler tranquillement au déſavantage de miſs Howe.

Ce ton me ſatisfait beaucoup plus, M. Hickman ; quoique je ne condamne point votre chaleur à l'occaſion que vous ſuppoſez. Mais ce que je voulois ſeulement dire, c'eſt qu'à mon avis il n'y a point de femme au monde qui doive ſe comparer à miſs Harlove, juſqu'à ce qu'elle ait réſiſté aux mêmes épreuves, & qu'elle y ait tenu la même conduite. Vous voyez, monſieur, que je vous prête des armes contre moi-même. Mais, tout libertin qu'on me croit, je n'entreprendrai jamais de donner mes actions pour une règle de juſtice & de vertu.

Je trouve, monſieur, de la droiture & de

a nobleſſe dans ce langage. Quel malheur, ouffrez cette réflexion, que le même homme qui eſt capable d'un ſi beau ſentiment, n'ait pas toujours la force d'y conformer ſes actions !

C'eſt un autre point, M. Hickman. Chacun a ſes vices comme ſes vertus. Je ſouhaite, au reſte, que miſs Howe ne ſoit jamais exposée aux épreuves de miſs Harlove ; & je me réjouis qu'elle n'en ait point à redouter d'une auſſi bonne ame que vous. (Pauvre Hickman ! il m'a paru incertain s'il devoit prendre cette félicitation pour un compliment ou pour une raillerie). Mais, ai-je continué, puiſque votre curioſité me paroît émue, & que je ne dois pas vous laiſſer partir avec le moindre doute qui puiſſe être injurieux à la plus admirable de toutes les femmes, je ſuis porté à vous communiquer mon troiſième ſujet de reproche. Que penſeriez-vous, M. Hickman, & quel ſeroit l'étonnement de miſs Howe, ſi je vous diſois que ſon admirable amie eſt d'autant plus déterminée contre moi (& ſans doute par un ſentiment de vengeance), qu'elle encourage les prétentions d'un autre amant ?

Que me dites-vous, monſieur ? Ah ! c'eſt une ſuppoſition qui me paroît impoſſible. Je

vous assure hardiment que si miss Howe pouvoit se l'imaginer, elle n'y donneroit jamais son approbation. Quelque aversion que vous lui jugiez pour vous, & quoiqu'elle condamne en effet votre conduite à l'égard de son amie, je sais que, suivant son opinion, miss Harlove ne doit jamais avoir d'autre mari que vous, & qu'il n'y a point de troisième parti pour elle entre la qualité de votre femme ou le célibat.

La vengeance & l'obstination, M. Hickman, portent les meilleures femmes à d'étranges extrêmités. Pour le plaisir de crever les deux yeux à l'homme dont elles se croient offensées, elles sont capables de s'en arracher un.

Je ne sais que répondre à ce langage. Mais il me paroît impossible que miss Harlove souffre les soins d'un autre amant. Et si-tôt, encore! On nous assure au contraire qu'elle est fort mal, & d'une extrême foiblesse.

Ce n'est pas dans ses ressentimens qu'elle est foible. Croyez-moi là-dessus. Je suis informé de tous ses mouvemens; & soit que vous le croyez ou non, je puis vous dire qu'elle me refuse, dans la vue d'un autre amant.

Est-il possible?

Rien n'eſt plus vrai. Vous figurez-vous qu'elle n'en ait pas communiqué quelque choſe à miſs Howe ?

Non abſolument, monſieur. Si miſs Howe en avoit le moindre ſoupçon, je ne vous troublerois pas aujourd'hui par cette viſite.

Vous voyez donc que je ne me ſuis pas trompé. Quoique miſs Harlove ne ſoit pas capable d'un menſonge, elle n'a pas découvert à ſon amie toute la vérité.

Que dire ſur de tels événemens (en baiſſant les yeux d'un air fort ſtupide) !

Dites, parlez, M. Hickman. La matière eſt riche. Qui rendra compte des mouvemens & des agitations d'une femme paſſionnée ? De ma ſeule connoiſſance, je pourrois vous raconter un nombre infini d'hiſtoires qui vous apprendroient des effets terribles du reſſentiment des femmes. Mais demandez-vous un exemple plus fort que celui d'une jeune perſonne telle que miſs Harlove, qui, depuis quelque tems, & dans le fâcheux état de ſa ſanté, non-ſeulement encourage, mais flatte & recherche un des plus odieux monſtres qu'on ait jamais vus. Je ne crois pas qu'il ſoit à propos d'en informer miſs Howe. Cependant, peut être auſſi feriez-vous bien de l'en avertir. Ses conſeils pourroient ſervir à ramener ſon amie.

Oh ſi ! oh ! quel eſt mon étonnement ! miſs Howe ne ſait pas un mot de ce que vous m'apprenez ; elle ne la verra jamais , ſi tout ce que j'entends n'eſt pas une illuſion.

Je ne vous dis rien que de vrai , de très-vrai , M. Hickman. Le monſtre qu'elle me préfère eſt d'une figure hideuſe ; il a moins l'air d'un homme que d'un ſquelette. Il eſt mis . . . . vous n'avez rien vu de ſi révoltant. A peine a-t-il un habit ſur le dos ; à peine eſt-il chauſſé. Quoiqu'il ait un grand vilain front chauve , il ſe refuſe une perruque pour le cacher. Il eſt d'une avarice inſatiable , & cependant d'une richeſſe infinie.

Vous badinez ſûrement , monſieur. Avec une meſure ordinaire d'eſprit , il n'eſt pas toujours aiſé de ſuivre ceux qui en ont autant que vous. Mais , s'il y a quelque vérité dans cette peinture , qui peut-elle regarder ? Quelque juif , ſans doute , quelque miſérable , dont la préſomption s'eſt fondée ſur les diſgrâces de miſs Harlove ; & votre vivacité vous l'a fait revêtir de toutes ces couleurs.

Comment , un miſérable ? Le monſtre a de riches domaines dans toutes les provinces d'Angleterre ; il en a dans les pays étrangers.

C'eſt apparemment quelque gouverneur des Indes orientales. Je me rappelle que miſs

vie mélancolique, tant mieux pour toi : c'est être gai, avec cette différence que tu trouveras peu de gens qui veuillent partager ta gaieté.

Cependant la santé de ma charmante me jette dans une extrême inquiétude. C'est l'effet de sa dernière aventure. Elle triomphoit auparavant & de moi, & de la troupe maudite. Je te crois bien persuadé que je n'y ai aucune part, & je me flatte qu'elle l'est aussi. Le reste, comme je te l'ai dit mille fois, n'est qu'un accident ordinaire, un peu distingué seulement par les circonstances; voilà tout. Pourquoi donc tant de rigueur de sa part & de la tienne?

La vente de ses habits est véritablement choquante. Quelle dureté, quelle injustice dans ses misérables parens, qui ont entre les mains l'argent qu'elle a laissé, & de gros arrérages d'une terre qui lui appartient! Ils les retiennent exprès, pour la jeter dans l'embarras. Mais ne dépend-il pas d'elle de recevoir plus d'argent qu'elle n'en a besoin, de cette fière & impertinente miss Howe? & moi, crois-tu que toute ma joie ne fût pas de la servir? Qui peut donc l'obliger de vendre ses habits, si ce n'est la perversité de son sexe? Je suppose que son intention soit de me faire enrager; je ne sais pas trop si je ne dois pas

m'en réjouir. D'autres belles se feroient pendues ou noyées, dans le chagrin d'avoir été trompées; ma charmante fait tomber sa vengeance sur ses habits. Les passions prennent la teinte du caractère. D'ailleurs, crains-tu que l'avarice ne m'empêche de lui rendre le triple de ce qu'elle aura vendu? Ainsi, Belford, soyons sans inquiétude sur ce point.

Tu vois combien elle est sensible aux attentions de son médecin; juge par-là combien elle doit l'avoir été à l'horrible imprécation de son père. Mais tu dois en conclure que, si j'obtiens seulement la permission de la voir, j'espère avec raison, que ma conduite, mon repentir, mes satisfactions, produiront quelque heureux effet sur elle. Tu passes trop facilement condamnation sur mes torts. Je te dis fort sérieusement que, toute incomparable qu'elle est, l'ardente médiation de mes proches, celle de miss Howe, & les commissions dont je t'ai chargé, sont de si fortes marques du cas qu'on fait d'elle & de la sincérité de mes sentimens, que je ne vois rien à faire de plus. Crois-moi, laissons l'affaire dans l'état où elle est à présent, & donnons-lui le tems d'y penser un peu mieux.

Que répondre à tes résolutions de repentir & de mariage? Je voudrois te voir examiner

d'abord, laquelle des deux doit marcher la première. Si tu prends mon conseil, tu trancheras court, & tu commenceras par le mariage. En veux-tu savoir la raison ? c'est que vraisemblablement le repentir viendra bientôt à la suite ; & des deux, tu n'en feras qu'un, qui aura peut-être plus de force.

LETTRE CCXCVIII.

M. Belford à M. Lovelace.

Vendredi, 21 Juillet, à midi.

M'ÉTANT présenté ce matin à la porte de ta divine Clarisse (c'est la qualité que je puis lui donner, comme tu vas l'entendre), elle m'a fait la grâce de me recevoir, aussi-tôt que je me suis nommé.

Elle avoit passé une nuit supportable ; & quoique foible, m'a-t-elle dit, elle se trouvoit mieux qu'hier. Mais j'ai remarqué dans ses regards, qu'elle décline visiblement. Madame Lovick & madame Smith qui étoient avec elle, lui ont reproché tendrement d'avoir écrit avec trop d'application pour ses forces, & de s'être levée dès cinq heures du matin. Elle a répondu que son sommeil n'avoit pas

été si tranquille depuis plusieurs mois; qu'à son réveil, elle s'étoit senti l'esprit assez libre; & qu'ayant plus d'une affaire à régler, dans le peu de tems qui lui restoit peut-être pour ce soin, elle devoit ménager tous les momens. Elle avoit écrit à sa sœur, a-t-elle ajouté; &, n'ayant pas été contente de sa première lettre, elle l'avoit recommencée deux ou trois fois. Mais elle étoit résolue de faire partir son dernier essai.

Elle croit pouvoir juger, m'a-t-elle dit, par quelques-unes de mes expressions, que j'étois informé de tout ce qui la concernoit elle & sa famille; & par conséquent, que je ne devois pas ignorer le terrible vœu de son père, dont elle avoit eu le malheur de voir si-tôt l'accomplissement, dans la partie qui regardoit ses espérances temporelles. C'étoit une forte raison de trembler pour l'autre; & cette crainte l'avoit obligée d'écrire à sa sœur, pour en obtenir la révocation. J'espère, m'a-t-elle dit, que mon père se laissera fléchir, ou je me croirai fort misérable. Cependant j'ai beaucoup d'inquiétude pour la réponse, car ma sœur a le cœur fort dur.

Là-dessus je me suis abandonné à quelques réflexions libres, sur l'injustice & la cruauté de sa famille. Mais elle m'en a fait un reproche,

dans des termes ſi reſpectueux pour tous ſes parens, que s'ils perſiſtent à la maltraiter, ils doivent paroître doublement coupables. J'ai pris le moment où je la voyois capable de tant de généroſité & d'indulgence, pour la ſupplier d'étendre ſa bonté ſur un homme dont le repentir étoit égal à ſes offenſes, & qui feroit toute l'étude de ſa vie de les réparer. Les deux femmes ont voulu ſortir, lorſqu'elles ont vu prendre ce tour à notre entretien. Elle s'y eſt oppoſée ; &, me regardant d'un œil plus ſévère, elle m'a dit que ſi je retombois encore ſur un ſujet pour lequel je connoiſſois ſon averſion, cette viſite devoit être la dernière. Mes bons offices, a-t-elle ajouté, n'étoient plus de ſaiſon en votre faveur, puiſqu'elle avoit commencé une réponſe, ſur le même ſujet, à la lettre où miſs Howe la preſſoit par les mêmes argumens. Vous pouvez lui déclarer, m'a-t-elle dit, que je renonce à lui du fond du cœur; mais que, malgré toute la certitude de cette réſolution, il n'y entre aucune chaleur de reſſentiment. Au contraire, dites-lui que je m'efforce de diſpoſer mon cœur à le plaindre (pauvre malheureux! quel compte n'a-t-il pas à rendre pour ſes parjures!), & que je me croirois bien mal préparée pour l'état où j'aſpire, ſi je n'étois pas capable, après

quelques efforts de plus, de me vaincre & de lui pardonner.

Les deux femmes avoient les larmes aux yeux. Je me suis senti le cœur si serré, que j'ai gardé le silence pendant quelques momens. Enfin je lui ai donné les noms d'excellence & de bonté incomparable, avec un son de voix altéré, dont j'ai rougi moi-même devant deux personnes de ce sexe. Mais où trouver la force de se défendre contre tant de noblesse & de charmes ? C'est un ange, lui ai-je dit, que je crois avoir devant les yeux. Je devrois être à genoux, madame, pour recevoir des influences qui soient capables de m'entraîner après vous dans le monde où vous aspirez. Cependant que puis-je répondre ! Ouvrez-moi du moins quelque moyen de vous servir ; & faites, s'il est possible, que j'aie la gloire de contribuer à votre satisfaction, pendant que vous serez dans un monde qui n'est pas digne de vous.

Je me suis arrêté ; elle n'a pas répondu. J'ai repris : N'avez-vous pas de commission dont il vous plaise de m'honorer, abandonnée comme vous êtes de vos amis, livrée à des étrangers, quoique gens d'honneur, & d'un caractère qui me paroît mériter votre confiance ? Ne puis-je vous être utile pour quelque message, pour quelque lettre à porter, à recevoir ; pour

quelque viſite que vous m'ordonniez de rendre à votre père, à vos oncles, à votre frère, à votre ſœur, à miſs Howe, à milord M.... à ſes ſœurs ou à ſes nièces? N'y a-t-il pas quelque office auquel vous puiſſiez m'employer, indépendamment des vues de mon ami, & du déſir que j'ai de l'obliger? De grâce, madame, ayez la bonté d'y penſer.

Elle m'a remercié de mes offres; mais elle ne voyoit actuellement, m'a-t-elle dit, aucune occaſion de les accepter. Elle vouloit attendre l'opinion de miſs Howe ſur ſa réponſe. Juſqu'alors.....

Ma vie & ma fortune, ai-je interrompu, ſont dévouées à votre ſervice. Permettez-moi d'obſerver que vous êtes ici ſans ſecours; & je connois aſſez votre malheureuſe ſituation, pour juger qu'elle vous expoſe à plus d'un embarras. Elle alloit m'interrompre, & j'ai lu dans ſes yeux un air de mécontentement; mais je lui ai demandé la permiſſion de continuer. J'ai cherché vingt fois, lui ai-je repris, une occaſion pour cette ouverture. Juſqu'à préſent la hardieſſe m'a manqué. Puiſque la glace eſt rompue, ſouffrez ſeulement que je prenne la qualité de votre banquier. Je ſais que les obligations vous pèſent; mais vous n'en aurez à perſonne. Votre bien vous ſuffit,

s'il étoit entre vos mains ; & je consens à me rembourser par les voies communes, soit que le ciel vous conserve ou vous ôte la vie. Je vous assure, de plus, que mon malheureux ami ne saura jamais que vous ayez accepté mes offres. Permettez que cette bagatelle.... & j'ai laissé tomber derrière son fauteuil un billet de banque de cent livres sterling, que j'avois apporté dans cette vue. Tu n'en aurois jamais rien su, si j'avois pu l'engager effectivement à le recevoir. Mais, après m'avoir témoigné civilement qu'elle n'étoit pas insensible à la reconnoissance, elle m'a déclaré d'un ton absolu, qu'elle n'entendroit plus un mot de ma bouche avant que j'eusse repris mon billet. Je n'ai pu résister à ses ordres ; & lorsque je lui ai fait des excuses, en lui disant encore que je ne pouvois supporter qu'une ame telle que la sienne fût exposée à des embarras de cette nature, parce que la privation d'une abondance dans laquelle elle étoit née.... elle m'a répondu, en m'interrompant : « Votre » bonté, monsieur, vous fait juger trop favo» rablement de moi. Cependant j'espère que » rien n'aura le pouvoir d'affoiblir mes prin» cipes ; la décadence de ma santé servira de » plus en plus à m'y confirmer. Ceux qui » m'ont fait languir quelques jours dans une » prison,

» prison, s'étoient promis sans doute que cette » cruelle méthode me forceroit d'entrer dans » toutes leurs mesures; mais j'ai reçu du ciel » une ame supérieure à la fortune. Les per- » sonnes de cette espèce connoissent peu la » force des principes naturels, lorsqu'elles se » figurent que la prison ou le besoin puisse » les faire oublier, pour éviter des maux qui » ne sauroient être d'une plus longue durée » que la vie ».

Quelle grandeur! Il n'est pas surprenant qu'une vertu si bien établie ait résisté à tes artifices; & que, pour arriver à ton malheureux but, elle t'ait forcé d'avoir recours à d'horribles inventions qui lui ont ôté l'usage des sens. Les deux femmes ont paru extrêmement touchées, & j'ai entendu madame Lovick, qui disoit à l'oreille de l'autre: Ce n'est point une femme, madame Smith; c'est un ange que nous avons avec nous.

Elle a paru satisfaite de la soumission que j'avois eue pour ses volontés; & nous ayant priés tous d'approcher un peu plus près d'elle: « Vous m'avez témoigné plusieurs fois, a- » t-elle repris, en s'adressant aux deux fem- » mes, quelque désir d'apprendre une partie » de mon histoire. Aujourd'hui que vous me » paroissez libres, & que M. Belford, à qui

» j'ai diverſes raiſons de croire que toutes mes
» aventures ſont connues, peut vous rendre
» témoignage de la vérité de mon récit, je
» veux ſatisfaire votre curioſité ».

Les deux femmes ont marqué beaucoup d'empreſſement pour l'entendre. Elle a commencé une narration que je m'efforcerai de répéter ici dans ſes propres termes; car je ſuis perſuadé, Lovelace, qu'il vous paroîtra fort important d'apprendre quel tour elle donne à vos barbaries, & de connoître le fond de ſes ſentimens. Vous jugerez vous-même quel fond vous devez faire ſur les eſpérances que vos amis conſervent en votre faveur.

« Lorſque j'ai pris ce logement, nous a-
» t-elle dit, je ne me propoſois pas d'y faire
» un long ſéjour. C'eſt ce que je vous dis
» alors, madame Smith; & j'évitai, par cette
» raiſon, de me faire connoître autrement
» que pour une jeune & malheureuſe créa-
» ture que la ſéduction avoit enlevée aux
» meilleurs parens du monde, & que le ciel
» venoit de ſauver des plus dangereuſes mains.
» Je me crus obligée de vous donner cette
» courte explication, pour diminuer votre
» ſurpriſe, à la vue d'une jeune fille qui arri-
» voit chez vous tremblante, hors d'haleine,
» vêtue d'une mauvaiſe robe pardeſſus la
» ſienne, demandant tout à la fois un loge-

» ment & de la protection, n'ayant que sa » parole à donner pour votre paiement, & » portant tous ses effets dans un mouchoir de » poche. Ma subite absence, lorsque je me » suis vue arrêtée pendant trois jours & trois » nuits, a dû redoubler votre étonnement : » & quoique M. Belford, qui sait peut-être » mieux que moi-même la plus noire partie » de mon histoire, vous ait informées, comme » vous me l'avez dit, que je suis plus malheu- » reuse que coupable, je me crois obligée » de ne pas laisser à d'honnêtes gens le moin- » dre doute de mon caractère.

» Il faut donc vous apprendre que dans » une occasion (je pourrois dire dans une » seule occasion, mais elle est essentielle) » j'ai manqué d'obéissance pour des parens » d'une indulgence extrême : car ce que d'au- » tres nomment cruauté dans leur conduite, » ne vient que d'un excès d'affection & de la » douleur qu'ils ont eue de me voir répondre » mal à leurs espérances.

» J'ai reçu, mais d'abord avec l'aveu de » ma famille, les soins d'un homme de nais- » sance, & tout à la fois, comme la suite l'a » prouvé, du plus mauvais caractère dont je » crois qu'il y ait jamais eu d'exemple. Mon » frère, qui est un jeune homme fort attaché

» cuſent encore de les avoir quittés volon-
» tairement), j'eus la folie de lui accorder
» un entretien particulier. Je fus trompée;
» aſſez indignement trompée, je dois le dire,
» quoique toutes les jeunes perſonnes dont le
» malheur a commencé par une témérité de
» la même nature, puiſſent apporter la même
» excuſe.

» Après m'avoir fait paſſer quelque tems
» dans une maiſon d'honneur, où je n'ai point
» de reproche à craindre pour ma conduite,
» il me procura un fort beau logement à
» Londres, pour attendre d'autres arrange-
» mens. Mais le tems ne m'a que trop appris
» dans quel lieu j'étois tombée. Il le ſavoit;
» cette connoiſſance entroit dans ſes deſſeins.
» Londres étoit un pays étranger pour moi.
» D'où ſeroient venues mes défiances? Ne me
» demandez pas d'explication ſur la ſuite de
» mon malheur. Quelles inventions, quels
» cruels artifices n'a-t-on pas employés! car
» je ne lui ai pas donné la moindre occaſion,
» pas le moindre avantage qui puiſſe m'être
» reproché ».

Ici, ſe couvrant le viſage de ſon mouchoir pour cacher ſes pleurs, elle s'eſt arrêtée un moment; enſuite elle s'eſt hâtée de reprendre, pour écarter apparemment un odieux ſouvenir:

« Je me suis échappée enfin de cette infame
» maison, & le ciel m'a conduite dans la vôtre.
» M. Belford m'oblige de croire que mon
» cruel persécuteur n'a point eû de part à ma
» dernière disgrâce. Mais je ne doute pas que
» le but de ceux qui m'ont fait cet outrage,
» n'ait été de me faire retomber entre leurs
» mains; car je ne leur dois rien..... à moins,
a-t-elle ajouté d'un ton plus foible, & s'essuyant encore les yeux, » que je ne doive les
» payer de ma ruine ».

Je vous jure, madame, lui ai-je dit, en attestant le ciel en ta faveur, que tout coupable qu'il est sur tout le reste, il est innocent de ce dernier attentat.

« Qu'il le soit donc, a-t-elle repris; je sou-
» haite qu'il le soit. Ce tourment, quelque
» douloureux qu'il ait été pour moi, est un
» des plus légers que j'aie soufferts. Mais vous
» pouvez observer ici, madame Lovick, pour
» satisfaire la curiosité que vous m'avez té-
» moignée plusieurs fois, que je n'ai jamais
» été mariée. M. Belford ne peut avoir ignoré
» que je ne l'étois pas; & je déclare aujourd'hui
» que je ne le serai jamais. Cependant je rends
» grâces au ciel d'avoir veillé à la conserva-
» tion de mon innocence.

» A l'égard de mes avantages naturels, je

» suis née d'une famille distinguée. J'ai, par
» mes propres droits, une fortune au-dessus
» du commun, indépendante de mon père
» même, si je le voulois; mais je ne le voudrai jamais. Mon père est très-riche. J'ai
» pris un nom qui n'est pas le mien, lorsque
» je suis entrée dans cette maison : c'étoit
» dans la vue de me dérober au perfide, qui
» s'engage désormais, par la bouche de M. Belford, à finir ses persécutions. Mon nom
» réel, vous le savez, est Harlove; *Clarisse*
» Harlove. Je n'ai pas encore vingt ans. J'ai
» une excellente mère, digne d'une meilleure
» fille. Je dois le même témoignage à la bonté
» de mon père. Ils m'adoroient tous deux.
» J'ai deux oncles d'un fort bon caractère,
» jouissant d'une immense fortune, jaloux de
» l'honneur de leur famille, que je me reproche d'avoir blessé : je faisois la joie de leur
» cœur. Leurs maisons, comme celle de mon
» père, étoient des lieux que je pouvois dire
» à moi. Ils vouloient m'avoir chez eux tour
» à tour, & j'étois quelquefois le sujet d'une
» tendre querelle. Je passois deux mois chez
» l'un, deux chez l'autre, six chez mon père,
» & le reste de l'année chez d'autres chers
» amis, qui faisoient leur bonheur de me
» voir. Pendant tout le tems que j'étois chez

» l'un ou chez l'autre, j'étois accablée des lettres continuelles de ceux qui languiſſoient pour mon retour. En un mot, j'étois chérie de tout le monde. Les pauvres & les malheureux ne me quittoient pas, ſans avoir reçu quelque ſoulagement à leur miſère. Mes mains n'étoient jamais fermées dans l'occaſion de faire du bien : aujourd'hui je ſuis pauvre moi-même.

» Ainſi, meſdames, vous ne me prendrez plus pour une femme mariée ; il eſt juſte que je vous faſſe cet aveu. Je ſuis actuellement, comme je le dois, dans un état d'humiliation & de pénitence, pour la téméraire démarche qui a produit tant de maux. Je me flatte d'obtenir le pardon du ciel, parce que je m'affermis dans la diſpoſition de pardonner à tout le monde, ſans excepter l'homme qui m'a jetée, par ſon ingratitude, & par d'horribles parjures, dans l'abîme où je ſuis. Mais je ne puis eſpérer que ma famille me pardonne jamais. Mon refuge eſt la mort. Il n'y en a point de ſi cruelle qui ne me paroiſſe plus ſupportable que d'être la femme d'un homme qui m'a trompée, lorſque j'avois fondé de meilleures eſpérances ſur ſa naiſſance, ſon éducation & ſon honneur.

» Je vois qu'après avoir fait autrefois les » délices de tout le monde, je ne ſuis propre » aujourd'hui qu'à cauſer de la douleur ou » de la pitié. Vous qui ne me connoiſſez » que par mon propre récit, vous en êtes » touchées juſqu'aux larmes ; j'admire votre » bonté. Mais il eſt tems de finir cette triſte » apologie. La tendreſſe de vos cœurs vous » y rend trop ſenſibles (effectivement il échappoit des ſanglots aux deux femmes ; & je n'étois guère moins attendri). » Il me » ſuffit de vous avoir donné une légère » connoiſſance de ma ſituation, & quelques » motifs de confiance pour mon caractère & » pour mes ſentimens. Votre compaſſion ne » tombe pas ſur une ingrate. D'ailleurs, je ne » crains pas qu'elle vous laſſe par ſa durée. » Ma perſpective la plus proche eſt la mort. » Si je vis aſſez pour me voir déchargée » d'une peſante malédiction, qui n'eſt déjà » que trop accomplie dans tout ce qui re- » garde ce monde, c'eſt tout ce qui me » reſte à déſirer ; & j'entendrai ſonner ma » dernière heure avec toute la joie d'un » voyageur fatigué, qui arrive à la fin d'une » courſe pénible ».

Alors, penchant la tête contre le dos de ſa chaiſe, & ſe couvrant le viſage de ſon

mouchoir, elle eſt demeurée quelques momens comme enſevelie dans ſa douleur & dans ſes larmes. La voix nous a manqué à tous pour lui répondre. Inſenſible comme tu l'es, ta préſence, peut-être, nous auroit fait rougir d'une foibleſſe, dont je m'imagine que tu ne fais que rire en liſant ma lettre.

Elle s'eſt enſuite retirée dans ſa ſeconde chambre, où ſon abattement l'a forcée de ſe mettre au lit. Je ſuis deſcendu avec les deux femmes, & pendant une demi-heure nous nous ſommes livrés à l'admiration. Madame Lovick & madame Smith ont répété vingt fois qu'il leur paroiſſoit incroyable que dans le monde entier, il pût ſe trouver un homme aſſez barbare pour offenſer volontairement une femme ſi charmante. Elle ont remercié le ciel d'avoir conduit un *ange* dans leur maiſon. C'en eſt un, je le crois comme elles; auſſi ſûrement que milord M.... a préſentement *un diable* dans la ſienne.

Je te hais, Lovelace. Par ma foi, je te hais. Il me ſemble qu'à chaque moment ma haine augmente.

LETTRE CCXCIX.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Samedi, 22 de Juillet.

POURQUOI me hais-tu, Belford? & pourquoi ta haine augmenteroit-elle à chaque moment? Me suis-je rendu coupable de quelque nouvelle offense? Si les lamentations peuvent émouvoir un cœur tel que le tien, sont-elles capables d'altérer les faits? N'ai-je pas toujours rendu à cette incomparable personne autant de justice que toi, ou qu'elle-même? Quelle apparence de raison dans ta haine, lorsque je ne me relâche point du dessein de l'épouser, suivant la parole que je t'en ai donnée, & suivant les loix que je me suis imposées dans ma famille! Mais déteste-moi si tu veux, pourvu que tu ne cesses pas de m'écrire. Je te défie de me haïr autant que je me hais moi-même. D'ailleurs, je suis certain que si tu me haïssois réellement, tu ne me le dirois pas dans ces termes.

Fort bien. Mais après tout, quel besoin d'apprendre son histoire à ces femmes? Elle regrettera, dans quelque tems, de nous avoir

compromis tous deux ſans aucune utilité. Le poiſon de la maladie éteint tous les déſirs, & donne du dégoût pour ce qu'on a le plus aimé. Mais un renouvellement de ſanté change la ſcène, nous rend contens de nous-mêmes, & nous diſpoſe à l'être bientôt des autres. Toutes les eſpérances renaiſſent; chaque moment ſe préſente ſous une apparence plus gaie. Je ſuis ravi qu'elle ſoit déjà mieux, juſqu'à pouvoir ſoutenir un ſi long entretien avec des étrangers.

Cependant, n'eſt-il pas affreux qu'elle préfère la mort à moi! (La mort! O l'horrible mot, que tu prodigues néanmoins preſqu'à chaque ligne!) à moi qui ne l'ai offenſée dans le fond qu'en ſuivant mon caractère, tandis que ſes parens ſont ſortis honteuſement du leur, & tandis que, pour l'obliger, je ſuis prêt à ſortir auſſi du mien? Cependant on me refuſe un pardon qui leur eſt accordé! Aſſurément tu dois voir qu'il y a peu de juſtice dans tous ſes ſentimens. Cependant, avec ton épaiſſeur ordinaire, tu ſouhaites déjà *qu'elle t'attire après elle*. Pauvre Belford! quelle figure tu dois faire, avec tes diſcours auſſi empeſés que les manchettes d'Hickman, avec tes ſoupirs, avec tes génuflexions! avec une foible tête, peu accoutumée au

ſublime langage de cette charmante créature!

Mais la plus jolie de toutes tes extravagances, c'eſt d'avoir laiſſé tomber ton billet de banque derrière ſon fauteuil, au lieu de t'être mis à genoux pour le préſenter. Tu as voulu lui donner apparemment la double peine de l'accepter, & de l'aller prendre à terre. Que tu t'entends mal à faire une galanterie! Comment a-t-il pu t'entrer dans la tête que la meilleure manière de faire un préſent à une dame, fût de le jeter derrière ſon fauteuil?

Ma curioſité eſt extrême pour ce qu'elle peut avoir écrit à ſa ſœur; pour la réponſe qu'elle en recevra, & pour ce qu'elle écrit actuellement à miſs Howe. N'imagineras-tu pas quelque moyen de te procurer une copie de ces lettres, ou du moins un extrait? Il me ſemble que tu donnes madame Lovick pour une femme de piété. Ma charmante, qui lui a fait des ouvertures ſi particulières, ne manquera pas de lui communiquer tout: & toi, qui penſes à te réformer, ne ſaurois-tu profiter de cette reſſemblance de ſentimens avec la veuve, pour te mettre en état de me rendre ce petit ſervice? Quel âge a-t-elle, Belford? Jamais on ne voit d'amitié entre un homme & une femme de même âge, qui

ne finiſſe par le mariage ou par quelque choſe de pis. Qu'en dis-tu ? je t'aſſure que l'influence d'un proſélyte eſt extrême ſur les bonnes ames. C'eſt un ſaint de leur création ; elles ſe font une gloire de l'arroſer, de le cultiver & de le chérir, comme une plante qui leur doit la naiſſance. Leur premier motif eſt un orgueil purement ſpirituel.

Mais je trouve un peu de conſolation dans cette eſpèce de regret que tu lui prêtes, de m'avoir vu répondre ſi mal à ſes eſpérances. En matière d'amour, ce qu'une femme eſpère une fois, elle l'eſpère toujours ; du moins, tandis qu'il reſte du fondement pour l'eſpérance. Et ne ſommes-nous pas libres tous deux ? Peut-elle être à quelqu'autre homme ? Souhaiterois-je jamais une autre femme ? Non, jamais, jamais. Je t'apprends que de jour en jour, d'heure en heure, ma paſſion redouble pour elle ; que mes vues ſont *honorables*, dans le ſens le plus étroit qu'elle attache à ce terme ; que depuis huit jours je n'ai pas varié, même dans mes déſirs ; que toutes mes réſolutions ſont auſſi fermes, auſſi tournées en nature, que mes principes de vie libre l'ont été, tandis que l'indépendance m'a paru préférable aux chaînes du mariage.

LETTRE CCC.

Miſs Howe, *à miſs* Clarisse Harlove.

Samedi, 22 de Juillet.

Nous faiſons nos préparatifs, pour le petit voyage que ma mère croit indiſpenſable. Mais je ſuis sûre d'être aſſez malade pour l'obliger abſolument de le différer, ſi je n'apprends pas que vous vous portiez beaucoup mieux avant notre départ. Le meſſager m'avoit jetée dans une mortelle affliction, en m'apprenant l'état où il vous avoit trouvée. Cependant, depuis que vous êtes capable de tenir une plume, & que votre tête s'eſt fortifiée, j'eſpère que la douceur de méditer & d'écrire contribuera de jour en jour à votre rétabliſſement.

Je vous dépêche cette lettre par un exprès, afin qu'elle arrive aſſez tôt pour vous exciter à de nouvelles conſidérations ſur le ſujet de mes dernières. Ne m'écrivez rien de déciſif, ſans y avoir apporté vos plus ſérieuſes réflexions; car c'eſt ſur votre réponſe que je dois régler la mienne.

Dans votre dernière, vous déclarez poſiti-

LETTRE CCCI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Dimanche, 23 Juillet.

QUE je suis sensible, ma très-chère amie, à cette tendre ardeur qui ne se refroidit pas pour mes intérêts ! Qu'il est vrai que le nœud d'une amitié pure & l'union des ames l'emportent sur tous les liens du sang ! Mais quoique je fasse ma gloire de votre affection, songez, ma chère, combien il est chagrinant pour un cœur qui n'est pas sans générosité, de ne pouvoir rien mettre dans la balance des services & des bienfaits. Songez combien il m'est douloureux de ne causer que des peines à une chère amie, que je faisois mon bonheur d'obliger ; & de nuire peut-être à sa réputation, par les efforts qu'elle fait continuellement pour fermer la bouche à mes impitoyables censeurs ! Croyez-moi, chère amie, c'est le motif de mes regrets les plus amers, & ce qui me fait souvent jeter les yeux derrière moi, sur une heureuse situation dont il ne me reste que le souvenir.

Vous me représentez les raisons qui doivent

& ſi je me diſpenſois de vous les expliquer, vous concluriez de mon ſilence, que j'ai l'eſprit obſtiné ou le cœur implacable. Ces deux reproches, ſi l'un ou l'autre étoit juſte, ſuppoſeroient une étrange diſpoſition dans une perſonne qui ne parle & qui ne s'occupe en effet que de la mort. Cependant, prétendre que le reſſentiment n'ait aucune part à ma détermination, ce ſeroit tenir un langage auquel perſonne n'ajouteroit foi. J'ai des reſſentimens, j'en conviens, ma chère; & des reſſentimens fort vifs: mais ils ne ſont pas injuſtes; & vous en ſerez convaincue, ſi vous ne l'êtes pas déjà, lorſque vous aurez appris toute mon hiſtoire. Entre pluſieurs raiſons, je vous en apporterai une dont j'eſpère que vous ſerez frappée vous-même; mais après avoir reconnu que j'ai des reſſentimens, je veux commencer par celles qui viennent de cette ſource, dans l'eſpérance qu'ayant une fois déchargé mon cœur ſur le papier & dans le ſein de ma fidelle miſs Howe, ces importunes paſſions n'y rentreront plus, & feront place à des ſentimens plus doux & plus agréables.

Apprenez donc, ma très-chère amie, que ma fierté, quoiqu'extrêmement mortifiée, ne l'eſt point encore aſſez, s'il faut reconnoître

que c'eſt une néceſſité pour moi de choiſir un homme dont les actions ne m'inſpirent & ne doivent m'inſpirer que de l'horreur. Quoi, ma chère ! après avoir été traitée avec une barbarie ſi perfide & ſi préméditée, qu'il m'eſt également impoſſible, & d'y penſer ſans douleur, & de le raconter avec modeſtie, je laiſſerois approcher de mon cœur un cruel qui m'a ſi peu reſpectée ? Je ferois le vœu d'une éternelle ſoumiſſion pour un ſi méchant homme, & je ſouhaiterois mon bonheur dans une autre vie, en m'uniſſant avec un coupable dont je connois les crimes ? Votre Clariſſe vous paroît-elle ſi perdue, ou du moins tombée ſi bas, que, pour réparer aux yeux du monde une réputation ruinée, elle doive avoir humblement recours à la généroſité, & peut-être à la compaſſion d'un homme qui l'en a dépouillée par des voies ſi barbares ? En vérité, ma chère, je regarderois le repentir de mes imprudences comme une ſpécieuſe illuſion, s'il y entroit le moindre déſir d'être ſa femme. Je dois ramper apparemment devant mon raviſſeur, & le remercier ſans doute de la miſérable juſtice qu'il me rend ! Ne croyez-vous pas déjà me voir les yeux baiſſés devant ſes amis & devant les miens, dépouillée de cette noble confiance qui naît du témoi-

gnage d'un cœur ſans reproche? Ne me voyez-vous pas humiliée dans ma propre maiſon, préférant mes honnêtes femmes-de-chambre à moi-même, n'oſant ouvrir les lèvres pour leur donner un avis ou leur faire un reproche, dans la crainte qu'un regard hardi ne m'avertiſſe de rentrer en moi-même, & de ne pas attendre d'autrui plus de perfection que de moi? Mettrai-je un miſérable en droit de me reprocher ſa générosité, ſa pitié, & de me faire ſouvenir peut-être des fautes qu'il m'aura pardonnées? Eloignée comme j'étois de le croire capable de tant de baſſeſſe & de noirceur, je me promettois autrefois de le rappeler à la vertu. Je m'étois follement imaginée qu'il m'aimoit aſſez pour ſouffrir mes exhortations, & pour attacher quelque poids à mon exemple; d'autant plus que je lui croyois aſſez bonne opinion de mon jugement & de mes principes. Mais que me reſte-t-il aujourd'hui de toutes ces eſpérances? Si j'acceptois ſa main, aurois-je bonne grâce de lui recommander la vertu & les bonnes mœurs, lorſqu'il ſe rappelleroit que je lui ai fourni moi-même l'occaſion de me faire abandonner mon devoir? D'ailleurs ſuppoſons toutes les ſuites du mariage, c'eſt-à-dire, des enfans nés d'un tel père: quelle ſeroit ma douleur

de penser continuellement, à la vue d'une innocente famille, que, sans un miracle, celui dont elle tiendroit le jour seroit destiné à tous les châtimens du vice, & que ses exemples, peut-être, n'attireroient sur elle que la malédiction du ciel? Qui sait même si ma coupable complaisance pour un homme qui me croiroit obligée à la soumission, n'exposeroit pas mes propres moeurs, & si, loin de contribuer à sa réformation, je n'aurois pas la foiblesse de l'imiter?

Ainsi je répète hardiment que je le méprise. Si je connois le fond de mon cœur, je le méprise de bonne foi. Je le plains aussi. Tout indigne qu'il est de ma pitié, je ne laisse pas de le plaindre : mais c'est un sentiment dont je ne serois pas capable si je l'aimois encore; car il me paroît certain, ma chère, que l'ingratitude & la bassesse, dans l'objet de notre amour, ne peuvent causer que de la douleur. Je ne l'aime donc plus; mon ame dédaigne toute espèce de communication avec lui.

Mais quoiqu'un juste ressentiment ait eu la force de me conduire à ce point, je ne me suis pas laissée emporter par ses mouvemens tumultueux, jusqu'à perdre toute attention pour le parti qui me resteroit à choisir,

milieu de quelque espérance flatteuse, lorsque mon cœur enivré des vanités terrestres n'auroit eu de goût que pour la vie.

Mais je me hâte, ma chère, d'ajouter pour votre satisfaction, que, malgré les raisons qui me font désirer la mort, je ne voudrois pas, comme une ame lâche, abandonner mon poste lorsque je peux le conserver, & lorsque la volonté du ciel m'en fait un devoir. Il est vrai que je me suis sentie pressée plus d'une fois par cette coupable pensée : mais c'étoit dans le trouble de mes plus vives douleurs. Une fois particulièrement, j'ai raison de croire que mon désespoir m'a garantie du plus infame outrage. O ma chère ! vous ne vous imaginez pas ce que j'ai souffert dans cette fatale occasion ; & je ne sais pas moi-même de quoi le ciel m'a sauvée, lorsque le misérable voulut s'approcher de moi pour exécuter ses horribles desseins. Je me souviens avec étonnement d'une résolution, d'un courage que je n'avois jamais senti ; d'un courage accompagné de modération, & d'un empire sur tous les mouvemens de mon ame. Ce que j'en puis dire, c'est que je ne comprends pas encore d'où me venoit cette merveilleuse élévation, si ce n'étoit pas du ciel, à qui je l'avois demandée par mes plus ardentes prières, en formant le dessein de braver une troupe de monstres.

en un mot, je ferai tout ce qui dépendra de moi, pour convaincre ceux qui daigneront s'informer de ma conduite, que je n'ai pas manqué de fermeté dans mes peines, & que je me suis du moins efforcée de résister aux maux que j'ai attirés sur moi.

Mais voici, ma chère, une autre raison; une raison, qui vous convaincra vous-même, comme je vous l'ai promis, que je dois éloigner toute idée de mariage, & me livrer à des soins tout-à-fait différens. Je suis persuadée, avec autant de certitude que j'en ai d'exister, que votre Clarisse ne sera pas long-tems au monde. Le vif sentiment que j'ai toujours eu de ma faute, la perte de ma réputation, l'implacable disposition de mes proches, joint au barbare traitement que j'ai essuyé lorsque je le méritois le moins, m'ont saisi le cœur avant qu'il fût aussi bien fortifié par les motifs de religion que j'ose me flatter qu'il l'est aujourd'hui. Que ce langage ne vous chagrine point, ma chère: mais je suis sûre, si je puis le dire avec aussi peu de présomption que de regret, que j'arriverai bientôt au terme de toutes les agitations humaines.

A présent, ma chère amie, vous connoissez entièrement le fond de mon ame. Ayez la bonté d'écrire aux dames de cette illustre

maiſon, que je leur ſuis infiniment obligée de la bonne opinion qu'elles ont de moi ; & que j'ai été plus flattée que je ne croyois pouvoir l'être dans cette vie, d'apprendre que, ſans me connoître perſonnellement, elles m'ont crue digne, après ma diſgrâce, d'une alliance avec leur honorable famille, mais qu'il m'eſt abſolument impoſſible d'accepter l'offre de leur parent. Joignez-y, ma chère, un extrait de ma lettre, tel que vous le jugerez néceſſaire pour donner quelque poids à mes raiſons.

Je ſerai charmée de ſavoir quel jour vous partirez pour votre voyage, dans quel lieu vous vous arrêterez, & ſi vous ferez un long ſéjour dans l'île de Wight. Ne me laiſſez rien ignorer de ce qui concerne votre bonheur & votre ſanté.

LETTRE CCCII.

M. BELFORD *à M.* LOVELACE.

A Edgware, lundi, 24 Juillet.

QUELLE peine tu prends pour te perſuader que la mauvaiſe ſanté de miſs Harlove vient de ſa dernière diſgrâce & de l'implacable reſſentiment de ſa famille ! L'un & l'autre ne vien-

nent-ils pas de toi dans l'origine ? Quel embarras pour une bonne tête qui entreprend d'excuſer les effets d'un mauvais cœur ! Mais il n'eſt pas ſurprenant que celui qui eſt capable d'une mauvaiſe action préméditée, ſe ſatisfaſſe par une mauvaiſe excuſe. Cependant, quelle opinion doit-il avoir des autres, s'il croit pouvoir leur en impoſer auſſi facilement qu'il s'en impoſe à lui-même ?

En vain tu rejettes ſur l'orgueil & l'obſtination, la néceſſité où tu l'as réduite de ſe défaire de ſes habits. Quel autre parti prendroit-elle, avec la nobleſſe de ſes ſentimens ? Ses implacables parens lui refuſent les petites ſommes qu'elle a laiſſées derrière elle, & ſouhaiteroient, comme ſa ſœur le déclare avec audace, de la voir dans le dernier beſoin. Ils ne feront donc pas affligés de ſon embarras ; & peut-être prendront-ils plaiſir à le publier, comme une juſtification du ciel pour la dureté de leurs cœurs. Tu ne ſaurois ſuppoſer qu'elle voulût recevoir de toi les moindres ſecours. En accepter de moi, ce ſeroit, dans ſon opinion, les recevoir de toi-même. La mère de miſs Howe eſt une femme avare ; & je doute que ſa fille puiſſe rien ſans ſa participation. D'ailleurs miſs Harlove eſt abſolument per-

ſuadée que les effets dont elle veut diſpoſer, ne lui ſeront jamais d'aucun uſage.

N'ayant rien appris de la ville qui m'oblige d'y retourner aujourd'hui, je ferai le plaiſir au pauvre Belton, de lui tenir compagnie juſqu'à demain, & peut-être juſqu'à mercredi. Ce malheureux homme voudroit me voir ſans ceſſe à ſon côté. Que je le plains! il eſt dans un abattement qui fait pitié. Rien ne le divertit. Mais quel ſervice puis-je lui rendre? Quelle conſolation ſuis-je capable de lui préſenter, ſoit dans ſa vie paſſée, ſoit dans la perſpective de l'avenir? Nos liaiſons & nos amitiés, Lovelace, ne portent que ſur la vie & la ſanté. Lorſque les maladies arrivent, nous jetons les yeux autour de nous, & les uns ſur les autres, comme des oiſeaux effrayés à la vue du milan qui eſt prêt à fondre ſur eux. Que nous ſommes foibles alors, avec toutes nos affectations de courage! Tu crois voir, dis-tu, que je penſe de bonne heure à la réformation; je ſouhaite que tu devines juſte. La différence extrême que je remarque entre la conduite de cette admirable femme dans le cours de ſa maladie, & celle du pauvre Belton dans la ſienne, me fait connoître, avec la dernière clarté, que les libertins ſont les

poltrons réels, & que les gens de bien sont les véritables héros. Tôt ou tard nous l'éprouverons nous-mêmes, si nous ne sommes pas enlevés par quelque accident soudain.

Miss Harlove s'enferma hier à six heures du soir, dans le dessein de ne voir personne aujourd'hui jusqu'à la même heure. Pourquoi? parce que c'est aujourd'hui le jour de sa naissance, qu'elle veut célébrer par des exercices de piété. Le jour de sa naissance! une fleur qui ne fait que s'épanouir, & qui décline déjà vers sa fin! Tous ses autres jours de naissance ont sans doute été plus heureux. Quelles doivent être ses réflexions! quelles doivent être les tiennes!

Ta raillerie s'exerce sur mes aspirations, sur ce que tu appelles mes *prosternemens*, & sur la manière dont je lui ai présenté le billet de banque. Le respect, dans cette occasion, agissoit trop fortement sur moi. J'appréhendois trop de lui déplaire, pour lui faire cette offre avec des grâces plus convenables à mes intentions. Si l'action étoit grossière, elle étoit modeste. Mais je conçois qu'elle n'en est que plus ridicule aux yeux d'un homme qui n'entend pas mieux la délicatesse & la modestie dans la manière d'obliger, qu'en amour. Apprends qu'on peut dire du respect inviolable, ce que

le poëte a dit de la ſincère affection : « Je
» parle ; j'ignore ce que je dis. Ah ! parlez,
» parlez de même ; & ſi je ne vous réponds
» pas autrement, nous en aurons montré plus
» d'amour. L'amour eſt un enfant qui parle
» un langage mal ſuivi ; mais c'eſt alors qu'il
» ſe fait le mieux entendre ». L'application
eſt juſte au reſpect modeſte qui fait trembler
un humble adorateur devant l'autel ſur lequel
il veut faire ſon offrande, & qui lui fait jeter
mal-adroitement, derrière l'autel, l'encens
qu'il devoit mettre deſſus. Mais, comment une
ame qui a pu traiter brutalement la délicateſſe
même, ſeroit-elle capable ici de m'entendre ?

LETTRE CCCIII.

M. Belford à M. Lovelace.

Mercredi, 26 de Juillet.

Je ne ſuis à la ville que de ce matin. Mes premiers pas m'ont conduit chez Smith. Le compte qu'on m'a rendu de la ſanté de miſs Harlove, ne me raſſure pas pour l'avenir. Je lui ai fait préſenter mes reſpects ; elle m'a fait prier de remettre ma viſite à l'après-midi.

midi. Madame Lovick m'a dit que ſamedi, après mon départ, elle avoit pris le parti de ſe défaire d'une de ſes plus belles robes; & que, dans la crainte que l'argent ne vînt ou de vous ou de moi, elle avoit voulu voir la perſonne qui s'eſt préſentée pour l'acheter. C'eſt une dame à qui madame Lovick a quelques obligations, & qui l'achète pour ſa propre fille, qu'elle eſt prête à marier. Quoiqu'elle ſoit capable de profiter de l'infortune d'autrui en prenant cette robe fort au-deſſous de ce qu'elle vaut, on la peint comme une fort honnête femme, qui a marqué beaucoup d'admiration pour miſs Harlove, & qui s'eſt même attendrie juſqu'aux larmes ſur quelques circonſtances qu'on lui a racontées de ſon hiſtoire. C'eſt un démon bien odieux que celui de l'amour-propre, puiſqu'il a le pouvoir d'engager juſqu'aux gens de bien dans les plus cruelles & les plus infames actions: car je mets peu de différence entre un voleur qui ſaiſit l'occaſion d'un incendie pour enlever la bourſe de ſon voiſin, & celui qui prend avantage de la misère d'un autre pour faire un profit illégitime ſur les reſtes de ſon bien, lorſqu'un ſimple mouvement d'humanité devroit le porter à le ſecourir.

Vers trois heures, je ſuis retourné chez

Smith. Miſs Harlove avoit la plume à la main; cependant elle a conſenti à recevoir ma viſite. J'ai remarqué une fâcheuſe altération ſur ſon viſage. Madame Lovick, qui eſt entrée avec moi, en accuſe ſon aſſiduité continuelle à écrire, & l'excès d'application qu'elle apporta hier à ſes exercices de piété. J'ai pris la liberté de lui dire que je ne la croyois pas exempte de reproche, & que le déſeſpoir de la ſanté augmentoit les difficultés de la guériſon. Elle m'a répondu qu'elle étoit également éloignée du déſeſpoir & de l'eſpérance. Enſuite s'approchant de ſon miroir : Mon viſage a-t-elle dit, eſt une honnête peinture de mon cœur. L'ame eſt prête à ſuivre, auſſi-tôt que le corps aura fini ſes fonctions. L'écriture, a-t-elle continué, eſt mon ſeul amuſement ; & j'ai pluſieurs ſujets qui me paroiſſent indiſpenſables. A l'égard du matin que j'y emploie, je n'ai jamais aimé à le donner au ſommeil ; mais à préſent j'en ai moins le pouvoir que jamais. Il a fait divorce avec moi depuis long-tems ; & je ne puis faire ma paix avec lui, quoique j'aie fait quelquefois les avances.

Elle eſt paſſée alors dans ſon cabinet, d'où elle eſt revenue avec un paquet de papiers, fermé de trois ſçeaux. Ayez la bonté, m'a-

t-elle dit, de remettre ces écrits à votre ami. C'eſt un préſent qu'il doit recevoir avec joie; car ce paquet contient toutes les lettres qu'il m'a écrites. Comparées avec ſes actions, elles ne feroient point honneur à ſon ſexe, ſi quelque haſard les faiſoit tomber dans d'autres mains. A l'égard des miennes, elles ne ſont point en grand nombre, & je lui laiſſe la liberté de les garder ou de les jeter au feu.

J'ai cru devoir ſaiſir l'occaſion de plaider pour vous; &, le paquet de lettres à la main, j'ai repréſenté vivement tout ce qui m'eſt venu à l'eſprit en votre faveur. Elle m'a écouté avec plus d'attention que je n'avois oſé m'en promettre après ſes déclarations. Je n'ai pas voulu vous interrompre, m'a-t-elle dit, quoique le ſujet de votre diſcours ſoit fort éloigné de me faire plaiſir. Vos motifs ſont généreux; j'aime les effets d'une généreuſe amitié dans l'un & l'autre ſexe. Mais j'ai achevé d'expliquer mes ſentimens à miſs Howe, qui ne manquera point de les communiquer à la famille de M. Lovelace. Ainſi, c'en eſt aſſez ſur une matière qui peut conduire à des récriminations déſagréables.

Son médecin qui eſt arrivé, lui a conſeillé de prendre l'air, & l'a blâmée de s'appliquer

toute l'étendue d'un mérite ſi ſupérieur. Mais tes maudites inventions & ton caractère intrigant t'ont emporté ; il eſt juſte que l'objet de ta criminelle vanité, & d'un ſi grand nombre de talens mal employés, devienne aujourd'hui ton tourment & ta punition.

Le médecin eſt ſorti, & j'allois le ſuivre, lorſqu'on eſt venu avertir cette divine fille qu'un homme de fort bonne apparence, après s'être informé très-curieuſement de ſa ſanté, demandoit à la voir : on a nommé M. Hickman. Elle a paru transportée de joie ; &, ſans autre explication, elle a donné ordre qu'on le fît monter. Je voulois me retirer ; mais ſuppoſant ſans doute que je ne manquerois pas de le rencontrer ſur l'eſcalier, elle m'a prié de ne pas quitter ſa chambre. Auſſi-tôt elle eſt allée au-devant de lui ; elle l'a pris par la main, & lui ayant fait une douzaine de queſtions ſur la ſanté de miſs Howe, ſans lui laiſſer le tems de répondre, elle s'eſt félicitée de l'obligeante attention de ſon amie qui lui procuroit cette viſite, avant que de s'engager dans ſon petit voyage. M. Hickman lui a remis une lettre de miſs Howe, qu'elle a dépoſée dans ſon ſein, en diſant qu'elle la liroit à loiſir.

Il a remarqué avec inquiétude toutes les

apparences d'une fort mauvaiſe ſanté ſur ſon viſage. Vous paroiſſez étonné, lui a-t-elle dit, de me trouver un peu changée. O monſieur Hickman ! quel changement en effet depuis la dernière fois que je vous ai vu chez ma chère miſs Howe ! Que j'étois gaie alors ! J'avois le cœur tranquille ; l'avenir ne m'offroit qu'une perſpective charmante ! J'étois chérie de tout le monde ! Mais je ne veux pas vous attriſter.

Il n'a pas diſſimulé qu'il étoit touché juſqu'au fond de l'ame ; & tournant le viſage, il s'eſt efforcé de cacher les marques de ſa douleur. Elle n'a pu retenir quelques larmes ; mais, s'adreſſant à tous deux, elle nous a préſentés l'un à l'autre ; lui, comme un honnête homme qui méritoit véritablement ce nom ; moi, comme votre ami à la vérité (que j'avois honte de moi-même à cet inſtant !), mais comme un homme néanmoins qui ne manquoit pas d'humanité ; & qui déteſtant les vils procédés de ſon ami, cherchoit à les réparer par toutes ſortes de bons offices. M. Hickman a reçu mes civilités avec une froideur que j'ai miſe ſur votre compte plus que ſur le mien ; elle nous a priés tous deux à déjeûner demain avec elle, parce qu'il doit partir le même jour.

J'ai pris ce moment pour leur laiſſer la liberté de s'entretenir, ſous le prétexte de quelques affaires dont je ſuis chargé réellement pour le pauvre Belton. Enſuite, après avoir rempli ce devoir, je me ſuis retiré chez moi, où j'ai voulu te préparer, par ce récit, à ce qui peut arriver dans la viſite à laquelle je ſuis engagé pour demain.

LETTRE CCCIV.

M. Belford, au même.

Jeudi, 27 de Juillet.

Je me ſuis rendu ce matin, à l'heure du déjeûné, dans l'appartement de miſs Harlove, où j'ai trouvé M. Hickman avec elle. Quoiqu'il eût dans les yeux & ſur le viſage quelques marques d'embarras & de contrainte, il m'a reçu avec plus de conſidération qu'hier; ce que j'ai cru devoir attribuer au favorable témoignage qu'on lui avoit rendu de moi. Il a peu parlé; mais je ſuppoſe qu'ils avoient eu le tems de s'expliquer hier au ſoir, & ce matin, avant mon arrivée. Quelques mots échappés m'ont fait juger que miſs Howe, dans ſa lettre, a repréſenté vivement à ſon

amie les déſirs de votre famille, votre propre impatience, & l'opinion où elle eſt elle-même que l'unique voie qui lui reſte pour réparer ſa diſgrâce eſt d'accepter votre main.

M. Hickman, autant que j'ai pu le recueillir, l'a preſſée, au nom de miſs Howe, de ſe retirer, pendant ſon abſence, dans une ferme voiſine de ſa maiſon, où l'ordre eſt déjà donné de lui préparer un logement commode. Elle a demandé combien le voyage devoit durer; &, paroiſſant charmée qu'on ne ſe propoſe pas d'y employer plus de quinze jours, elle a répondu que peut-être accepteroit-elle l'offre de ſon amie avant ſon retour. Il lui a préſenté une ſomme d'argent de la même part; mais rien n'a pu l'engager à la prendre. Il n'eſt pas ſurprenant qu'elle ait refuſé mes offres. Elle a dit ſeulement que, ſi ſa ſituation la réduiſoit à la néceſſité d'emprunter, elle n'auroit jamais cette eſpèce d'obligation qu'à miſs Howe.

En la quittant, je ſuis entré avec M. Hickman dans un café voiſin. Il m'a fait le récit de votre entrevue; & je vous aſſure qu'il me l'a repréſentée plus favorablement pour vous, que vous ne l'avez fait vous-même. Cependant il m'a dit fort librement ce qu'il penſoit de vous; mais avec la politeſſe d'un galant homme. Il ne m'a pas déguiſé la ferme réſo-

lution où il a trouvé miſs Harlove de ne jamais être à vous. Il devoit la revoir à midi pour ſe charger de ſa réponſe à miſs Howe, qui étoit preſque finie dès le matin; &, n'attendant que ſes ordres, il ſe propoſe de partir à trois heures. Madame Howe & ſa fille, qu'il doit accompagner dans leur voyage, comptent de ſe mettre en chemin pour l'île de Wight, lundi prochain. Il s'efforcera, dit-il, de donner la meilleure couleur qu'il lui ſera poſſible à la ſituation de miſs Harlove; ſans quoi, leur éloignement ſeroit pour elles un ſupplice inſupportable.

Comme je l'ai trouvé dans la réſolution de donner un tour favorable à ce qu'il a vu, & que miſs Harlove a refuſé l'argent qu'il étoit chargé de lui offrir, je ne lui ai point appris qu'elle ait commencé à ſe défaire de ſes robes; il m'a paru que cette nouvelle n'étoit propre qu'à chagriner inutilement ſon amie. C'eſt une circonſtance ſi choquante & ſi odieuſe, qu'une jeune perſonne de ſon rang & de ſa fortune ſoit réduite à cette néceſſité, que je n'y puis penſer moi-même ſans impatience; & je ne connois qu'un homme au monde qui le puiſſe.

Ce M. Hickman a quelque choſe d'un peu trop manièré dans l'air & dans le langage; mais il m'a paru d'ailleurs fort ſenſé, fort

aimable, & je ne trouve pas qu'il mérite le ton dont vous le traitez, ni le portrait que vous faites de lui. Tu es réellement un étrange mortel. Parce que tu renfermes, dans la figure, dans les manières & dans l'esprit, plus d'avantages que je n'en ai jamais vu rassembler, avec un visage qui en imposeroit à l'enfer même, tu ne trouves aucun autre homme qui te paroisse supportable. C'est sur un principe si modeste que tu ris de quelques-uns d'entre nous, qui, n'ayant pas ta confiance pour leur dehors, emploient le secours d'un tailleur & d'un perruquier pour cacher leurs défauts, & que tu nous reproches de ne faire qu'annoncer, par l'enseigne de notre parure, ce que nous portons dans le magasin de notre ame. Tu crois nous humilier beaucoup. Mais, je te prie, Lovelace, dis-moi, si tu le peux, quelle sorte d'enseigne tu choisirois, si tu étois obligé d'en prendre une qui servît à nous donner une idée claire des richesses de ton ame.

M. Hickman m'a dit que miss Howe consentoit, depuis quelques semaines, à le rendre heureux, & que tous les articles sont même signés; mais qu'elle est déterminée à différer son mariage aussi long-tems que sa chère amie sera dans l'infortune. N'est-ce pas un charmant exemple de la force de l'amitié

dans les femmes; quoique toi, moi, & tous nos aſſociés, nous l'ayons ſouvent tournée en ridicule, comme une chimère du premier ordre, entre des femmes du même âge, du même rang, & d'égales perfections? Mais, de bonne foi, Lovelace, je vois de plus en plus qu'avec notre arrogance & notre vanité, il n'y a pas d'ames plus étroites que celles des libertins. Je veux t'expliquer comment ce malheur nous arrive.

Notre premier goût pour le libertinage nous rend généralement ſourds à toutes ſortes d'inſtructions. Ainſi, nous ne pouvons jamais être que des demi-ſavans dans les connoiſſances auxquelles on nous applique; &, parce que nous ne voulons rien apprendre de plus, nous nous croyons au ſommet du ſavoir. Cependant, avec une vanité ſans bornes, une imagination mal réglée, & très-peu de jugement, nous commençons bientôt à faire les beaux-eſprits. De-là, nous paſſons à croire que nous avons toutes les lumières en partage, & à mépriſer ceux qui ſont plus ſérieux que nous, & qui apportent plus de travail à s'inſtruire, comme des perſonnages flegmatiques ou ſtupides, qui ne connoiſſent pas les plaiſirs les plus piquans de la vie. Cette opinion de nous-mêmes ne manque pas de nous rendre inſup-

portables aux perſonnes qui joignent quelque mérite à la modeſtie, & nous oblige de nous reſſerrer dans les ſociétés de notre eſpèce. Nous perdons ainſi toute occaſion de voir ou d'entendre ceux qui auroient le pouvoir & la volonté de nous faire connoître ce que nous ſommes; &, concluant que nous ſommes en effet les plus *jolis hommes* du monde, les ſeuls qui méritent le nom de gens d'eſprit, nous regardons avec dédain ceux qui ne prennent pas les mêmes libertés, & nous nous imaginons que le monde n'eſt fait que pour nous. A l'égard des connoiſſances utiles, comme nous ne nous arrêtons qu'à des ſurfaces, tandis que les autres ſe donnent la peine d'approfondir, nous ſommes mépriſés avec raiſon de toutes les perſonnes ſenſées, qui ont de véritables notions de l'honneur, & qui poſsèdent des talens diſtingués. Ainſi, fermant les yeux ſur notre miſère, tous nos mouvemens ſont en rond, comme ceux d'un cheval aveugle, auquel on fait tourner la roue d'un moulin; & nous roulons dans un cercle fort étroit, lorſque nous croyons ranger le monde entier ſous nos loix.



Jeudi, après-midi.

Je me ſuis jeté dans le chemin de monſieur Hickman, lorſqu'il a quitté miſs Harlove, & je l'ai engagé à prendre un léger repas avec moi. Il avoit été fort attendri en prenant congé d'elle; dans la penſée, m'a-t-il dit, quoiqu'il ne lui en ait rien témoigné, qu'il la voyoit peut-être pour la dernière fois. Elle l'a chargé de faire, à miſs Howe, la plus favorable peinture de ſa ſituation que la vérité lui permettra.

Il m'a raconté une circonſtance fort tendre de leur ſéparation. Après avoir pris la liberté de l'embraſſer à la porte de ſon cabinet, il n'a pu s'empêcher de lui demander encore une fois la même grâce à la porte de l'antichambre, juſqu'où elle voulut abſolument le conduire, toujours dans l'idée qu'il ne la reverroit jamais; &, l'ayant preſſée aſſez fortement ſur ſa poitrine par un mouvement de cœur auquel il n'a pu réſiſter, il lui a fait quelques excuſes de cet excès de familiarité. Des excuſes, lui a-t-elle dit! Ah! M. Hickman, vous n'en avez pas beſoin. Vous êtes mon frère, vous êtes mon ami; &, pour vous marquer combien l'honnête-homme, qui doit être heu-

reux avec ma chère miss Howe, est précieux à mon cœur, vous porterez à cette fidelle amie un gage volontaire de mon affection. Elle n'a pas fait difficulté alors de lui présenter son charmant visage, & de prendre sa main, qu'elle a serrée entre les siennes. Peut-être, a-t-elle repris, l'amitié qu'elle a pour moi lui fera-t-elle accepter plus agréablement cet échange, que sa délicatesse ne le lui permettroit autrement. Dites-lui, a-t-elle ajouté, en fléchissant un genou, & levant les mains & les yeux, que vous m'avez vue dans cette posture au moment que vous m'avez quittée, demandant au ciel ses bénédictions pour elle & pour vous, & le suppliant de vous rendre long-tems heureux l'un par l'autre.

Je n'ai pu retenir mes larmes, m'a dit monsieur Hickman; il m'est même échappé quelques sanglots, avec un serrement de cœur qui venoit d'un mêlange égal de douleur & de joie. Elle s'est retirée, aussi-tôt que je lui ai donné la main pour se relever; & je suis descendu, me reprochant de partir, n'ayant pas néanmoins la force de demeurer, & les yeux tournés du côté contraire au mouvement de mes pieds, aussi long-tems qu'ils ont pu suivre le bord de sa robe. « Je suis entré dans la » boutique de Smith, a continué le digne

» Hickman ; j'ai recommandé cette perſonne » angélique aux ſoins les plus prudens de ſa » femme ; &, lorſque j'ai mis le pied dans » la rue, je n'ai pu me défendre de jeter » les yeux vers ſa fenêtre. Elle y étoit : c'eſt » là que je l'ai vue ſans doute pour la der- » nière fois. Elle m'a fait un ſigne de ſa » charmante main, avec un regard, un ſou- » rire mêlé de tendreſſe & d'inquiétude, qu'il » m'eſt impoſſible de décrire, mais qui me » ſera préſent toute ma vie ».

Dis-moi, Lovelace, dis-moi, je te prie, ſi cette deſcription, toute ſèche qu'elle eſt dans mes termes, ne te fait pas penſer comme moi qu'il y a des plaiſirs plus relevés, des charmes plus touchans dans le ſentiment d'une pure & vive affection, que dans toutes les ſenſualités groſſières où tu fais conſiſter ton unique bien. Dis-moi s'il n'eſt pas poſſible, que, quelque jour du moins, tu lui donnes la préférence qu'elle mérite infiniment ſans doute, & que pour moi j'eſpère déſormais lui donner toute ma vie.

Je t'abandonne à cette réflexion, qui te vient de ton véritable ami

BELFORD.

avoir la liberté d'en porter le jugement qui leur plaît. Je ne ſuis point leur fille, ni la ſœur de James & d'Arabelle. Grâces au ciel, c'eſt ce que je ne ſuis point.

Mais, ſi vous êtes fâchée des libertés auxquelles je me ſuis échappée depuis ſi longtems, je crains que vos plaintes ne fuſſent beaucoup plus vives, ſi vous ſaviez ce qui s'eſt paſſé dans une entrepriſe que j'ai tentée depuis peu, pour vous procurer l'abſolution que vous avez tant à cœur, c'eſt-à-dire, la rétractation du téméraire vœu de votre père. Ils ne ſont pas en reſte avec moi. Mais il ne faut pas que vous ſoyez informée de tout (1). Je veux me perſuader, néanmoins, que tous ces eſprits intraitables, ſans en excepter ma mère, ont toujours été des enfans ſoumis, dociles, reſpectueux pour ceux auxquels ils doivent le jour. Encore une fois, pardon. J'ai pouſſé la chaleur aſſez loin : mais je n'ai pas d'autre exemple que le vôtre, pour m'inſpirer le goût de la vertu oppoſée ; & les traitemens que vous avez reçus ne ſont pas propres à me donner la force de l'imiter.

(1) Il s'agit de quelques lettres entre miſs Howe & la ſœur de miſs Clariſſe, où l'aigreur éclate ſans meſure. On les a ſupprimées.

Vous me laissez le soin de déclarer votre refus à la noble famille dont la seule tache est d'avoir produit un homme si vil. Mais, hélas! ma chère, les conséquences de ce refus me causent tant d'alarmes!.... Je ne sais que vous dire; cependant, permettez que je suspende ce refus jusqu'au retour de M. Hickman. Les instances de milord & des dames font tant d'honneur à votre vertu; ils ont pour vous une si juste admiration; vous devez avoir triomphé si noblement de votre monstre; il est lui-même si pressant; le public a pénétré si loin dans cette malheureuse affaire; vous pouvez faire encore tant de bien; votre volonté s'est conservée si pure; vos parens sont si implacables....! Pensez-y, ma chère, & repensez-y. Ma mère, miss Loyd, miss Bidulphe, tous ceux, en un mot, que vous avez crus dignes d'une confiance distinguée, s'accordent à penser que vous devez prendre le parti du mariage.

Vous m'expliquerez le fond de votre cœur par la bouche de M. Hickman; &, lorsqu'il m'aura communiqué votre résolution absolue, je vous ouvrirai le mien. En attendant, puisse-t-il m'apporter des nouvelles de votre santé, telles que je les désire, & que je les demande

au ciel avec l'ardeur & l'inquiétude d'une inviolable amitié !

ANNE HOWE.

LETTRE CCCVI.

Miss CLARISSE HARLOVE, *à miss* HOWE.

Jeudi, 27 Juillet.

APRÈS vous avoir fait des remercîmens fort vifs du plaisir que vous m'avez procuré par la visite de M. Hickman, je vous dois, ma très-chère miss Howe, dans la sincérité d'une fidelle amitié, qui ne seroit pas ce qu'elle est, si elle n'admettoit pas cette liberté, quelques reproches pour avoir suspendu la déclaration de ma réponse décisive. Je suis fâchée, ma chère, que vous, qui me connoissez si bien, vous m'obligiez de répéter que, quand j'aurois beaucoup d'années à vivre, je ne serois jamais rien à M. Lovelace. Bien moins puis-je penser à lui, lorsque je me crois peu éloignée de mon dernier terme. A l'égard du public & de sa censure, vous savez, ma chère amie, que, quelque prix que

j'aie toujours attaché à la bonne réputation, je n'ai jamais cru devoir que le second rang à l'opinion du public. D'ailleurs, tout m'apprend que ma réputation est perdue : & que me serviroit-il d'avoir cherché les moyens de la réparer, si je ne pouvois me justifier à mes propres yeux ?

Je vous ai reproché si souvent les libertés qui vous échappent à l'égard de ma famille, que je ne péserai point aujourd'hui sur cet article. Mais lorsque vous me faites entendre qu'il s'est passé depuis peu quelque chose que j'ignore, vous m'alarmez également pour eux & pour moi-même, puisque c'est les avoir irrités nécessairement contre moi. J'aurois souhaité, ma chère, que vous m'eussiez laissé le soin de traiter avec eux, dans une occasion si intéressante pour mon repos. J'ai écrit à ma sœur; je dois redouter plus que jamais sa réponse, supposé même qu'après ce fâcheux incident elle daigne m'en accorder une. Permettez-vous, ma chère, que je finisse là-dessus par une remarque ? C'est que, dans les occasions même où le zèle de ma tendre amie est louable, il paroît que le reproche la chagrine plus que la faute. Si vous me pardonnez cette liberté, je reconnoîtrai en faveur de votre opinion sur la conduite des

parens dans ces occasions délicates, que souvent l'opposition indiscrète cause autant de mal que les imprudences de l'amour.

J'ai dit à M. Hickman que je prendrois quelques jours pour délibérer sur l'offre obligeante que vous me faites d'un logement dans votre voisinage. Mais si vous avez la bonté de recevoir mes excuses, il y a peu d'apparence que je l'accepte, quand ma santé ne cesseroit pas de s'y opposer. Je dois vous expliquer mes raisons, lorsqu'assurément la reconnoissance & l'amitié me feroient regarder une visite, que je pourrois quelquefois espérer de vous, comme ma plus douce consolation.

Je vous dirai donc, ma chère, que cette grande ville, toute méchante qu'elle est, ne manque point d'occasions pour devenir meilleur. Les exercices de la religion s'y font régulièrement dans un grand nombre d'églises; & la diminution de mes forces m'avertit que ces secours sont convenables à ma situation. Lorsque je suis en état de sortir, je me fais conduire à quelque église éloignée, avec le double avantage de remplir mes devoirs de religion, & de prendre un peu l'air, par déférence pour un médecin fort attentif à ma santé. Je ne doute pas que la continuation

de cette méthode ne ſerve beaucoup, comme elle a déjà fait, à calmer le trouble de mes penſées, & peut-être à m'établir dans cette parfaite réſignation à laquelle je dois aſpirer : car je vous avoue que ma douleur & mes réflexions l'emportent quelquefois ſur mes forces, & que toute l'aſſiſtance que je tire de mes exercices de piété, ſuffit à peine pour ſoutenir ma raiſon ! Je ſuis bien jeune, ma chère, hélas ! bien jeune, pour me trouver abandonnée à ma propre conduite dans de ſi malheureuſes circonſtances !

Un autre motif qui m'empêchera d'accepter vos offres, c'eſt la crainte des nouveaux différends qui pourroient naître, à mon occaſion, entre votre mère & vous. Si vous étiez mariée, & que l'honnête homme qui auroit droit alors à votre affection, ſouhaitât comme vous de me voir plus proche de votre demeure, je ne ſais pas ſi je ſerois capable de réſiſter. Quoique ma première raiſon ſoit d'une importance qui lui feroit peut-être conſerver tout ſon poids lorſque je quitterois Londres pour vous faire ma viſite de félicitation, je doute qu'étant une fois près de vous, je puſſe me refuſer la ſatisfaction d'y demeurer.

Je vous envoie la copie de ma lettre à ma ſœur, & j'eſpère que vous la trouverez

écrite dans un véritable esprit de repentir ; tels sont du moins mes sentimens. Ne m'accusez pas de m'abaisser trop dans les termes. Un enfant qui se reproche d'avoir malheureusement offensé ceux dont il tient le jour, ne sauroit porter trop loin l'humiliation. S'il arrivoit que, plus irrités encore par les dernières libertés dont vous me faites l'aveu, ils laissassent ma lettre sans réponse, je dois apprendre à trouver de la justice dans cette rigueur, sur-tout lorsque c'est la première fois que je m'adresse à eux par ma sœur. Mais s'ils me font la grâce de me répondre, & peut-être dans des termes que la vivacité de votre amitié me fera craindre de vous communiquer, je vous prie instamment, ma chère, de réprimer votre censure. Considérez qu'ils ignorent ce que j'ai souffert, qu'ils sont remplis d'un ressentiment qu'ils croient juste, & qu'ils ne peuvent juger de la vérité de mon repentir. Après tout, que peuvent-ils faire pour moi ? ils ne peuvent m'accorder que de la pitié. A quoi servira-t-elle qu'à redoubler leur douleur, que leur ressentiment a peut-être soulagée ? leur pitié sera-t-elle capable de rétablir ma réputation ?

Je me recommande aux prières de ma chère amie, & je renouvelle, en finissant, mes re-

mercîmens les plus tendres pour la visite de M. Hickman, avec des vœux pour leur bonheur mutuel & pour la prompte célébration de leur mariage.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCVII.

Miss HOWE, à miss CLARISSE HARLOVE.

Vendredi, 28 Juillet.

C'EST à présent, ma chère, que je veux vous ouvrir entièrement mon ame sur la résolution inébranlable où vous êtes de ne pas prendre pour votre mari le plus vil de tous les hommes. Vous m'en aviez apporté des raisons si dignes de ma chère Clarisse, que l'intérêt de mon amour-propre, & la crainte de perdre une si parfaite amie, ont pu me faire souhaiter seul de vous voir changer de disposition.

A la vérité, ma chère, je m'étois figuré que l'effort nécessaire pour vaincre une passion telle que l'amour, lorsque tant de raisons s'accordent à la favoriser, étoit au-dessus de notre sexe; & j'ai voulu vous presser encore

une fois de surmonter votre juste indignation, avant qu'elle vous fît porter le ressentiment plus loin, dans la crainte qu'il ne vous fût plus difficile & moins honorable de vous rendre alors, que dans les circonstances présentes. Mais puisque je vous vois ferme dans votre noble résolution, & qu'il est impossible à votre ame pure & vertueuse de s'unir avec un vil & misérable parjure, je vous en félicite du fond du cœur; & je vous demande pardon d'avoir paru douter, dans cette occasion, de vos sentimens & de vos principes.

Il ne me reste qu'un sujet de tristesse; c'est le mauvais état de votre santé, tel que M. Hickman n'a pu nous le déguiser. Quoique vous observiez si bien la doctrine à laquelle je vous ai vue toujours attachée, sur le rang que l'opinion du monde doit tenir dans votre estime, & sur la nécessité d'être justes à nos propres yeux avant que de chercher à le paroître aux yeux d'autrui, cependant, ma chère, souffrez qu'en vous pressant de ne rien négliger pour rétablir vos forces, je fasse entrer dans vos motifs, que cet heureux dénouement couronneroit votre triomphe, & feroit connoître avec éclat que vous êtes supérieure en effet au vil auteur de toutes vos infortunes. On vous auroit vue, pendant quelques

inſtans, hors du chemin qui vous eſt ſi naturel; mais on verroit avec édification que vous avez été capable de le reprendre, & que vous continuez par vos exemples & par vos inſtructions de faire le bonheur de tous ceux que vous connoiſſez. Au nom du ciel, pour l'amour du genre humain, pour l'honneur particulier de notre ſexe, pour moi qui vous aime ſi parfaitement, efforcez-vous de vaincre tout ce qui s'oppoſe à votre ſanté. Si vous remportez cette glorieuſe victoire ſur vous-même, je ſuis heureuſe; j'obtiens tout ce que je déſire au monde, car d'un grand, d'un très-grand nombre d'années, il m'eſt impoſſible, ma chère, de ſoutenir la penſée de nous ſéparer.

Vos raiſons ſont ſi convaincantes pour ne pas accepter le logement que je vous ai fait offrir, que je ſens la néceſſité de m'y rendre à préſent. Mais lorſque vous aurez l'eſprit auſſi tranquille qu'il le ſera bientôt, après la réſolution que vous avez formée, je vous attends près de nous, & peut-être avec nous, pour y trouver la fin de toutes vos peines dans les douceurs d'une ſolide amitié. Vous réglerez tous mes pas, & je ſerai ſûre de marcher droit avec un ſi bon guide.

Vous ſouhaiteriez que je n'euſſe pas em-

ployé ma médiation auprès de votre famille. Je le souhaiterois aussi, parce qu'elle n'a produit aucun effet, parce qu'elle peut donner lieu à de nouvelles persécutions, parce que vous en êtes fâchée. Mais comment pouvois-je demeurer indifférente à la vue de vos peines? Je veux m'arracher cette idée; car toute ma chaleur renaît, & je crains de vous déplaire. Il n'y a rien au monde que je voulusse faire, rien qui pût m'être agréable, si je croyois vous désobliger; & rien aussi que je ne fusse capable d'entreprendre pour vous faire plaisir. Comptez, ma chère & rigoureuse amie, que je m'efforcerai d'éviter également *le reproche & la faute*.

La même raison m'empêchera de vous expliquer mon sentiment sur la lettre que vous écrivez à votre sœur. Elle est bien, parce qu'elle vous paroît telle; & si la réponse vous apprend qu'elle ait été reçue comme elle doit l'être, vous serez confirmée dans l'opinion que vous en avez. Mais s'il arrive, comme il n'y a que trop d'apparence, qu'elle ne vous attire que des injures & des outrages, il me semble que votre intention n'est pas de m'en informer.

Vous avez toujours été trop prompte à vous accuser des fautes d'autrui, trop disposée

à soupçonner votre propre conduite, lorsqu'elle ne s'est point accordée avec le jugement de votre famille. Si c'est une vertu, je vous ai dit bien des fois que je ne suis pas capable de l'imiter. Je ne connois rien qui m'oblige à croire que la sagesse consiste dans les années, ni que l'imprudence & la folie soient le partage nécessaire de la jeunesse. C'est peut-être le cas le plus commun, qui se trouve vérifié, je le veux, dans l'exemple de ma mère & dans le mien : mais je soutiens hardiment qu'il ne l'a point encore été entre les chefs des Harlove & leur seconde fille. Pourquoi chercher d'avance des excuses pour leur cruauté, en supposant qu'ils ignorent ce que vous avez souffert, & le mauvais état de votre santé? Ils sont informés de vos souffrances, & je sais qu'ils n'en sont pas affligés : on ne les a pas moins instruits de votre maladie, & j'ai de fortes raisons de juger comment ils ont pris cette nouvelle. Mais je n'éviterai ni la faute ni le reproche, si je m'arrête plus long-tems sur cet odieux sujet. Ce que j'en conclurai seulement, c'est qu'à leur égard votre vertu est poussée jusqu'à l'excellence; & que, par rapport à vous, leur dureté va ... de grâce, ma chère, permettez que je leur rende un peu de justice. Mais vous me le défendez, je le

ſais, & je vous obéis malgré moi. Cependant, ſi vous devinez le mot que j'aurois employé, ne doutez pas qu'il ne ſoit d'une juſtice extrême.

Vous me faites entendre que, ſi j'étois mariée, & ſi M. Hickman étoit dans la même diſpoſition que moi, non-ſeulement vous ſeriez portée à me rendre une viſite, mais qu'il vous ſeroit difficile de quitter le lieu où nous aurions eu la ſatisfaction de nous embraſſer. Quelle force, ma chère, vous donnez aux inſtances de M. Hickman ! Ne doutez pas qu'il ne fût tel que vous le ſuppoſez, & qu'il ne déſirât ſur toute choſe de vous voir près de nous, ou plutôt avec nous, ſi vous nous accordiez cette faveur. S'il n'eſt pas un inſenſé, la politique lui feroit naître ce déſir, quand il n'y ſeroit pas auſſi porté qu'il l'eſt par la vénération qu'il a pour vous. Mais je ne vous diſſimulerai pas, ma chère, qu'il dépend de vous, plus que vous ne le penſez, de hâter le jour que ma mère preſſe avec tant d'impatience, & pour lequel vous faites vous-même tant de vœux. Du moment où vous pourrez m'aſſurer que votre ſanté ſe rétablit, & que vous êtes aſſez bien pour avoir congédié votre médecin avec ſon propre aveu, je vous donne ma parole que ce jour ne ſera pas reculé plus

d'un mois. Ainsi, ma chère, ce que vous désirez est entre vos mains. Hâtez-vous de vous bien porter, & cette affaire sera bientôt terminée avec plus de douceur & de joie que je ne puis jamais l'espérer autrement.

Je fais partir un exprès, pour informer milord M..... & les dames, de votre juste refus. Vous ne trouverez pas mauvais que j'aie transcrit, dans ma lettre, quelques fragmens des vôtres, comme vous m'avez témoigné d'abord que vous le désiriez vous-même.

Nous apprenons de M. Hickman que votre plume vous occupe sans cesse, & que votre santé ne s'en trouve pas mieux. Auriez-vous entrepris d'écrire quelque partie de votre malheureuse histoire ? Ma mère me conseille de vous y exhorter, dans l'idée qu'un ouvrage de cette nature, publié sous des noms feints, feroit quelque jour un honneur extrême à notre sexe. Elle ne cesse point d'admirer, dans votre refus, la justice & la noblesse de votre ressentiment. Elle seroit bien aise aussi de savoir ce que vous pensez de la proposition que je vous fais de sa part. Votre conduite, dit-elle, & l'élévation de vos sentimens dans un si grand nombre d'épreuves, seroient non-seulement un puissant exemple, mais un motif de pré-

caution pour toutes les jeunes personnes de notre âge.

Le jour de notre départ est fixé à lundi. J'espère que cet incommode voyage ne sera que de quinze jours. A mon retour, je presserai ma mère de me faire passer par Londres; & si le prétexte doit être d'acheter quelques habits, mon véritable motif sera l'espérance d'embrasser encore une fois ma chère Clarisse, avant que les soins de M. Hickman aient pris une autre face, & tandis que je puis me dire encore à moi-même, c'est-à-dire, à elle, sans ménagement & sans partage.

ANNE HOWE.



LETTRE CCCVIII.

(1) LETTRE CCCVIII.

M. LOVELACE, à M. BELFORD.

Mardi, premier d'Août.

Je suis au désespoir. Un messager de miss Howe apporta samedi à mes cousines une lettre qui ne me fut communiquée qu'hier au soir à l'arrivée de mes deux tantes, & sur laquelle milord les avoit fait prier de se rendre ici pour me soumettre encore une fois à ce redoutable tribunal. Jamais ours n'essuya une aussi rude chasse que ton pauvre ami. Et pourquoi? pour seconder la cruauté de miss Harlove; car ai-je commis quelque nouvelle offense? N'étois-je pas prêt à recevoir ma grâce à toutes les conditions qu'elle auroit voulu m'imposer? Est-il beau de me punir de mon infortune? Tous mes proches sont des insensés,

(1) On supprime ici un grand nombre de lettres, qui n'ajoutent rien à l'histoire ni à l'intérêt, telles que de Clarisse à sa sœur, à madame Norton, &c, avec les réponses. Mais on doit faire remarquer qu'entre beaucoup d'injures, la sœur de Clarisse lui apprend que son père a levé sa malédiction, sans en être plus disposé à lui pardonner. Clarisse dans une autre lettre à miss Howe, s'excuse d'écrire son histoire, & lui communique une autre vue, qui sera éclaircie dans la suite.

qui ne jugent que par l'événement, des gens à qui j'ai honte d'appartenir.

La lettre de miſs Howe contenoit diverſes réflexions de miſs Harlove, qui aboutiſſent à me rejeter entiérement; & dans des termes ſi violens, ſi poſitifs ! Elle prétend néanmoins que la raiſon a plus de part à ſon refus que le reſſentiment: menſonge auſſi noir qu'il y en ait jamais eu; &, pour preuve de ſa modération, elle aſſure qu'elle eſt capable de me pardonner, & qu'elle me pardonne, à condition que je ceſſerai de la chagriner. Toute la lettre eſt tournée de manière à lui attirer plus d'admiration, mais à me rendre plus déteſtable. Ce qu'on raconte des agitations & de l'enthouſiaſme des Quakres, n'approche pas de la ſcène que mes tendres parentes m'ont donnée, à la lecture de cette lettre & de quelques paſſages tirés de celles de ma belle implacable. Que de lamentations pour la perte d'une ſi charmante nièce ! Que d'applaudiſſemens donnés à ſa vertu, à ſa grandeur d'ame, à la nobleſſe de ſes ſentimens ! Combien de fois n'a-t-on pas répété la menace de me déshériter ! moi, qui n'ai pas beſoin de leurs reproches, pour ſentir la pointe de mes remords & la rage de me voir abandonné; moi qui ne l'admire pas moins qu'eux ! Que

diable dire? Je me suis écrié, en les regardant d'un air furieux : « N'est ce donc pas assez » d'essuyer des mépris & des refus? Puis-je » apporter remède à son esprit implacable? » Mon intention ne seroit elle pas de réparer » tous les maux que je lui ai fait souffrir »? Il s'en est peu fallu que je ne les aie tous donnés au diable, avec elle même & miss Howe pour compagnie ; & j'ai juré de bon cœur qu'elle n'en seroit pas moins à moi.

Je te le jure à toi-même. Dût-elle en mourir la semaine d'après, le nœud sera formé. Il le sera, j'en jure par le maître du ciel ; & Clarisse Harlove rendra l'ame avec le nom de Lovelace. Tu peux lui faire cette déclaration, si tu veux. Mais n'oublie pas de lui dire en même tems, que je n'ai aucune vue sur sa fortune, & que je la résignerai solemnellement en faveur de qui elle voudra, avec toutes mes prétentions, si elle meurt sans être mère. Je n'ai pas l'ame si basse, que sa fortune puisse me tenter. Qu'elle examine donc, pour elle-même, s'il ne lui est pas plus honorable de quitter ce monde avec le nom de Lovelace, qu'avec celui d'Harlove.

Mais ne t'imagine pas que je me repose entièrement, d'une cause si chère à mon cœur, sur un avocat qui a plus d'admiration pour ma

force de ton éloquence, pour la faire consentir au choix d'une de ces trois méthodes. Il faut qu'elle en choisisse une; il le faut, te dis-je, ou que je sois confondu.

J'entends Charlotte qui frappe à la porte de mon cabinet. Que diable me veut-elle? Point de reproche, s'il lui plaît: je n'en souffre pas davantage. Entrez, entrez, petite fille.

Ma cousine Charlotte me voyant écrire avec trop d'attention pour en faire beaucoup à sa visite, & devinant le sujet de ma lettre, a souhaité absolument de voir ce que j'avois écrit. J'ai eu cette complaisance pour elle. Le ton dont je te presse lui a causé tant de satisfaction, qu'elle m'a offert d'écrire elle-même à miss Harlove; & j'ai accepté son offre, en lui permettant de me traiter comme elle le trouvera bon. Je t'enverrai, dans ma lettre, une copie de la sienne. Après l'avoir écrite, elle a cru me devoir des excuses, pour la manière dont elle me traite. J'ai donné des applaudissemens à son style; & la voyant prête à m'embrasser, dans la joie qu'elle avoit de mon approbation, je lui ai donné deux baisers pour la remercier de ses injures, en l'assurant que j'en respirois

oient jamais de vo
ier, & d'apporter
que vous avez souf
une faveur néanmoi
s la hardiesse de vo
ions bien sûrs que l
ense, & qu'en imp
éreuse pitié, il se li
d'honneur & d'amo
(quel charme po
nous est permis !
celui d'une ame q
perte, &, souff
e réputation mêm
oucher votre co
espérances, vo
ous ne serez p
us permettez q
oître personne
nnoissons dep
e mérite, je
endre auprès d
e bouche, de
'exécuter fidé
chère cousin
fuser le plaisir
x), je vou
endre expr

le voyage de Londres, & de mett
M... & mes tantes dans le pouvoi
faire toutes les réparations dont ils so
bles, pour les outrages que la plus
ble personne du monde a reçus du pl
cieux & du plus coupable de tous les h
Quels droits n'acquerrez-vous pas su
reconnoissance, & particuliérement su
de votre très-humble, &c.

CHARL. MONTAIG

LETTRE CCCIX.

Miss CLARISSE HARLOVE, à CHARLOTE MONTAIGU.

Jeudi, 3 d'Août.

MADEMOISELLE,

Je suis vivement pénétrée des témoignag
que je reçois de votre estime. Une lettre
obligeante, & des sentimens si généreux, aug
mentent mes regrets, en me faisant senti
plus vivement que jamais quelle auroit été ma
félicité dans une alliance que votre bonté vous
fait désirer avec tant de chaleur, & qui, de
votre part & de celle de milord, m'auroit

rable ami vous a quelquefois rendu compte de la conduite qu'il a tenue avec moi, & des inventions qu'il a fait servir à ma ruine. Vous m'avez même assuré que, de bouche & par écrit, il avoit rendu à mon caractère toute la justice que je pouvois souhaiter.

Ce que je vous demande, monsieur, c'est de me donner, par un exemple tiré de ses récits dans quelqu'une des plus intéressantes occasions, le moyen de juger s'il est nécessaire, en effet, pour mon honneur, que j'exécute ce qui m'est proposé. Vous serez assuré, par ma réponse à miss Montaigu, que je joins à cette lettre, & que vous aurez la bonté de renvoyer après l'avoir lue, qu'il m'est impossible de penser jamais à devenir la femme votre ami; & que, par conséquent, la communication que je vous demande ne peut lui aucun tort. D'ailleurs, je m'engage, devant le ciel, à n'en faire aucun usage dont il puisse se plaindre; &, pour aller au-devant de tes les défiances, je vous assure que, une partie de mes vues, les détails que ommuniquerez doivent tomber dans près ma mort, & ne passeront dans autre.

z à propos, monsieur, de demande, les endroits que

HISTO

Plaisir de

le 7 & le 8

avoi

fus al

11 &

ible

LETTRE CCCXI.

M. BELFORD, à miss CLARISSE HARLOVE.

3 d'Août.

MADAME,

Vous m'avez engagé, sur votre parole d'honneur, à vous confier quelques extraits des lettres de M. Lovelace, & vous m'assurez que votre unique vue est d'examiner si l'intérêt de votre réputation vous oblige absolument de traiter un sujet douloureux, sur lequel on vous demande des éclaircissemens. Vos ordres, madame, sont d'une nature si délicate, qu'ils paroissent blesser directement les droits de l'amitié. Cependant, comme vous êtes incapable d'aucune vue dont vous ne puissiez pas avouer les motifs, & que cette communication peut faire du moins quelque honneur à l'ingénuité de mon malheureux ami, quoique sa conduite, à l'égard de la plus excellente de toutes les femmes, lui ait fait perdre tout droit à des qualités plus honorables, je vous obéis avec autant de joie que d'empressement.

(*M. Belford fait entrer ici les extraits.*)

A présent,

A présent, madame, que j'ai eu le bonheur d'exécuter vos ordres, je me flatte de n'avoir fait aucun tort à mon ami, puisque vous voyez à chaque ligne quelle justice il rend à votre vertu. C'est le langage qu'il tient dans toutes ses lettres, quoiqu'à sa propre condamnation. Je prendrai la liberté d'ajouter que, si vous pouviez obtenir de vous-même, après avoir bien vérifié son repentir, de recevoir ses vœux à l'autel, je ne doute pas le moins du monde que vous n'en fissiez le plus tendre & le meilleur des maris. Quelle joie ne répandriez-vous point dans une noble famille, qui vous regarde avec admiration ; & j'ose dire, dans la vôtre, aussi-tôt qu'une aversion mal conçue, & poussée trop loin contre lui, auroit fait place à la réconciliation ? En effet, si l'on retranche l'objection des mœurs, qui ne croira pas que deux personnes si admirables sont faites uniquement l'une pour l'autre ?

A quelque résolution que vous jugiez à propos de vous attacher, permettez, madame, que je vous laisse à décider, à présent que vous tenez de moi les confidences les plus délicates de mon ami, si l'honneur ne vous oblige pas de n'en révéler aucune, & de ne pas laisser paroître que vous en ayez la moindre con-

noissance ; enfin, de n'en prendre aucun avantage, pas même pour soutenir, comme vous pouvez en avoir l'occasion, qu'il avoit un dessein prémédité, non contre vous précisément, mais dans votre personne, contre votre sexe entier, sur lequel je suis fâché de pouvoir rendre témoignage que tous les libertins cherchent à remporter quelque triomphe. Je ne voudrois pas, si j'avois jamais quelque démêlé avec lui, qu'il pût me reprocher que le malheur qu'il auroit eu, de vous perdre, & peut-être de perdre avec vous tous ses amis, fût venu de ce qu'il ne manqueroit pas de nommer une trahison contre l'amitié; du moins, s'il en jugeoit par les évènemens que je suppose, plutôt que par mon intention.

J'ai l'honneur, madame, d'être avec la plus profonde vénération, votre, &c.

BELFORD.



LETTRE CCCXII.

Miss CLARISSE HARLOVE *à* M. BELFORD.

Vendredi, 4 d'Août.

Je vous dois, monsieur, une reconnoissance extrême pour vos communications. Je n'en ferai jamais d'usage dont vous puissiez me faire un reproche, ni que vous ayez sujet de vous reprocher à vous-même. Je n'avois pas besoin de nouvelles lumières, pour me convaincre du dessein prémédité de votre ami, & ma lettre à miss Montaigu en fait foi. J'avouerai, en sa faveur, qu'il a observé quelque décence dans le récit qu'il vous a fait de ses indignités les plus choquantes. Si toutes ses étranges confidences sont aussi mesurées dans les termes, je n'y vois rien de plus criminel que son infame cœur, qui a pu s'occuper de tant de ruses barbares, où l'inhumanité n'est pas du tout sur le compte de son esprit. Les hommes du sens le plus borné peuvent réussir dans les plus horribles entreprises, lorsqu'ils se mettent au-dessus de toutes les loix; & plus facilement encore, contre un cœur innocent, qui, se

reposant sur sa propre droiture, en est moins porté à se défier de celle d'autrui.

Je trouve, monsieur, que j'ai beaucoup à me louer de vos intentions dans tout le cours de mes souffrances. Il est impossible de n'en pas tirer la conséquence qui se présente d'elle-même, contre sa bassesse préméditée : mais je m'arrêté, pour ne pas vous donner lieu de croire que je me sers contre vous, de vos communications.

Comme rien n'est plus inutile que les nouveaux argumens que vous pourriez employer en sa faveur, je dois vous dire, monsieur, pour vous en épargner la peine, que j'ai tout pesé avec une juste attention; tout, c'est-à-dire, tous les avantages que la vanité humaine peut me faire envisager; tous les agrémens que je puis me promettre dans une parfaite réconciliation avec mes amis; les douceurs même que je suis sûre de trouver dans l'amitié de miss Howe, & qui sont, n'en doutez pas, la plus parfaite consolation que je puisse espérer dans la vie : en un mot, j'ai tout pesé; & sans attendre la lecture de vos extraits, j'ai préféré l'espérance d'une mort que je crois peu éloignée, à tout ce qui pourroit m'arriver d'agréable dans l'alliance de M. Lovelace.

quand je ſerois ſûre d'y trouver le plus tendre & le meilleur des maris. A l'égard du reſte, s'il veut ſe borner aux maux qu'il m'a cauſés, & ne pas pouſſer plus loin ſes perſécutions, je demanderai pour lui les faveurs du ciel juſqu'au dernier moment de ma vie: j'oublierai qu'il a jeté dans l'abîme une malheureuſe orpheline, & creuſé le tombeau d'une amie. A qui le nom d'orpheline convient-il mieux qu'à moi, qui me vois abandonnée de mon père, & ſans aucune eſpérance de pardon du côté de ma mère?

Après la faveur que vous m'avez accordée, je paſſe volontiers, monſieur, à la ſeconde partie de ma demande. J'ai beſoin de courage pour vous l'expliquer; &, ce qui vous étonnera, le courage dont j'ai beſoin ne peut me venir que de l'excès de mon infortune & du miſérable état de ma ſanté. Mais, s'il me rend indiſcrète, vous en ſerez quitte pour un refus; & je ſuis ſûre même que vous me pardonnerez.

Vous me voyez, monſieur, abſolument livrée à des étrangers; gens pitoyables, à la

ment inviolable à la vertu ? C'eſt le ſouhait de ſa ſervante très-humble & très-obligée,

CL. HARLOVE.

M. Belford accepte, dans une lettre fort civile, la qualité d'exécuteur teſtamentaire de miſs Clariſſe, s'il lui ſurvit, contre ſes déſirs & ſon eſpérance.

LETTRE CCCXIII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi au ſoir, 4 Août.

LES extraits que miſs Harlove m'a demandés, ſont actuellement entre ſes mains. Tu peux t'aſſurer que j'ai eu tous les égards poſſibles, je ne dirai pas à la conſcience, mais à l'amitié. J'ai changé ou ſupprimé pluſieurs expreſſions. J'ai retranché abſolument la deſcription de ſa perſonne, dans la ſcène de l'incendie. Je lui ai dit que, dans toutes vos lettres, vous n'aviez jamais ceſſé de rendre juſtice à ſa vertu, & j'ai fini par une péroraiſon fort vive, dont j'ai conſervé la copie. Je vous l'envoie ſous cette enveloppe, ſans y changer un mot.

Cette incomparable fille eſt vivement alarmée du deſſein que vous avez formé de la voir. Au nom du ciel, ſouvenez-vous que vous êtes engagé d'honneur avec moi: & par pitié pour elle, car elle eſt d'une extrême foibleſſe, renoncez à ce miſérable projet. Elle reçut, hier après midi, une lettre cruelle, que madame Lowick juge de ſa ſœur, par l'effet qu'elle a produit ſur elle. C'eſt apparemment une réponſe à celle qu'elle lui avoit écrite ſamedi dernier, pour demander le pardon & la bénédiction de ſon père.

Elle reconnoît que, ſi toutes les tiennes ſont auſſi décentes, & lui rendent autant de juſtice que je n'ai pas fait difficulté de l'en aſſurer, elle pourra ſe croire diſpenſée de la néceſſité qu'on lui impoſe d'écrire ſon hiſtoire.

C'eſt un avantage de plus, qui te reviendra des extraits que je lui ai communiqués, quoique peut-être tu ne croies pas m'en avoir beaucoup d'obligation.

Mais que t'imagines-tu qu'elle m'ait propoſé pour ſeconde demande ? Elle me prie, Lovelace, d'accepter l'office de ſon exécuteur teſtamentaire. Tu ſeras informé de ſes motifs, lorſqu'il conviendra que tu le ſois, & je te garantis d'avance que tu les approuveras.

Vous ne ſauriez vous figurer combien je ſuis fier de ſa confiance. Ma crainte eſt que le tems d'y répondre n'arrive trop tôt. Elle écrit ſans ceſſe. Quel triſte plaiſir ne prendrai-je pas à lire toutes ſes idées & ſes diſpoſitions ? Une femme d'un naturel ſi doux, ſi patient, ſi réſigné, qui exerce ſa plume ſur ſes propres diſgrâces, & dans le ſentiment actuel de ſa douleur ! combien ſon ſtyle ne ſera-t-il pas plus touchant que toutes ces relations sèches, inanimées, qui nous repréſentent les dangers ou les infortunes d'autrui, & dont les hiſtoriens n'étant agités, ni par les horreurs de la crainte, ni par les tourmens de l'incertitude, pour des évènemens cachés encore ſous le voile du deſtin, tranquilles au contraire dans les révolutions dont ils font la peinture, ne peuvent cauſer une émotion qu'ils ne reſſentent point eux-mêmes ?

Samedi matin, 5 d'Août.

Je viens de quitter miſs Harlove, que j'étois allé remercier de l'honneur qu'elle m'a fait, & que j'ai aſſurée d'autant de fidélité que d'exactitude, ſi je ſuis appelé par le ciel au devoir ſacré qu'elle m'impoſe. Je l'ai trouvée fort mal. Sur l'inquiétude que je lui en ai

témoignée, elle m'a dit qu'elle avoit reçu de sa sœur une seconde lettre, aussi dure que la première; qu'avec un courage qu'elle n'avoit point eu jusqu'à présent, elle avoit pris le parti d'en écrire une à sa mère; qu'elle s'étoit mise à genoux pour l'écrire, & qu'elle lui avoit demandé pardon pour unique grâce. Il n'étoit pas surprenant, a-t-elle ajouté, que je la trouvasse un peu émue. A présent que j'avois accepté le dernier office qu'elle pût espérer de moi, je devois m'attendre à me voir quelque jour toutes ses lettres entre les mains; & si celle qu'elle venoit d'écrire à sa mère lui attiroit une réponse un peu favorable pour contre-balancer celle de sa sœur, peut-être consentiroit-elle d'avance à me les faire lire toutes deux.

Comme j'étois sûr de lui déplaire en blâmant la cruauté de sa famille, je me suis contenté de répondre qu'elle avoit assurément des ennemis, qui croyoient trouver leur avantage à nourrir contre elle le ressentiment de ses amis.

C'est ce qui n'est pas impossible, m'a-t-elle dit. Les malheureux, M. Belford, ne manquent jamais d'ennemis. Une faute réelle autorise d'autres imputations. Il se trouve toujours des accusateurs, lorsqu'il se trouve des oreilles

dont la prudence étoit égale à sa piété, & qui ne laisseroit échapper aucune occasion de la servir.

Je lui ai fait connoître que mes affaires m'obligeoient d'être absent de Londres jusqu'à lundi prochain. Elle m'a dit qu'elle me verroit volontiers à mon retour.

(On supprime ici la lettre injurieuse de miss Arabelle Harlove, du samedi 29 de Juillet, & une autre lettre de miss Clarisse à miss Montaigu, écrite à la sollicitation de miss Howe, pour déclarer honnêtement sa dernière résolution. Mais la réponse de miss Montaigu, & la lettre de miss Clarisse à sa mère, demandent d'être conservées par le rapport qu'elles ont dans la suite à d'autres évènemens).



LETTRE CCCXIV.

Miſs CLARISSE HARLOVE, *à ſa mère.*

Samedi, 5 Août.

MADAME, & ma très-honorée mère,

Un criminel convaincu n'approcha jamais de ſon juge avec plus de terreur & de repentir, que j'en apporte à vos pieds. Je puis dire, avec la plus parfaite vérité, que, ſi ma très-humble prière ne regardoit pas l'intérêt d'une autre vie, jamais je n'aurois eu cette audace. Mais, après le pardon du ciel, la grâce que j'ai à vous demander eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire pour le ſalut de votre malheureuſe fille. Si ma ſœur avoit connu toutes mes peines, elle n'auroit pas pris plaiſir à me déchirer le cœur, par une rigueur qui me paroît exceſſive. Il me convient peu de me plaindre de ſa dureté : cependant, comme elle m'écrit que c'eſt à moi de faire connoître que mon repentir vient d'une véritable conviction, plus que du renverſement de mes eſpérances, permettez-moi, madame, de vous aſſurer que je ſuis dans la diſpoſition conve-

nable pour demander la bénédiction que je sollicite, puisque ma prière est fondée sur le plus sincère & le plus intime repentir; & vous vous le persuaderez plus aisément, si celle qui n'a jamais eu pour sa mère le moindre déguisement volontaire, mérite d'être crue, lorsqu'elle déclare solemnellement qu'en consentant à voir son séducteur, elle étoit déterminée à ne pas partir avec lui; que sa téméraire démarche est moins venue de son aveuglement, que d'une odieuse contrainte; & qu'elle y étoit si peu portée d'inclination, qu'au moment qu'elle est tombée au pouvoir d'autrui, elle s'est livrée à des regrets amers, qui ne se sont pas relâchés un moment, avant même qu'elle eût sujet de craindre le traitement qu'elle a malheureusement essuyé.

Je vous conjure donc, ma très-chère mère, je vous conjure à genoux, car c'est dans cette posture que j'écris, de m'accorder votre bénédiction. Dites seulement en deux mots (je ne vous demande point que vous m'honoriez du nom de votre fille), dites seulement: Malheureuse créature, je vous pardonne, & que le ciel ait pitié de vous! Voilà mon unique prétention. Que je voie, de votre chère main, quelque chose d'approchant, sur le plus misérable morceau de papier. Je l'appliquerai

ſur mon cœur ; je le preſſerai contre mes lèvres, dans mes plus mortelles agitations. Je le regarderai comme un paſſeport pour le ciel ; & s'il n'y avoit pas trop de préſomption à demander qu'il fût au nom des deux perſonnes à qui je dois le plus de reſpect & d'amour, il ne me reſteroit rien à déſirer. C'eſt alors que je m'écrierois : « Grand Dieu ! Dieu de miſéri-
» corde ! tu vois, dans ce papier, l'abſolution
» d'un père & d'une mère juſtement irrités.
» Oh ! joins-y la tienne, & reçois une péni-
» tente dans les bras de ta bonté » !

Je n'emploie pas, madame, les motifs de la tendreſſe maternelle, dans la crainte de paroître encore plus coupable aux yeux de mes rigides cenſeurs. Mais, au nom de Dieu, daignez prononcer que vous m'avez pardonnée, ſi vous ne voulez pas que le déſeſpoir accompagne juſqu'à ſa dernière heure, votre

CL. HARLOVE.



LETTRE CCCXV.

LETTRE CCCXV.

Miss CHARLOTTE MONTAIGU, *à Miss* CLARISSE HARLOVE.

Lundi, 7 d'Août.

TRÈS-CHERE MISS,

Nous n'avons pas attendu la lettre que vous me faites l'honneur de m'écrire, pour juger que M. Lovelace eſt abſolument indigne de vous, & qu'il mériteroit bien plutôt un rigoureux châtiment, que le bonheur auquel nous ne ceſſons pas d'aſpirer pour lui. Auſſi l'eſpérions-nous moins de votre conſidération pour un ſi vil offenſeur, que des ſentimens d'amitié que nous ſouhaiterions de vous inſpirer pour nous; car nous étions tous déterminés à vous aimer, à vous admirer, à vous donner les plus tendres marques de notre tendreſſe & de notre admiration, quelque conduite qu'il pût tenir avec vous.

Mais, après votre lettre, qu'oſerons-nous dire de plus? Cependant je reçois ordre de vous écrire, au nom de toutes les perſonnes qui vont ſigner la mienne, pour vous faire

connoître à quel point nous sommes touchés de vos peines ; pour vous dire que milord a défendu pour jamais, à M. Lovelace, d'entrer dans son appartement ; & comme les malheureux effets du mécontentement de votre famille peuvent vous exposer à quelque incommodité dans votre situation, milord, miladi Lavrance & miladi Sadleir, vous supplient d'accepter pour toute votre vie, ou du moins jusqu'à ce que vous soyez entrée en possession de votre propre bien, cent guinées par quartier, qui vous seront portées régulièrement par une personne de confiance : & ne croyez pas, ma chère miss, nous vous en conjurons tous, que vous ayez obligation de cette offre aux amis du vil personnage ; car il n'a plus un ami parmi nous.

Nous vous demandons tous votre estime ; & les mêmes sentimens que vous auriez pris pour nous, si nous avions obtenu le bonheur dont nous faisions notre plus douce espérance. Nos vœux se réuniront sans cesse, pour obtenir du ciel le rétablissement de vos forces, & la plus longue vie ; & puisque vous ne voulez plus recevoir nos sollicitations en faveur de ce misérable, permettez du moins, lorsqu'il sera parti pour les pays étrangers, comme il s'y prépare, que nous cherchions à nous

procurer l'honneur d'une liaiſon perſonnelle avec une perſonne incomparable. C'eſt la plus ardente prière de vos très-humbles, &c.

M . . . .
SARA SADLEIR.
ELIS LAWRANCE.
CHARL. MONTAIGU.
MARTHE MONTAIGU.

P. S. Vous nous cauſeriez un mortel chagrin, ſi vous refuſiez nos juſtes offres. Chère miſs, ne nous puniſſez pas des crimes d'autrui. Nous faiſons partir cette lettre par un exprès, qui nous rapportera ſans doute une réponſe auſſi favorable que nous le déſirons. M. Lovelace ſe ſert de la même occaſion pour écrire : mais nous ne ſavons pas à qui, comme il ignore lui-même à qui nous écrivons ; car nous nous fuyons de part & d'autre, & nous habitons les deux extrémités du château.



LETTRE CCCXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 5 d'Août.

JE ſuis ſi déſeſpéré de la lettre de miſs Harlove à ma couſine Montaigu, que je ſuis incapable d'attention pour tout ce que tu m'écris. Qu'il lui convient mal de *crier merci* pour elle-même, lorſqu'elle en marque ſi peu pour autrui ! c'eſt une véritable Harlove. Crois-moi, Belford, c'eſt une véritable fille des Harlove. Cependant elle poſsède tant de charmes & de perfections, que je me ſens forcé de l'adorer, & que mes adorations (inſenſé que je ſuis !) croiſſent par ſa haine & ſes dédains.

Tu reviens ſans ceſſe, & ſans doute avec auſſi peu de vérité que de bon ſens, à tes maudites idées de langueur, de foibleſſe & de mort; & lorſque tu ſaiſis une fois quelqu'un de ces mots, tu prends un déteſtable plaiſir à le répéter vingt fois dans une phraſe. Que je ſois damné, ſi je ne crois que tu l'empoiſonnerois plutôt de tes propres mains, que de ſouffrir qu'elle en revienne, & qu'elle te dérobe l'honneur d'avoir deviné juſte ! Mais

réforme, je te prie, cet insupportable style. Tu ne seras qu'un mauvais prophète, elle vivra pour m'enterrer; j'en suis plus sûr que toi; car le diable m'emporte, si je puis manger, boire, dormir, &, ce qui est mille fois pis, si je puis aimer au monde d'autre femme qu'elle ! Il n'y en a pas une à présent, sur laquelle je puisse jeter les yeux. Au contraire, je détourne la vue de toutes celles que je rencontre; à moins que le hasard ne m'y fasse remarquer un air, un trait, qui tienne un peu d'elle. Je ne puis me défendre alors de regarder une seconde fois : mais le second regard confirme tous mes dégoûts, parce qu'il n'y a personne, en effet, qui lui ressemble.

Il faut, Belford, que cette divine personne soit possédée de quelque mauvais génie. Plus je considère son extravagance & son obstination, moins je suis capable de patience. A-t-elle donc un meilleur moyen pour se faire justice à elle-même, à sa famille, à tous ses amis, que celui de m'épouser ? N'eût-elle qu'un jour à vivre, elle doit mourir ma femme. Si ses ressentimens chrétiens ne lui permettent pas d'y consentir pour elle-même, ne le doit-elle pas pour sa famille & pour son sexe, dont elle prétend quelquefois que l'honneur la touche si fort ? & s'il n'y a point d'intérêt assez

cher pour émouvoir en ma faveur ce caractère d'Harlove, quel droit a-t-elle à cette pitié que tu ne cesses pas de demander si pitoyablement pour elle ?

A l'égard de la mauvaise intelligence que sa lettre répand entre ma stupide famille & moi (car je t'apprends que nous sommes prêts ici à nous entre-déchirer), c'est ce qui me touche le moins. Tous mes honnêtes parens ont la folie de me maudire, moi qui peux leur rendre dix malédictions pour une, & leur tenir tête, s'ils le veulent, du matin au soir. J'occupe une moitié du château, &, grâces au ciel, c'est la meilleure ; car les avantages dont les grands jouissent le moins sont ceux qui leur coûtent le plus ; la grandeur & l'usage sont des choses différentes. Leur demeure est la partie la plus simple ; la mienne est l'appartement de représentation. J'y règne, & je continuerai d'y régner aussi long-tems qu'il me plaira ; tandis que les deux tantes poussives, le vieux *podagre* de frère, & les deux précieuses nièces, sont resserrés dans l'autre partie, d'où la crainte de me rencontrer ne leur permet pas de sortir. Mais le comique de l'aventure, c'est qu'ils m'ont défendu l'entrée de leurs appartemens. Je leur ai fait la même défense pour le mien. Ainsi je les tiens tous pri-

ſonniers, pendant que je ſuis le maître dans la maiſon. Plaiſans viſages, d'oſer quereller avec moi, lorſqu'il me ſuffit de paroître pour leur faire tourner le dos, & pour les faire rentrer dans leur tanière, les yeux & les oreilles baiſſés.

Toi, dans le tems que je ſoutiens ainſi la guerre contre des frêlons & des guêpes, & que la rage de l'amour mépriſé fait bouillir mon ſang dans mes veines, tu te plais dans ton flegme, & tu bâtis des ſyſtêmes de réformation, au mépris de mes infortunes, dont tu as la cruauté de te faire un triomphe. Que le diable t'emporte, inſenſible & fade complaiſant que tu es ! Tu me cauſes autant d'impatience que la belle; car tu ne connois ni l'amour ni l'amitié. Tu n'es pas capable de l'un, ni digne de l'autre. Autrement, te réjouirois-tu de mes peines, ſous les fauſſes grimaces de la pitié? Mais, parle; n'es-tu pas un joli perſonnage, de t'être engagé à tranſcrire une partie des lettres que j'ai eu la ſimplicité de t'écrire dans la confiance de l'amitié? Des lettres ! Tu aurois dû laiſſer couper ta maudite langue, plutôt que d'avouer jamais que tu les euſſes reçues. Cependant, peut-être les as-tu déjà remiſes entre ſes mains ! Prends garde; & malheur à toi, ſi l'avis arrive

trop tard ! prends garde, te dis-je, de lui abandonner une ſeule ligne de moi. Si tu t'es déjà rendu coupable d'une infidélité ſi noire, je te déclare que la moindre vengeance que j'en veux tirer, eſt de rétracter la parole que je t'ai donnée de ne pas la voir, comme tu as violé la tienne, en communiquant ce que tu n'avois reçu que ſous le ſceau de l'amitié.

Je ſuis trop malheureuſement convaincu, par ſa lettre à Charlotte, qu'elle eſt déterminée à ne me revoir jamais. Elle nomme ma conduite avec elle, *une méchanceté ſans exemple.* Mais comment ſait-elle ſi bien ce qui mérite ce nom? Où a-t-elle appris à faire des diſtinctions dans ce genre? Penſer le pire, être capable de former des comparaiſons ſur des ſituations ſi délicates, eſt-ce marquer autant de délicateſſe que je lui en attribuois? Ce que je me figure à ſon avantage, c'eſt que, n'ignorant pas que le diable eſt noir, & voulant faire un diable de moi, elle broie, dans ſon imagination, elle pétrit enſemble tout ce qu'il y a de noir au monde, pour faire ſortir de cette ſale maſſe le plus horrible de tous les monſtres.

Mais quelle tempête ſon mépris n'excite-t-il pas dans mon ame? Jamais, jamais l'orgueil d'un homme ne fut plus mortifié. Qu'elle me rabaiſſe, juſqu'à mes propres yeux! Com-

ment eſt-il poſſible que l'admiration & l'amour réſiſtent dans mon cœur à cette épreuve ? De la haine ! du mépris ! un refus ſolemnel ! Si le ſuccès avoit répondu à tous mes deſſeins, je trouverois peut-être de la juſtice dans une partie de ſes reſſentimens. Mais être ſortie victorieuſe, triomphante, ſous toutes ſortes de faces..... ah ! c'eſt pour l'avoir ſouffert qu'elle me doit du mépris. Elle m'a laiſſé ſi humilié, ſi mépriſable en effet, que l'impreſſion lui en demeure encore. Je me poignarderois volontiers, de ne lui avoir pas donné ſujet...; en un mot, de n'avoir pas ſu l'humilier elle-même ; ou plutôt, cher ami, de n'avoir pas profité de ſon retour à la ville, pour me relever de mon humiliation, & pour m'exalter juſqu'au ſommet du bonheur & de la gloire, en me donnant une femme ſupérieure à toutes ſortes d'épreuves & de tentations.

Cependant je veux haſarder encore une lettre. Si je n'en tire aucun fruit, ou ſi je n'obtiens pas de réponſe, je m'efforcerai de la voir, quelles qu'en puiſſent être les ſuites. Si ſon obſtination lui fait trouver le moyen de m'éviter, je ſignalerai ma vengeance par quelque attentat éclatant coutre ſa miſs Howe, & je quitterai pour jamais l'Angleterre.

A préſent, Belford, puiſque tu es dans le

goût de lui communiquer mes lettres, fais lui cette déclaration, si tu veux. Ajoute que, s'il est certain qu'elle m'abandonne, il ne l'est pas moins que je serai abandonné du ciel; & qu'importe alors ce que peut devenir son

LOVELACE?

LETTRE CCCVII.

M. Lovelace à M. Belford.

Lundi, 7 Août.

Il est donc vrai que tu as remis, à la belle implacable, un extrait des lettres que tu as reçues de moi dans la confiance de l'amitié! Belford, prends-y garde. Je t'aime assurément plus qu'aucun homme du monde: mais le point où nous sommes, est plus délicat que tu ne penses. Cette affaire est devenue très-serieuse pour moi. Je suis résolu d'épouser miss Harlove; & je l'épouserai, fût-ce au dernier soupir de sa vie.

Elle compte, dis-tu, sur la parole que je t'ai donnée de ne pas la chagriner. Tu peux lui déclarer de ma part, que c'est un point qui dépend absolument d'elle-même, c'est-à-

dire du parti qu'elle prendra, de faire réponse à ma lettre, ou de la payer du méprisant silence dont il lui a déjà plu d'honorer mes dernières. J'écrirai d'un ton si humble, & dans des termes si raisonnables, qu'elle me pardonnera, si son caractère n'est pas celui d'une véritable Harlove. Mais pour l'exécution testamentaire dont elle pense à te charger, compte qu'il n'en sera rien. Tu ne seras pas son exécuteur. Que je périsse si tu l'es! Premièrement, elle ne mourra point. En second lieu, nul autre que moi ne lui sera rien, n'osera lui rien être. Ton bonheur est déja trop grand, d'être admis tous les jours en sa présence, de la voir, de lui parler, de l'entendre, pendant qu'il m'est défendu d'approcher à la vue de sa fenêtre. Quelle damnation est-ce donc ici, pour un homme qui lui étoit autrefois plus cher que tous les hommes du monde? Etre capable de jeter sur moi, de la région des étoiles où sa tête m'est cachée, tantôt un œil de mépris, tantôt un œil de pitié encore plus offensant, c'est ce qu'il m'est impossible de soutenir.

Je t'apprends que; si ma lettre est sans succès, je saurai surmonter la rampante folie qui a trouvé le moyen de s'insinuer dans mon cœur; ou bien je l'arracherai, ce cœur, & je

l'offrirai à ses yeux, pour lui faire voir combien il est plus tendre que le sien, quoiqu'elle, & toi, & tout le monde, ait pris la liberté de le traiter de rocher. Si je suis rejeté, avertis d'avance les voisins de la maudite Sinclair de transporter ailleurs leurs meilleurs effets; car ma première démarche sera de mettre le feu à ce repaire de serpens : & comme il n'est point à craindre que je les prenne dans un moment où, suivant le langage de Shakespeare, *ces furies aient le goût du salut*, ma vengeance sera complette pour ce monde & pour l'autre.

LETTRE CCCXVIII.

M. LOVELACE à miss CLARISSE HARLOVE.

Lundi, 7 Août.

MALGRÉ les raisons qui doivent me faire craindre autant de difficulté à faire entendre mes prières qu'à mériter ma grâce, je ne puis me défendre de vous écrire encore une fois, pour vous supplier de me donner le pouvoir d'expier, autant qu'il est possible, les injures dont je me reconnois coupable ; & j'espère que cette hardiesse vous offensera moins qu'une

visite. Votre pureté angélique & le réveil de ma conscience sont des témoignages qui déposent hautement contre moi. Mais la bonté qui vous porteroit à me pardonner, vous donneroit des droits éternels sur ma reconnoissance & ma soumission. Pardonnez-moi donc, ma très-chère vie, ma divinité sur la terre, fondement visible de toutes mes espérances futures ! Comme vous espérez le pardon pour vous-même, vous qui croyez avoir besoin de le demander aussi à la bonté du ciel, daignez me l'accorder, & consentir à vous trouver au pied de l'autel avec moi, devant les personnes qu'il vous plaira de nommer; pour vous assurer des droits inaltérables sur le plus repentant & le plus affectionné de tous les cœurs.

Mais peut-être souhaiteriez-vous un tems d'épreuve. Peut-être une juste défiance & de vifs mécontentemens vous font-ils trouver trop de difficulté à me rendre votre faveur aussi-tôt que mon cœur la désire. Dans cette supposition, je me soumets à toutes vos volontés. Vous ne m'imposerez point de conditions que je n'embrasse avec ardeur, si vous me donnez la moindre espérance qu'après une expiation dont vous réglerez la durée, après des preuves éclatantes d'une réformation telle

que vous m'en tracerez les loix, vous consentirez enfin d'être à moi.

Honorez-moi donc de quelques mots de réponse, pour m'encourager dans cet espoir conditionnel, si ce n'est pas pour me donner des espérances plus prochaines & des encouragemens encore plus généreux.

Me refuser une grâce si chère & si précieuse, c'est me jeter dans le dernier désespoir. Mais, alors même, je dois, à toutes sortes de risques, chercher l'occasion de me jeter à vos pieds, pour n'avoir point à me reprocher d'avoir omis quelque chose qui m'ait paru propre à vous attendrir; car c'est de vous, madame, c'est du pardon de votre cœur, que je fais dépendre tout mon bonheur pour ce monde & pour l'autre. Rejeté de vous, je n'attends plus rien de la miséricorde du tout-puissant. Je suis assez réveillé, pour comprendre que le pardon de l'innocence injuriée est une condition qui doit précéder celui du ciel, & que dès ici-bas sans doute, l'Auteur de notre être donne ce pouvoir à l'innocence, sur les misérables qui osent l'offenser sans raison; & qui seroit autorisé à ce pouvoir, si vous ne l'étiez pas? En un mot, votre cause, madame, est celle de la vertu, & par conséquent celle de dieu même.

ne dois-je pas m'attendre qu'il la fera triompher par la perte d'un homme qui s'eſt rendu auſſi coupable que moi, ſi vous marquez, en me rejetant, que vous me jugez indigne de pardon ?

Je vous aſſure, madame, qu'il n'entre dans mes inſtances aucune vue temporelle ou mondaine. Je reconnois que je ne mérite point le pardon que je vous demande. Milord M...... & ſes ſœurs ne méritent pas non plus le mien. Je les mépriſe du fond du cœur, pour avoir eu la préſomption de s'imaginer que je puiſſe être conduit par la vue d'aucun avantage qu'ils aient le pouvoir de m'accorder. De tout ce qui reſpire, il n'y a que vous dont je veuille recevoir des loix. Toute votre conduite m'a paru fondée ſur des principes ſi nobles, & vos reſſentimens ont été ſi juſtes, que je ne vois rien en vous que ſous un air divin ; infiniment plus aimable auſſi qu'il n'auroit jamais pu l'être, ſi vous n'aviez pas ſouffert les barbares injuſtices dont le ſouvenir remplit aujourd'hui mon ame de triſteſſe & d'horreur.

Mais, je le répète, tous mes déſirs ſe réduiſent actuellement à quelques lignes, qui puiſſent guider mes pas incertains, & me faire eſpérer (ſi vous portez ſi loin la condeſcen-

dance) qu'après avoir vérifié mes promesses par ma conduite, il me sera permis d'aspirer à l'honneur d'être éternellement à vous.

LOVELACE.

(Clarisse répond à miss Montaigu par une lettre du 7 d'Août. Elle répond tendrement à ses civilités ; elle refuse ses offres avec reconnoissance ; elle souhaite toutes sortes de biens à M. Lovelace, & qu'une bonne conduite le fasse rentrer en grâce avec sa famille.

M. Belford répond à M. Lovelace. Après quelque détail sur la foible santé de Clarisse, & sur le chagrin qu'elle a reçu de quelques lettres fort dures de sa famille, il lui dit :

Ta situation commence à me faire pitié, depuis que je te crois de bonne foi dans la peinture que tu fais de ton amour & de tes peines ; d'autant plus que, quelque jugement qu'il te plaise d'en porter, il me paroît fort difficile que la santé de miss Harlove se rétablisse. Je me flatte qu'au fond tu n'es pas fâché que je lui aie communiqué les extraits de tes lettres. La justice que tu n'as pas cessé de rendre à sa vertu, fait tant d'honneur à ton ingénuité, que j'ai cru te rendre un important service ; du moins dans l'esprit d'une femme

qui

qui te connoît par des traits moins honorables ; car, avec toute autre, je conviens que j'aurois eu tort : cependant, si vous trouvez mauvais que j'aie pris le parti de l'obliger dans un point que je reconnois délicat, nous nous expliquerons à notre première entrevue ; je vous ferai voir, non-seulement les extraits, mais les liaisons que je leur ai données en votre faveur.

A l'égard de l'exécution testamentaire, n'entreprends pas, je te prie, de régler ma conduite & mes idées. Je ne dépends de personne, apparemment. Il me semble qu'au contraire tu devrois te réjouir que la justification de sa mémoire soit entre les mains d'un homme qui te traitera, toi & tes actions, comme tu n'en saurois douter, avec toute la douceur que l'honneur lui permettra.

Tu me parois toujours surprenant. Que veux tu dire, lorsque tu as le front d'observer « qu'il lui convient peu de crier merci pour » elle-même, elle qui n'en a point pour au- » trui » ? Oses-tu prétendre que les deux cas se ressemblent ? Ce qu'elle demande uniquement, c'est la dernière bénédiction d'un père & d'une mère, leur dernier pardon pour une faute qu'on peut nommer involontaire, s'il est vrai même qu'elle mérite le nom de faute. Elle n'a d'ail-

leurs aucune eſpérance d'être reçue de ſa famille. Toi, tu demandes le pardon d'une injure préméditée : on te l'accorde, à condition que tu ne donneras pas de nouveaux ſujets de chagrin ; & ce pardon te laiſſe l'eſpérance de rentrer en grâce, peut-être même de te voir un jour le maître abſolu du plus riche tréſor du monde. Que je te trouve injuſte ! la raiſon commenceroit-elle à t'abandonner ?

LETTRE CCCXIX.

Miſs CLARISSE HARLOVE à M. LOVELACE.

Vendredi, 11 d'Août.

C'EST une alternative bien cruelle, que d'être forcée de vous voir ou de vous écrire. Mais j'ai perdu depuis long-tems le pouvoir de ſuivre mes propres inclinations. Ainſi, pour éviter un plus grand mal, & je puis dire aujourd'hui le plus grand de tous les maux, je me détermine à vous écrire.

Si j'étois capable de déguiſer mes ſentimens réels, je pourrois vous donner les eſpérances que vous me demandez, & n'en pas demeurer moins attachée à toutes mes réſolutions : mais

je dois vous déclarer, monſieur, & mon caractère m'y oblige, que, ma vie dût-elle durer plus d'années qu'il ne me reſte peut-être de jours, & fuſſiez-vous le ſeul homme au monde, je ne pourrois & je ne voudrois pas être à vous.

Il n'y a point de mérite à remplir un devoir. La religion m'ordonne, non-ſeulement de pardonner les injures, mais encore de rendre le bien pour le mal. Toute ma conſolation, c'eſt que, par la grâce du ciel, je ſuis à votre égard dans une diſpoſition qui me fait trouver la ſoumiſſion facile à cette loi. Je vous aſſure donc que, dans quelque lieu que vous alliez, je ſouhaite que vous y ſoyez heureux; & dans ce ſouhait, je renferme toute ſorte de bonheur.

A préſent que j'ai ſatisfait (avec beaucoup de répugnance, je l'avoue) à l'un des deux points que vous avez exigés, j'en attends le fruit.

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCXI.

M. Lovelace à M. Belford.

Dimanche, 13 d'Août.

Je ne ſais quel diable me tourmente. De ma ma vie, je ne me ſuis ſenti ſi mal. J'ai penſé d'abord que quelqu'un de mes honnêtes parens m'avoit adminiſtré une doſe de leur prépara- tion, pour ſe rétablir dans l'entière poſſeſſio du château. Mais, comme je ſuis l'unique eſpé rance de la famille, je veux croire qu'ils ne ſont pas capables de cette méchanceté.

Il faut que je quitte ma plume; je n'ai p la force d'écrire. Que dois-je penſer de ma ſitua- tion ?

MILORD M..... ſort de ma chambre. Il rendu une ſombre viſite, pour ſavoir comm je me trouve de ma ſaignée. Ses deux ſœ partirent hier; le ciel en ſoit loué ! Mais e ne m'ont pas fait l'honneur de me conſul ſur leur départ : à peine m'ont-elles dit adi Milord eſt plus tendre & plus *reſpectueux* que ne m'y attendois. Les hommes ont moins

peine à pardonner que les femmes. J'ai mes raisons pour le dire; car, outre l'implacable miss Harlove & les deux vieilles sœurs, mes deux guenons de cousines n'ont pas encore approché de moi.

Ni manger, ni boire, ni dormir! Le cas est assez triste, Belford. Si j'avois la folie de me laisser mourir à présent, on diroit que miss Harlove m'a fait crever de chagrin. Que sa cruauté me pénètre jusqu'au fond du cœur, c'est ce que je ne puis désavouer.

Au diable l'insomnie & le dégoût! Ecrivons: je veux m'en délivrer à force d'écrire. Mais c'est en vain. La vigueur me manque. Pauvre Lovelace! que diable as-tu donc?

Essayons encore, malgré les frissons & les bâillemens qui me désolent. Par où commencer? Parlerons-nous de ton office d'exécuteur testamentaire? tu es menacé d'une double fonction. Je crois réellement que tu peux m'envoyer un cercueil & un drap mortuaire. Je serai prêt pour l'usage, lorsqu'ils arriveront.

Quelle petite folle que cette miss Harlove! Je te garantis qu'elle se repentira de m'avoir

refusé. Une jeune veuve si charmante ! Qu'elle regrettera d'avoir manqué l'occasion ! Quel éclat n'auroit-elle pas répandu sur sa parure funèbre ? quelles lumières ! quelles ombres ! Devenir veuve au premier des douze mois, c'est un des plus grands bonheurs qui puissent arriver à une belle femme....

Laissez-moi. Je veux écrire. Que faire, si je n'écris point ? On m'arrache la plume, Belford. On ne veut pas que j'écrive. Je suis donc bien mal, puisqu'on m'interdit toute espèce d'application.



Tu parois piqué, mon cher. Est-ce pour m'avoir mordu ? Je te trouve fort plaisant à mon tour. Crois-tu que deux amis n'aient pas quelquefois le privilége de quereller, comme l'homme & la femme ? & quelles peuvent être ici les conséquences ? Je ne suis pas en humeur de me battre à présent. Tu peux me croire aussi patient que le poulet qu'on me présente avec mon bouillon : car je suis déjà réduit à ce point.

Mais, tout indépendant que tu es pour l'exécution testamentaire, je ne t'en déclare pas moins que jamais je ne souffrirai que tu exposes mes lettres. Elles sont trop ingénues

de la moitié, pour être vues. J'insiste absolument que tu les jettes au feu sans exception, après avoir reçu celle-ci.

Ne laisse pas de m'écrire, & tâche, s'il est possible, de m'envoyer la copie de tout ce qui s'est passé entre miss Harlove & Charlotte. Je te promets de ne pas ouvrir la bouche sur les communications de cette nature. Mais, crois-moi, les généreuses offres que mes parens font à ma charmante, ne changent rien au dégoût que j'ai pour eux. Vois seulement qu'elle est aussi fière qu'implacable. Il est impossible de l'obliger. Elle aimeroit mieux vendre jusqu'au dernier de ses habits, que d'avoir la moindre obligation à personne, quoiqu'elle soit sûre de faire plus de plaisir qu'elle n'en recevroit.

O Dieu! Dieu!..... Par ma foi! je me crois mourant. Adieu, Belford.

JE me suis trouvé si mal, dans l'endroit où la douleur m'a interrompu, que j'ai été forcé de quitter ma plume. Que penses-tu de cet accident? Mon oncle, averti par mes gens, s'est hâté de faire appeler le ministre de la paroisse, car l'aumônier du château est absent. Ils m'ont trouvé sur mon lit, dans ma robe

ai pas fait cette promesse. En dépit d'elle & de toi, je ferois à ses pieds, demain au plus tard, si je n'étois pas retenu par les talons, comme un misérable qui n'a point de secours à tirer de lui-même. Mais je commence à me trouver mieux d'heure en heure. Tu me verras bientôt à Londres, n'en doute pas. Cependant n'en dis rien à ma chère, à ma cruelle & implacable miss Harlove.

Adieu, Belford. Je bâille encore. Quelle étrange figure tu verrois faire à ton

LOVELACE!

LETTRE CCCXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Lundi, 14 d'Août.

TA maladie me cause la plus vive inquiétude. Je ferois au désespoir de te perdre : cependant, si tu dois mourir si-tôt, je souhaiterois de toute mon ame que ta mort fût arrivée avant le mois d'Avril; & cela, pour ton intérêt autant que pour celui de la plus excellente de toutes les femmes, puisque ta conscience n'auroit pas été chargée du crime le plus noir de ta vie.

On me dit avant-hier que tu étois fort mal; & cette nouvelle m'a fait remettre à t'écrire jusqu'à d'autres éclaircissemens. Mon laquais me confirme, en arrivant, que tu es dans un état fâcheux. Tu feins de l'ignorer : est-ce à moi de te l'apprendre ? C'est une fièvre violente, me dit-on, accompagnée des symptômes les plus dangereux.

Dans la situation où tu es, je ne te troublerai point par le récit de ce qui se passe ici avec miss Harlove. Puissent tes repentirs être aussi prompts que ta maladie, & n'être pas moins efficaces, si tu meurs! car il est à craindre qu'elle & toi, vous ne vous rencontriez jamais dans le même lieu.

Je lui ai dit que vous étiez fort malade. Pauvre homme ! a-t-elle interrompu. Dangereusement malade, dites-vous?

Très-dangereusement, madame. Milord M.... m'en donne avis lui-même.

Que le ciel ait pitié de lui ! a repris cette admirable fille. Ensuite, après un moment de réflexion : Pauvre misérable ! a-t-elle dit avec un soupir. Puisse-t-il trouver la miséricorde qu'il n'a pas eue !

Je t'écris par un exprès, car je suis impatient d'apprendre ta situation. J'ai reçu ta dernière lettre. Quelles tristes réflexions n'a-

-toi, cher ami, de m'apprendre l'état
ınté, ses occupations, ses entretiens.
diligence réponde à mes transports.
pas d'autre maladie que l'amour. Ah!
puis-je penser qu'elle est à moi! C'est
ıe la maladie même auroit des charmes.
:r à la ville, pour la faire prier de
près de moi! savoir qu'elle est en che-
r les aîles de l'amour, pour m'apporter
ɔnsolation! l'entendre prier pour moi,
roir, par inclination, & recevoir de sa
: l'ordre de vivre pour elle! Dieu tout-
t! quel trésor j'ai laissé sortir de mes
Mais il n'est pas perdu pour moi. Non,
i perdrai point. Je suis beaucoup mieux;
is tout-à-fait bien, sans ces odieux char-
, qui ne mettent pas de fin à leurs or-
ces, & qui, pour faire honneur à leur
ulent que toutes les maladies soient
tantes. Je prétends qu'elle soit à moi.
:rai ma femme; & je retomberai malade
pour acquérir des droits à sa ten-
inquiétude, à sa pitié.
la comble à jamais de toutes
! Hâte, hâte-toi, Belford, de
nouvelles de sa santé. Mon
l'amour. Une bonté si géné-
:e qu'il y a de grand & de

Hâte-toi, cher ami, de m'apprendre l'état de sa santé, ses occupations, ses entretiens. Que ta diligence réponde à mes transports. Je n'ai pas d'autre maladie que l'amour. Ah! que ne puis-je penser qu'elle est à moi! C'est alors que la maladie même auroit des charmes. Envoyer à la ville, pour la faire prier de revenir près de moi! savoir qu'elle est en chemin, sur les aîles de l'amour, pour m'apporter de la consolation! l'entendre prier pour moi, par devoir, par inclination, & recevoir de sa bouche l'ordre de vivre pour elle! Dieu tout-puissant! quel trésor j'ai laissé sortir de mes mains! Mais il n'est pas perdu pour moi. Non, je ne la perdrai point. Je suis beaucoup mieux; je serois tout-à-fait bien, sans ces odieux charlatans, qui ne mettent pas de fin à leurs ordonnances, & qui, pour faire honneur à leur art, veulent que toutes les maladies soient importantes. Je prétends qu'elle soit à moi. J'en ferai ma femme; & je retomberai malade aussi-tôt, pour acquérir des droits à sa tendresse, à son inquiétude, à sa pitié.

Que le ciel la comble à jamais de toutes ses bénédictions! Hâte, hâte-toi, Belford, de me donner des nouvelles de sa santé. Mon mal n'est que de l'amour. Une bonté si généreuse! par tout ce qu'il y a de grand & de

fille. Je t'en conjure pour l'amour de toi-même, pour l'amour d'elle, & par le respect que tu dois à ta parole. Si la mort nous l'enlevoit bientôt, comme je n'ai que trop de raisons de le craindre, on diroit, & peut-être avec justice, que ta visite a précipité sa fin. Dans l'espérance que tu ne seras pas capable de cette cruelle indiscrétion, je te souhaite un parfait rétablissement; sans quoi, puisses-tu retomber, & te voir long-tems enchaîné dans ton lit!

Belton approche de sa dernière heure. Il me fait dire qu'il ne peut mourir sans me voir.

LETTRE CCCXXIV.

M. Belford à miss Clarisse Harlove.

Samedi, 19 d'Août.

MADAME;

Je crois que l'honneur m'oblige de vous communiquer la crainte où je suis que M. Lovelace ne se détermine à tenter son sort par une visite qu'il pense à vous rendre. Fasse le ciel que vous puissiez consentir à le recevoir!

Je vous garantis que vous verrez dans ſa conduite, un reſpect porté juſqu'à la vénération, & toutes les marques d'un véritable repentir. Mais comme je ſuis forcé de partir pour Epſom, où je crains d'être appelé pour rendre les derniers devoirs à M. Belton, que vous pouvez vous ſouvenir d'avoir vu, il me ſemble à propos, dans l'opinion que j'ai des réſolutions de M. Lovelace, de vous prévenir par cet avertiſſement, afin que ſon arrivée ne vous jette pas dans une trop grande ſurpriſe.

Il ſe flatte que votre maladie n'eſt pas auſſi dangereuſe que je la repréſente. Lorſqu'il aura l'honneur de vous voir, il ſera convaincu que ce qu'il peut faire de plus obligeant pour votre ſanté, eſt auſſi ce qu'il y a de plus convenable pour ſon repos; & j'oſe vous aſſurer que, dans la crainte de nuire à votre rétabliſſement, il s'interdira toute autre viſite, du moins pendant que vous ſerez dans une ſi fâcheuſe ſituation. Ainſi le choc d'une demi-heure, ſi l'on peut donner ce nom à la vue d'un homme qui ne fait que relever lui-même d'une fièvre dangereuſe, eſt tout ce que vous avez à redouter.

Je me flatte que cet avis ne vous alarmera point, & ne vous fera rien entreprendre à la hâte. Il eſt impoſſible que M. Lovelace ſoit

à Londres avant lundi, & même au plutôt. S'il s'obstine à s'y rendre, j'espère être avant lui chez M. Smith.

J'ai l'honneur, madame, d'être avec la plus profonde vénération, vôtre, &c.

LETTRE CCCXXV.

M. Lovelace à M. Belford.

Dimanche, 20 d'Août.

Que tu as le cœur impitoyable ! Il n'est pas besoin de conscience, avec un pédagogue aussi impertinent que toi. J'ai péché, je me repens; je n'aspire qu'à réparer mes fautes. On me pardonne, on accepte mon repentir; mais on m'interdit la réparation. Quel parti veux-tu que je prenne ?

Ne perds pas un moment pour faire ta visite au pauvre Belton. Mais, soit que tu partes ou que tu demeures, il faut que je me rende à Londres, & que j'essaie moi-même ce que je puis obtenir de ma chère inflexible. Au moment que ces tyrans de médecins me laisseront libre, assure-toi que je pars. Milord juge lui-même qu'elle doit m'accorder une entre-

vue. Son opinion est d'une grande autorité pour moi, lorsqu'elle s'accorde avec la mienne. Je me suis engagé à lui, à mes deux cousines, de me conduire avec toute la décence & tout le respect qu'on doit à ce qu'on adore. Je tiendrai parole ; si tu veux différer ton départ pour Epsom, tu en seras témoin.

Je connois le colonel Morden pour homme d'honneur & de courage. Mais le colonel Morden s'est mêlé d'amour, comme Belford & moi : & connois-tu quelqu'un qui ne s'en mêle pas ? L'enfer a toujours en main quelque jolie créature pour tenter un honnête homme, de quelqu'âge, de quelque rang, de quelque degré qu'il puisse être. J'ai souvent entendu parler du colonel, à ma charmante, avec beaucoup de distinction & d'estime. Peut-être servira-t-il à lui calmer l'esprit, en inspirant un peu plus de raison à son implacable famille.

Il me semble que je suis affligé de l'état du pauvre Belton. Mais on ne peut être malade ou vaporeux, que tu ne prennes aussi-tôt le ton lugubre, & que tu ne mettes les gens au rang des morts. Je te crois propre à servir de tambour pour la marche des enterremens.

Attends-toi, malgré ce que je t'ai dit dans ma dernière, que je te ferai rendre compte

à mon arrivée, des extraits que tu as communiqués à miſs Harlove; ſur-tout ſi ſon cœur s'obſtine à me rejeter. Combien de fois me ſuis-je vu accorder par une femme, ce qu'elle avoit juré de me refuſer! Mais, par ces diables d'extraits, je ne doute pas que tu n'aies *barré* contre moi la porte de ſon cœur, comme elle étoit accoutumée de me *barrer* celle de ſa chambre. Si cette crainte n'eſt pas une injuſtice que je te fais, conviens que tu t'es rendu coupable d'une perfidie que l'amitié ne peut ſoutenir, & que l'honneur ne me permet pas de pardonner.

LETTRE CCCXXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Londres, 21 d'Août.

JE crois, Belford, que je te dois des malédictions. Cependant je n'anticiperai pas ſur le tems, & je vais te faire une plus longue lettre que tu n'en as reçu de moi depuis quelques ſemaines. C'eſt l'état des choſes, dont je veux t'inſtruire à mon tour.

Pour te cacher, autant qu'il m'étoit poſſi-

ble, le tems où j'étois résolu de me mettre en marche, je partis hier à six chevaux, dans un carrosse de milord, aussi-tôt que je t'eus dépêché ma lettre, & j'arrivai le soir à Londres. Je savois qu'il y avoit peu de fond à faire sur ton amitié, dans les choses où le caprice de miss Harlove est intéressé.

Comme je n'avois pas d'autre logement prêt, je me suis vu dans la nécessité de retourner à mon ancien gîte, ou j'ai d'ailleurs toute ma garderobe. Là, j'ai distribué un millier d'imprécations entre la détestable troupe, & j'ai refusé de voir Sally & Polly, non-seulement pour avoir souffert l'évasion de miss Harlove, mais encore pour l'infame aventure de l'*arrêt*, & pour leurs insolens propos dans sa prison.

Je me suis couvert d'un habit que je n'ai jamais porté, & que j'avois destiné pour le jour de ma noce. Je me suis trouvé si bien dans cette parure, & si content de moi-même, que j'ai commencé à croire avec toi, que l'endroit par lequel je vaux le mieux est mon extérieur.

J'ai pris une chaise à porteurs, dans laquelle je me suis fait conduire chez Smith. Mon cœur sautoit de joie, avec des battemens si marqués, qu'on les auroit presque entendus. Je faisois cla-

quer mes doigts au branle de la chaise. J'ai recommandé à mes yeux, de faire paroître tour-à-tour de la langueur & de la vivacité. J'ai parlé à mes genoux, pour leur apprendre comment ils devoient se plier; &, dans le doux langage d'un de nos poëtes, me prescrivant à moi-même des loix que j'exécutois en imagination : « C'est ainsi, disois-je, que je prononcerai » mes tendres plaintes, en fléchissant un ge- » nou; c'est ainsi que j'exciterai sa pitié; c'est » ainsi que je peindrai mes peines; c'est ainsi » que je pousserai un douloureux soupir à la » vue de quelques dédains, peut-être, dont » j'appercevrai les traces sur son front; & c'est » ainsi que je trouverai grâce à ses yeux char- » mans (1) ».

Je me suis entretenu de ces idées jusqu'à la maison de Smith, où mes porteurs ont déposé leur fardeau. Les coquins ont mis chapeau bas, en ouvrant la chaise. Mon laquais, qui est en livrée neuve, s'est approché pour recevoir mes ordres. Je suis sorti d'un air magnifique. La femme de la maison paroissoit s'agiter derrière son comptoir. Le respect & la crainte ont donné de la gravité à ses traits, & je ne doute pas

(1) Waller.

lorſque, jugeant de lui par l'impertinente familiarité de ſa femme, je ne le prenois que pour un homme à leurs gages).

Mon cher ami, lui a-t-elle dit, monſieur ne veut pas croire que miſs Harlove ſoit ſortie.

Jean a fait une profonde révérence aux galons de mon habit. Votre ſerviteur, monſieur. Réellement, miſs Harlove n'eſt point à Londres. Elle eſt partie pour la campagne, ce matin à ſix heures, par l'ordre du médecin.

Je n'ai voulu croire ni le mari ni la femme. Je ſuis sûr, leur ai-je dit, qu'elle ne peut être à la campagne. Je ſais qu'elle ſe porte très-mal; elle n'eſt pas en état de ſupporter le mouvement d'un carroſſe. Connoiſſez-vous M. Belford, mes amis?

Oui, Monſieur. Nous avons l'honneur de connoître ce digne gentilhomme. Il eſt allé voir un de ſes amis, qui eſt malade à la campagne. Il partit ſamedi matin.

Fort bien. Mais je ſais, par une lettre de M. Belford, que miſs Harlove eſt extrêmement mal. Comment pourroit-elle être ſortie?

O monſieur! elle eſt très-mal, très-mal en effet. A peine a-t-elle pu ſe traîner juſqu'au carroſſe.

(Belford, ai-je penſé en moi-même, ignore

le tems de mon arrivée, & ne peut avoir reçu ma lettre d'hier. Aussi malade qu'il me l'a représentée, il est impossible qu'elle soit sortie).

Où sont ses gens? Faites-moi parler à ses gens.

Elle n'en a point d'autres, monsieur, qu'une femme qui la garde dans sa maladie; & cette femme est partie avec elle.

Eh bien! mes amis, je n'en crois pas un mot. Pardonnez, mais je veux monter moi-même.

Là-dessus, Jean a pris un air plus sombre & moins respectueux. Monsieur, cette maison est à moi, &c.....

Et quoi? Je veux la voir, je la verrai. Apprenez que j'en ai le droit; je suis un commissaire.

Je suis monté. Ils m'ont suivi, en murmurant, & dans un extrême embarras. La première porte qui s'est offerte étoit fermée. J'ai frappé assez fort.

Vous jugez bien, monsieur, que madame a la clé de sa chambre.

En-dedans, c'est de quoi je ne doute pas, mon cher ami; & j'ai frappé une seconde fois. Comme j'étois sûr qu'au son de ma voix, son naturel doux & timide la trahiroit par quelque marque de crainte qu'il me seroit aisé d'entendre, j'ai dit assez haut: Je sais que miss Harlowe est ici. Très-chère miss, ouvrez, au nom

dieu. Accordez-moi l'honneur de vous voir un moment. Mais, n'entendant rien, & voyant l'air tranquille à Smith, j'ai continué de marcher vers la porte voisine, où j'ai trouvé la clé en-dehors. Je l'ai ouverte; j'ai parcouru la chambre des yeux, & j'ai visité le cabinet.

Le mari, piqué de mon audace, a dit à sa femme qu'il n'avoit jamais vu d'homme plus incivil. Ami, ai-je répondu pour elle en tournant brusquement la tête, observe un peu mieux ta langue; ou je te donnerai une leçon que tu n'as jamais reçue de ta vie.

Monsieur, il n'est pas d'un galant homme de venir insulter les gens dans leur maison.

Ho! je te prie, point d'insolence sur ton fumier.

Je suis retourné à la porte que j'avois trouvée sans clé. Ma chère miss Harlove, de grâce, ouvrez un moment, si vous n'aimez mieux que je fasse sauter la porte. Je poussois si rudement, que Smith en a pâli; & sa frayeur lui alongeant le visage, il s'est hâté d'appeler Joseph, un de ses ouvriers, qui travailloit apparemment au grenier. Joseph est descendu. J'ai vu paroître un garçon de trente ans, court & épais, les cheveux crépus, dont la présence a fait prendre au maître une contenance plus ferme. Mais, fredonnant quelques

notes, j'ai viſité toutes les autres chambres; j'ai ſondé du poing tous les paſſages, pour découvrir quelque porte dérobée; & je ſuis monté enſuite au ſecond, en continuant de chanter. Jean, Joſeph & madame Smith me ſuivoient en tremblant.

J'ai pouſſé mes recherches dans tous les lieux qui ſe ſont préſentés. Je ſuis entré dans deux chambres dont les portes étoient ouvertes; j'ai pénétré dans les cabinets; j'ai fait paſſer mes regards par la ſerrure d'une porte fermée. Point de miſs Harlove, par tous les dieux! Que faire? à quoi ſe réſoudre? Quel ſera ſon chagrin, de ne s'être pas trouvée chez elle! J'avois mon deſſein dans cette dernière exclamation: c'étoit de découvrir ſi l'homme ou la femme ſavoient l'hiſtoire de ma charmante; & l'effet ne m'a pas trompé. C'eſt ce que j'ai peine à croire, a répondu madame Smith.

Pourquoi donc, madame? Savez vous qui je ſuis?

Je le devine, monſieur.

Et pour qui me prenez-vous?

Vous êtes M. Lovelace, ou je me trompe beaucoup.

Lui-même, madame. Mais comment devinez vous ſi juſte? Vous ne m'aviez jamais vu

n'est-ce pas ? (Ici, Belford, j'attendois un compliment : mais je l'ai manqué).

Monsieur, monsieur, il n'est pas aisé de s'y méprendre. Le monde n'a pas deux hommes tels que vous.

Fort bien, dame Smith. Mais est-ce aussi bons, est-ce aussi mauvais, que vous voulez dire ? (J'espérois que, pour le moins, elle répondroit d'aussi bonne mine).

C'est ce que je vous laisse à juger, monsieur. (Mon appel, ai-je pensé, ne fera pas fortune ici).

Comment donc, ami Smith, ta femme est un bel esprit ? tu ne t'en étois pas défié jusqu'aujourd'hui. Mais où est madame Lovick ? M. Belford en parle comme d'une très-bonne femme ? est-elle ici ? Seroit-elle aussi à la campagne, avec miss Harlove ?

Elle rentrera bientôt, monsieur. Elle n'est pas partie avec madame.

J'entends. Mais enfin, chère dame Smith, où miss Harlove est-elle allée ? Quand croyez-vous qu'elle revienne ?

Je l'ignore, monsieur.

On ne me paye point de fables, dame Smith, on ne me paye point de fables (en lui passant la main sous le menton, sans m'embarrasser d'une laide grimace que je voyois faire au

accablé de tristesse. Hélas ! où trouverai-je ma chère miss Harlove ? Ma chère, mon adorable miss (en criant au bas des degrés du troisieme étage), si vous êtes là-haut, répondez, au nom de dieu ! Je vole pour vous y joindre.

Monsieur, m'a dit le bon Smith, vous ferez beaucoup mieux de descendre. Vous ne trouveriez plus haut que nos atteliers & nos magasins.

Monterai-je, madame Smith ? Continuerai-je de chercher miss Harlove ?

Vous en êtes le maître, monsieur.

Je ne monterai donc pas ; car si miss Harlove y étoit, vous seriez moins obligeante. Au reste, je suis confus de vous avoir causé tant de peine. Vous êtes les gens les plus polis du monde. Joseph ! (en lui donnant brusquement sur l'épaule un grand coup, qui lui fait faire un saut d'étonnement) n'as-tu jamais parié, mon ami, à qui feroit la plus vilaine grimace ? Je ferai de moitié avec toi quand tu voudras. Le coquin ne paroissoit pas mécontent de moi ; &, me regardant avec de grands yeux, sa bouche, qui s'étendoit d'une oreille à l'autre, au milieu d'une face fort large, laissoit voir de grandes & vilaines dents. Je ne

veux

veux pas nuire à ton travail. Que gagnes-tu par jour?

Je gagne un demi-écu (avec un air de pétulance, & comme fâché d'avoir marqué de l'effroi).

Eh bien! voilà une journée de tes gages, & tu n'as pas besoin de me suivre plus longtems. Allons, Jean, ou M. Smith; descendons ensemble, & vous ne ferez plus difficulté de m'apprendre où miss Harlove est allée, & quand vous attendez son retour.

Je suis descendu à leur tête, suivi de Jean, & de Joseph, quoique j'eusse congédié celui-ci. La dame ne m'a pas quitté non plus; par politesse, apparemment, pour un étranger. En repassant au premier, je suis entré dans une des chambres que j'avois déjà vues. Je pense, leur ai-je dit, à me loger daus cette maison, car je n'ai rencontré de ma vie des personnes plus obligeantes. Qu'avez-vous à louer ici?

Rien, monsieur.

J'en serois fort affligé. Qui occupe donc cette chambre?

Moi, monsieur, a répondu le mari d'un ton assez rustre.

Toi-même, ami Jean? Hé bien! je suis résolu de te l'ôter. Cette pièce avec une autre,

& le moindre grenier pour mon laquais, c'est tout ce que je désire. Je t'en donnerai le prix ordinaire, & j'y joindrai une demi-guinée par jour.

Pour dix guinées par jour, je ne voudrois pas, monsieur.....

Arrête, Jean, ou M. Smith. Pense deux fois avant que de parler. Je t'apprends qu'un refus est un affront pour moi.

Monsieur, vous plaît-il de descendre? a repris la dame, en nous interrompant. Réellement, monsieur, vous prenez....

De grandes libertés, m'allez-vous dire, madame Smith?

Mais, monsieur, j'aurois dit quelque chose d'approchant.

Je suis donc fort aise de vous avoir prévenue; car ces termes conviendroient moins dans votre bouche que dans la mienne. Au fond, je crois devoir prendre un logement ici jusqu'au retour de miss Harlove : cependant, comme on peut avoir besoin de vous dans votre boutique, descendons, & nous y traiterons cette affaire à notre aise.

J'ai repris un chemin qui m'étoit déjà familier. Lorsque je suis arrivé dans la boutique, n'appercevant ni banc ni chaise, je me suis saisi de la place du comptoir, & j'ai pris

ſéance ſur une ſorte de canapé, entre deux ais chargés de ſculpture, qui ſe terminent en arc. C'eſt une eſpèce de trône, que ces fiers marchands ſe donnent, à l'imitation des monarques; tandis qu'un ſimple tabouret de bois, placé vis-à-vis d'eux, ſert de ſiége à ceux par leſquels ils gagnent leur pain. Telle eſt la dignité du commerce, dans une nation qui en eſt idolâtre.

(Moitié bonne, moitié mauvaiſe plaiſanterie; M. Lovelace continue de raconter ſes extravagances dans la boutique, & donne cette folle conduite pour un effet de ſa joie, ſi proche du lieu qui étoit habité par miſs Harlove, & ſi rempli de l'eſpérance de la revoir. Il commence par acheter une partie des gants & des ſavonnettes de Smith; ce qui l'établit dans les bonnes grâces du mari & de la femme. Enſuite il s'aviſe de faire le marchand à ſon tour, & de vendre, à ceux qui ſe préſentent, tout ce qu'ils viennent lui demander. Cette fantaiſie donne lieu à divers incidens, dont il fait une peinture fort bizarre. Il eſt forcé, à la fin, d'abandonner la boutique, par la foule du peuple que cette nouveauté attire autour de lui. Mais il prend un ton plus ſérieux, en quittant madame Smith. Après lui avoir dit qu'il la croit informée de ſon hiſtoire, & s'être plaint fort amérement de ce

qu'il nomme la cruauté de miſs Harlove, il la prie de l'aſſurer qu'il eſt réſolu de partir dès le lendemain ; qu'il enverra un de ſes gens, pour ſavoir de ſa bouche s'il peut obtenir une demi heure d'entretien avec elle ; & qu'en ſortant de ſa chambre, il prendra le chemin de Douvres, pour paſſer en France, s'il n'eſt point arrêté par des ordres dont il fait dépendre uniquement ſon ſort).

Je ſais que tu trouveras de l'impudence dans ce récit ; mais je te l'ai fait exprès, pour te donner occaſion de t'emporter contre moi, & de m'appeler endurci, ou de tout autre nom que tu voudras. Conſidère néanmoins, premièrement, que je ſortois d'une maladie dangereuſe, & que j'étois fort aiſe de me trouver en vie ; enſuite, que je me voyois trompé par l'abſence imprévue de ma charmante, & ſi piqué du mauvais accueil de Jean, que je n'avois pas d'autre moyen pour éviter d'être de fort mauvaiſe humeur contre tout ce qui s'offroit à moi. Mais ſonge, ſur-tout, que j'étois à la porte du temple, c'eſt-à-dire, dans un lieu tout rempli des influences de ma divinité : & puis, quelle joie d'être convaincu, par ſon abſence, qu'il étoit impoſſible qu'elle fût auſſi mal que tu me l'avois repréſentée ! Ajoute encore que je connois, au beau ſexe, du

goût pour la gaieté & la plaisanterie. La chère personne a toujours pris plaisir elle-même à mon enjouement naturel, & se faisoit un amusement de mes folles imaginations. Si Jean & sa femme lui avoient appris, à son retour, que j'eusse fait le rôle d'un sot dans leur boutique, son mépris pour moi n'auroit fait qu'augmenter.

Enfin, j'étois persuadé que les gens de cette maison avoient une terrible idée de moi, qu'ils me regardoient sans doute comme un sauvage, comme un furieux qui ne respiroit que le sang, & qui ne connoissoit pas la pitié; comme un *mangeur de femmes*, auquel ils s'attendoient peut-être à voir les griffes d'un lion, & les moustaches d'un tigre. En bonne politique, je devois leur faire connoître la douceur & l'innocente gaieté de mon caractère, pour me faire deux amis de Jean & de Joseph, en les familiarisant tout d'un coup avec moi. A présent qu'ils sont faits à mon humeur, & que madame Smith a vu de ses propres yeux que j'ai le visage, les mains & le regard d'un homme, que je marche droit, que je parle, que je ris, que je badine comme un autre, je suis sûr qu'à ma première visite, je leur trouverai de l'ouverture & de la complaisance, & qu'ils me verront avec aussi peu d'embarras que si nous nous connoissions depuis long-tems.

de partir
de ses gens , pour
tenir une demi heure
sortant de sa
ouvres , pour
arrêté par
uniquement son
des or

impudence
exprès, pour
er contre moi,
e tout autre
néanmoins, premi
le maladie dange
e de me trouver
trompé par l'
unte , & si piqu
ue je n'avois pa
être de fort ma
ce qui s'offroit
que j'étois à
dire dans un lie
de ma divinité :
par

&
tic
cer
pou
en
A p
que
que
homm
que j
je suis
trouve
qu'i

LETTRE CCCXXVII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mardi, 22 d'Août; à ſept heures du matin.

IL faut que je t'écrive à mon réveil. J'ai paſſé une très-fâcheuſe nuit, & je ne connois plus le repos. Après un ſommeil mille fois interrompu, je viens de me réveiller, dans l'effroi d'un maudit ſonge. Comment les ſonges laiſſent-ils de ſi fortes impreſſions ?

Il m'a ſemblé que je jouiſſois d'une entrevue avec l'idole de mon cœur. Je n'ai trouvé dans elle que bonté, condeſcendance, & diſpoſition à pardonner. Elle s'eſt laiſſée vaincre en ma faveur, par les interceſſions réunies de milord M...., de miladi Lawrance, de miladi Sadleir, & de mes deux couſines Montaigu, que je voyois près d'elle en longs habits de deuil. Milord avoit lui-même un grand manteau noir, qui traînoit fort loin derrière lui.

Ils m'ont dit qu'ils avoient pris cet habillement pour exprimer le chagrin qu'ils avoient de mes excès, & pour toucher ma Clariſſe par ce témoignage de triſteſſe.

J'étois à genoux, mon épée à la main;

offrant de la remettre dans son fourreau, ou de l'enfoncer dans mon cœur, suivant l'ordre que j'attendois de sa bouche.

Au même moment, j'ai cru voir son cousin Morden, qui s'élançoit dans la chambre par la fenêtre, l'épée nue, en criant : Meurs, Lovelace, meurs à l'instant, & vas subir un châtiment éternel, si tu balances à réparer par le mariage les torts que tu as faits à miss Harlove.

Je me levois pour répondre à cette insulte, lorsque milord s'est jeté entre Morden & moi, avec son grand manteau noir, dont il m'a couvert entièrement. Aussi-tôt miss Harlove m'a pris dans ses bras, enveloppé comme j'étois du manteau; & de cette voix mélodieuse qui a fait tant de fois le charme de mes oreilles, elle s'est écriée : Ah ! grâce, grâce pour un homme si cher ! Et vous, Lovelace, grâce aussi pour un si cher cousin ! Verrai-je augmenter mes malheurs, par le meurtre de l'un ou de l'autre ?

Dans le ravissement d'une si douce médiation, je me suis cru prêt à serrer ma charmante de mes deux bras; lorsque tout d'un coup le plafond de la chambre s'est ouvert & m'a fait voir la figure la plus angélique dont on ait jamais eu l'idée, qui me sembloit des-

cendre d'une voûte d'or & d'azur, au milieu d'un cercle d'autres anges, tout brillans de leur parure & de leur propre éclat. J'ai entendu plusieurs voix, qui répétoient d'un ton joyeux & triomphant: Venez à nous; venez, venez à nous: & ce chœur d'esprits célestes ayant entouré ma charmante, je l'ai vue monter avec eux vers la région qu'ils habitent. Le plafond, qui s'est fermé aussi-tôt, m'a dérobé la suite du spectacle. Je me suis trouvé, entre les mains, une robe de femme, d'un fond bleu, toute parsemée d'étoiles d'or, que j'ai reconnue pour celle de miss Harlove, & par laquelle je m'étois efforcée de la retenir; mais c'est tout ce qui m'est resté de cette adorable fille. Ensuite, ce que je ne me rappelle pas sans horreur, le plancher fondant sous moi, comme le plafond s'étoit ouvert pour elle, je suis tombé dans un trou plus effroyable que je ne puis le représenter; & je me suis senti si rapidement porté par mon poids, sans appercevoir aucun fond, que je me suis réveillé dans les agitations de ma crainte. J'étois inondé d'une sueur froide; & pendant plus d'un quart d'heure, toutes ces images ne m'ont pas été moins présentes que des réalités.

Me pardonneras-tu de t'entretenir d'une

misérable vision ? Tu en concluras du moins que, la nuit comme le jour, ma Clarisse m'est toujours présente.

Mais j'entends Will, qui m'apporte quelque nouvelle.

Il m'apprend que miss Harlove revint chez elle, hier au soir, entre onze heures & minuit; & qu'ayant continué de faire la garde jusqu'à ce moment, il est sûr qu'elle y est encore.... Je m'habille, je pars sur le champ. Hélas! Will a su qu'elle est arrivée dans un triste état: mais, pour ne pas augmenter son indisposition, j'aurai toute la douceur, toute la tendresse d'une colombe. « Si je l'aime! ah! vous en êtes » témoins, vous habitans du ciel! Vous savez » si elle m'est chère! ah! plus chère que n'est la » clarté du jour, à celui qui est menacé de » perdre la vue; plus chère que n'est la vie, » à celui qui redoute la mort (1) ».

(1) Quatre vers d'un poëte anglois.



LETTRE CCCXXVIII.

Monſieur LOVELACE, *au même.*

Mardi, avant midi.

MAUDITE étoile ! j'ai perdu encore une fois mes peines. Il étoit environ huit heures, lorſque je ſuis arrivé chez Smith. La femme étoit déjà dans ſon comptoir.

Bon jour, vieille connoiſſance, lui ai-je dit en l'abordant. Je ſais que mon amour eſt dans ſa chambre. Qu'on l'avertiſſe que je ſuis ici, que j'attends la permiſſion de monter, & que je ne me payerai pas d'un refus. Dites-lui que je n'approcherai d'elle qu'avec le plus profond reſpect, & devant les témoins qu'il lui plaira de choiſir; en un mot, que je ne me conduirai que par ſes loix.

En vérité, monſieur, vous vous abuſez. Madame n'eſt point au logis, ni proche même du logis.

C'eſt ce qu'il faut voir, ai-je répliqué. Will (en lui parlant à l'oreille), tâche de ſavoir ſi elle n'eſt pas dans le voiſinage, mais ſans perdre de vue cette maiſon, de peur qu'elle ne ſorte pendant mes recherches. Will a ſuivi

mes ordres. Je ſuis monté ſans autre compliment, en homme connu, & ſuivi ſeulement de la femme. J'ai viſité chaque chambre, à l'exception de celle qui étoit hier fermée, & que j'ai retrouvée dans le même état. J'ai appelé miſs Harlove du ton le plus tendre, mais un profond ſilence m'a convaincu qu'elle n'étoit pas chez elle. Cependant le fond que je faiſois ſur mes intelligences ne me permettoit pas de douter qu'elle ne fût dans la maiſon.

Je ſuis monté au ſecond étage. J'ai fait le tour de la première chambre : point de miſs Harlove.

Et qui loge ici ? ai-je demandé, en m'arrêtant à la porte voiſine.

C'eſt madame Lovick, monſieur ; une dame veuve.

Quoi ! la chère madame Lovick ! me ſuis-je écrié. Je connois ſon excellent caractère, par le témoignage de mon cher ami M. Belford. Il faut abſolument que je la voie. Ah ! madame Lovick, faites-moi la grâce d'ouvrir.

Sa porte s'eſt ouverte. Votre ſerviteur, madame. Ayez la bonté d'excuſer. Vous ſavez mon hiſtoire ; vous n'avez pu refuſer votre admiration au modèle de toutes les femmes. Chère madame Lovick, ne m'apprendrez-vous pas ce qu'elle eſt devenue ?

Hélas ! monſieur, elle partit hier, dans la ſeule vue de vous éviter.

Comment a-t-elle pu ſavoir que je devois être à Londres ?

Elle a craint votre arrivée, lorſqu'elle a ſu que vous commenciez à vous porter mieux. Ah ! monſieur, quelle pitié, qu'un homme tel que vous paroiſſez, ſoit capable d'en uſer ſi mal, avec l'innocence & la bonté même !

Vous êtes une excellente femme, madame Lovick. Mon ami M. Belford ne m'a pas trompé, & miſs Harlove eſt un ange.

Oui, monſieur ; miſs Harlove a toutes les perfections des anges ; & vraiſemblablement elle ſera bientôt du nombre.

La plaiſanterie, Belford, n'auroit point été de ſaiſon avec une femme de ce caractère. Je l'ai ſuppliée de me dire où je pouvois eſpérer de voir cette chère perſonne. J'ai pris le ciel à témoin que je ne voulois ni l'offenſer, ni lui cauſer le moindre effroi ; que je ne lui demandois qu'un demi-quart-d'heure d'entretien ; & qu'après l'avoir obtenu, je ne la troublerois de ma vie, ſi ſa volonté m'en faiſoit une loi.

Monſieur, m'a dit la veuve, votre viſite lui cauſeroit la mort. Je ne vous déguiſerai point la vérité : elle revint hier au ſoir, quoique dans un état qui ne lui auroit pas dû per-

mettre de quitter son lit. Elle revint pour mourir ici, nous dit-elle; & persuadée que, s'il lui étoit impossible d'éviter votre vue, elle mourroit en votre présence.

Cependant, être sortie si matin! quelle apparence, ma chère veuve?

Je puis vous assurer, monsieur, que dans la crainte de votre retour, elle n'a pas pris deux heures de repos. Ses alarmes lui ont donné de la force; elle en souffrira, lorsqu'elles seront passées. Mais ne se trouvant point capable de recevoir votre visite, elle a pris des porteurs ce matin, & nous ignorons où elle s'est retirée. Je crois que son dessein étoit de se faire conduire au bord de la rivière, pour y prendre un bateau; car elle ne peut soutenir le mouvement du carrosse, elle s'en trouva hier fort mal.

Avant que d'aller plus loin, ai-je repris, s'il est vrai qu'elle soit sortie si matin, vous ne sauriez trouver mauvais que je visite tous les appartemens de cette maison, parce qu'on m'a garanti qu'elle y est actuellement.

Soyez sûr, monsieur, qu'elle n'y est pas. Vous êtes libre de vous satisfaire; mais nous l'avons conduite à sa chaise, madame Smith & moi. Sa foiblesse nous obligeoit de la soutenir. Elle nous a dit: Où puis-je aller,

madame Lovick ? Où dois-je me réfugier ; madame Smith ? Cruel, cruel persécuteur ! Dites lui, s'il revient, que je lui ai donné ce nom. Que le ciel lui accorde la paix qu'il me refuse !

Cher amour ! me suis-je écrié. J'ai baissé les yeux, & j'ai tiré mon mouchoir.

La veuve a pleuré. Je souhaiterois, a-t-elle dit en soupirant, de ne l'avoir jamais connue. Je l'aime comme ma propre fille.

Madame Smith a pleuré.

J'ai perdu alors toute espérance de la voir aujourd'hui. J'étois également chagrin d'avoir manqué l'occasion, & d'apprendre qu'elle se portât si mal. Plût au ciel, ai-je dit, qu'elle me donnât le pouvoir de réparer mes injustices ! Je ne suis qu'un malheureux ingrat. Vous savez, madame Lovick, combien je l'ai outragée, & tout ce qu'elle souffre de ses cruels parens. C'est le second de ces deux maux, qui la pénètre jusqu'au fond du cœur. Sa famille est la plus implacable qu'il y ait au monde ; & cette chère personne, en refusant de me voir & de se réconcilier avec moi, fait un peu trop connoître qu'elle est du même sang.

O monsieur ! a répondu la veuve, rien ne onvient moins que ce reproche à l'infortunée

miss

miſs Harlove. Jamais je n'ai vu tant de douceur dans une femme, une piété ſi édifiante, un naturel ſi diſpoſé à l'oubli des offenſes. Elle s'accuſe ſans ceſſe; elle excuſe ſes parens. Pour vous, monſieur, elle vous pardonne; elle vous ſouhaite toutes ſortes de biens, & plus de bonheur qu'elle n'en eſpère. Pourquoi, monſieur, ne voulez-vous pas la laiſſer mourir en paix ? C'eſt tout ce qu'elle déſire. Vous ne paroiſſez pas un homme inſenſible. Comment pouvez-vous perſécuter une jeune perſonne, ſur laquelle vous n'avez pas d'autres droits que ceux de la violence, & qui eſt ſans protection pour s'en défendre ?

Madame Lovick s'eſt remiſe à pleurer; madame Smith a pleuré auſſi. Ma chaiſe m'eſt devenue incommode, & j'ai changé de place pluſieurs fois : cependant j'ai pris occaſion d'un autre incident, pour ſecouer un peu cette peſanteur. Voici, m'a dit la veuve, quelques paſſages que miſs Harlove a tranſcrits, cette nuit, de ſon livre de prières, pour s'en faire un ſujet de méditation. Elle m'a permis d'en tirer une copie; & je prendrois la liberté de vous les lire, ſi j'en pouvois eſpérer quelque effet.

Ah! liſez, madame Lovick.

Le titre, premièrement, ſentoit l'eſprit des

Harlove. *Sur les perſécutions de l'ennemi de mon ame.* C'étoient différens verſets des pſeaumes, où le roi David demande au ciel de le délivrer du méchant homme, de l'homme violent, qui ne médite que du mal dans ſon cœur, qui tend des pièges à l'innocence; & d'autres, où il ſe plaint d'être ſeul, comme le pélican du déſert, comme un pauvre paſſereau ſur le toit de la maiſon, de manger des cendres au lieu de pain, de mêler ſes larmes dans ce qu'il boit, &c. En vérité, madame Lovick, ai-je repris après cette lecture, il me ſemble que je ſuis traité avec un peu de rigueur, ſi c'eſt à moi que miſs Harlove en veut dans tous ces paſſages. Comment peut-elle me nommer l'ennemi de ſon ame, lorſque j'adore également ſon ame & ſon corps? Elle me traite d'homme violent, de méchant homme: j'avoue que j'ai mérité ces deux noms; mais j'apporte à ſes pieds mon repentir, & je ne lui demande que le pouvoir de réparer mes offenſes.

Par les pièges, elle entend ſans doute le mariage. Mais eſt-ce donc un crime de vouloir l'épouſer? Quelle autre femme en auroit cette idée, & ſe plairoit plus à vivre dans un déſert, comme le pélican, ou ſur un toit, comme le paſſereau, qu'à ſe voir accompagnée de

quelque oiseau vif & gai, dont le ramage se feroit entendre jour & nuit autour d'elle ?

Elle dit qu'elle a mangé des cendres au lieu de pain ; fâcheuse méprise, assurément : & qu'elle a mêlé ses larmes avec ce qu'elle a bu ; c'est avoir le vin fort tendre, dirois-je de toute autre que miss Harlove, qui feroit le même aveu.

Mais ici, madame Lovick, comme ce passereau sur le toit de la maison n'est pas observé sans quelque vue, permettez que je vous demande si la chère personne ne seroit pas actuellement cachée dans quelque lucarne du grenier de madame Smith ? Dites-le-moi naturellement : qu'en est-il, madame Lovick ? qu'en est-il, madame Smith ?

Elles ont recommencé toutes deux à m'assurer qu'elle étoit sortie, & qu'elles ignoroient où elle étoit allée.

Tu vois, cher ami, que je me suis efforcé de résister au chagrin que je ressentois des propos de ces deux femmes, & de cette collection de passages qu'on avoit rangés en bataille contre moi. J'ai ajouté dans la même vue quantité d'autres réflexions bizarres, & c'est le seul fruit que j'en ai tiré. Mais la veuve n'a pas lâché prise. Elle m'a donné, je t'assure, de l'embarras de reste, par le tour sérieux &

touchant de ſes reproches. Madame Smith l'a ſecondée par quelques mots ; & les deux plats viſages, Jean & Joſeph, n'étant pas là pour m'offrir un ſujet de diverſion, il ne m'a pas été poſſible de faire tourner cette converſation en badinage. A la fin, elles ont réuni toutes deux leurs efforts, pour me faire renoncer au deſſein de voir miſs Harlove. Mais je n'ai pas été traitable ſur ce point : au contraire, j'ai preſſé madame Smith de me louer une de ſes chambres, juſqu'à ce que cette ſatisfaction me fût accordée ; &, ne fût-ce que pour trois jours, pour deux, pour un ſeul, j'ai offert de payer l'année de loyer, & de rendre l'appartement après l'entrevue. Mais elle s'en eſt excuſée ; & toutes deux m'ont aſſuré que juſqu'à mon départ miſs Harlove ne rentreroit point dans le ſien, dût-elle s'abſenter l'eſpace d'un mois.

Ce langage m'a plu, parce qu'il m'a fait juger qu'elle n'étoit pas ſi mal qu'on avoit voulu me le perſuader ; mais je me ſuis bien gardé de leur communiquer une réflexion qui les auroit armées contre mes nouvelles entrepriſes. En un mot, je leur ai déclaré que je voulois la voir ; que je la verrois, mais avec tout le reſpect, avec toute la vénération dont un cœur étoit capable ; que depuis le lever

jusqu'au coucher du soleil, je ferois la visite de toutes les églises de Londres & de Westminster ; & que, jusqu'à l'heureux moment pour lequel je soupirois, elles me verroient autour de leur maison, comme un *revenant*, qui ne leur laisseroit pas de repos.

C'est avec cet adieu que je les ai quittées. Je suis rentré dans ma chaise, & je me suis fait porter à Lincoln's-Inn, où j'ai attendu long-tems que la chapelle fût ouverte. J'y suis entré. J'ai assisté à toutes les prières, dans l'espérance de voir entrer ma chère Clarisse ; mais, espérance inutile ! Avec quelle ardeur ai-je prié mon bon ange, ou le sien, de me l'amener ! Réellement, je brûle plus que jamais de la revoir ; & si je l'avois apperçue dans l'église, je ne doute pas qu'au milieu de l'office, à la vue d'un millier de spectateurs, je ne me fusse jeté aux pieds de cette admirable fille, en poussant des cris pour implorer sa bonté : acte de christianisme, Belford, & digne par conséquent du lieu.

Après l'office, je suis retourné chez Smith, dans l'espoir de la surprendre.

Mais il n'y a plus de bonheur pour ton ami. J'ai passé dans l'arrière-boutique deux heures entières à ma montre, & j'ai soutenu de nouvelles prédications des deux femmes. Jean m'a

... plus civil, & ſenſible apparemment au ... dont j'ai déclaré mes honorables vues. Mais on n'a pas ceſſé de me repréſenter qu'elle ne reviendroit pas de ſa maladie. C'eſt toi, je m'imagine, qui leur inſpire toutes ces idées.

Pendant que j'étois dans cette maiſon, un exprès a remis une lettre avec beaucoup de recommandation. Les femmes ont apporté tous leurs ſoins à me la cacher; d'où j'ai conclu qu'elle étoit pour miſs Harlove. Cependant j'ai demandé la permiſſion de jeter les yeux ſur le cachet & ſur l'adreſſe, en promettant de la rendre ſans l'ouvrir. J'ai reconnu la main & les armes : elle étoit de ſa ſœur; & j'eſpérois, ai-je dit aux deux femmes, qu'elle contiendroit d'heureuſes nouvelles.

Je les ai quittées : mais je les reverrai bientôt, car je me flatte que mes civilités, & le témoignage qu'elles m'auront rendu, me feront obtenir la grâce que j'ambitionne uniquement.

J'allois laiſſer ma lettre ouverte, pour t'informer du ſuccès de ma première viſite; mais ton laquais, qui vient m'offrir ſes ſervices, me détermine à la faire partir. Je t'en promets inceſſamment une autre; à condition néanmoins que tu me donneras des nouvelles du pauvre Belton, pour lequel je fais tous les vœux de l'amitié.

LETTRE CCCXXIX.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Mardi, 22 d'Août.

Je ſuis, depuis trois jours, dans une agitation ſi continuelle, à la vue d'un homme mourant & des ſcènes choquantes de l'agonie, que, ne me trouvant pas capable d'écrire régulièrement, je me ſuis réduit à jeter, ſans ordre, les évènemens ſur le papier, dans la vue de les raſſembler avec plus de méthode lorſque je ſerois mieux diſpoſé à me ſervir de ma plume.

Cette diſpoſition me revient. L'indignation la rallume, à la lecture de tes dernières lettres, qui me donnent ſujet de te faire un reproche fort ſérieux. Tu as violé ta parole; & ſi les effets de cette infidélité ſont tels que je les appréhende, il eſt certain que j'aurai là-deſſus d'autres explications avec toi.

Si tu veux qu'on te croie ſincère dans le déſir de toucher miſs Harlove en ta faveur, ta ridicule conduite chez ſes hôtes eſt un admirable moyen de la ramener à toi, lorſqu'elle lui ſera repréſentée! Qu'en penſes-tu toi-même?

Elle la confirmera, ſans doute, dans l'opinion que le tombeau eſt préférable pour elle, à un mari qui n'eſt pas plus capable de réflexions que de remords ; ſur-tout après une maladie auſſi ſérieuſe que la tienne.

Mon inquiétude eſt extrême pour ſa ſituation. Elle étoit, ſamedi dernier, dans un abattement ſi exceſſif, que je ne pus prendre ſes ordres avant mon départ. Etre chaſſée de ſon logement, lorſqu'elle eſt à peine en état de quitter ſon lit, c'eſt un traitement ſi cruel qu'il ne peut venir que du même cœur qui s'eſt rendu coupable de tant d'autres barbaries. Ne conviendras-tu pas, avec un peu de réflexion, qu'il y a plus que de la cruauté à t'être fait un amuſement, ſans aucune vue qui puiſſe répondre à tes propres eſpérances, de chaſſer de place en place une malheureuſe fille, qui, portant déjà, comme une biche innocente, la flèche mortelle dans ſon ſein, ne cherche qu'un aſile contre toi dans les ombres de la mort ?

Mais je t'abandonne à ta conſcience, & je veux te faire la peinture d'une ſcène qui aura peut-être plus de force pour te rappeler à toi-même, parce que tu dois en être un jour le principal acteur, & que c'eſt aujourd'hui le tour d'un de tes meilleurs amis, que j'ai vu pen-

dant quatre jours dans un état dont l'horreur m'est toujours présente ; sans compter que, sortant du même danger, il est impossible qu'il n'ait pas excité quelques momens ton attention : car, au fond, malgré les emportemens de ta folle gaieté, malgré toutes tes extravagances, il faut, Lovelace, que cette infaillible vérité demeure gravée dans ta mémoire; que la vie, à laquelle nous sommes si fortement attachés, mérite à peine le nom de vie ; que c'est une simple course, où la respiration manque bientôt ; & qu'à la fin de la plus longue, &, si tu veux, de la plus heureuse, ton sort sera de mourir comme Belton.

Tu as su, par Tourville, l'arrangement que nous avons mis dans les affaires temporelles du pauvre malheureux. Nous étions fort éloignés de croire sa fin si proche. Cependant lorsque j'arrivai à sa maison samedi au soir, je le trouvai excessivement mal. Il venoit de quitter son lit, pour se mettre dans un fauteuil ; soutenu d'un côté par sa garde, & de l'autre par Mowbray, le plus dur & le moins compatissant personnage qui soit jamais entré dans la chambre d'un malade, tandis que les domestiques s'efforçoient de rendre ses matelas plus commodes. La mauvaise humeur se joignoit à la maladie, sans autre cause que son lit de plume, qu'il trouvoit trop dur.

Il avoit désiré de me voir, avec tant d'impatience, que tout le monde se réjouissant de mon arrivée, j'entendis Mowbray qui lui disoit, en m'entendant monter : Console-toi, Belton ; tu verras enfin notre honnête ami Belford.

Où est-il ? où est-il ? s'écria le pauvre homme. Dans le transport de sa joie, il auroit voulu se lever pour me recevoir ; mais sa foiblesse le retint sur sa chaise. Après s'être un peu remis, il me nomma son meilleur ami, son ami de cœur ; mais se mettant à verser un ruisseau de larmes : O Belford ! me dit-il, cher Belford ! vous voyez l'état où je suis. Quel changement ! réduit si bas, & dans un espace si court ! Me reconnoissez-vous ? reconnoissez-vous votre pauvre Belton ?

Je ne vous trouve pas si changé, mon cher Belton. Mais je m'apperçois que vous êtes foible, très-foible, & j'en suis fort affligé.

Foible, hélas ! oui, mon très-cher Belford, plus foible encore, s'il est possible, d'esprit que de corps (il s'est remis à pleurer); sans quoi m'attendrirois-je à ce point sur ma propre situation, moi qui n'ai jamais connu la foiblesse & la crainte ? J'ai honte de moi-même. Mais ne me regarde pas avec mépris, cher Belford ; je t'en supplie, ne me méprise point.

Je l'assurai que j'avois toujours fait cas d'un homme que les peines d'autrui attendrissoient jusqu'aux larmes ; & qu'avec cette disposition de cœur, je pensois aussi qu'on ne pouvoit être insensible à ses propres maux. En lui tenant ce discours, je ne pouvois m'empêcher moi-même de marquer visiblement mon émotion.

C'est à présent, Belford, interrompit le brutal Mowbray, que je te trouve tout-à-fait insupportable. Notre pauvre ami est déjà d'un point trop bas, & tu ne fais que le ravaler de plus en plus. Cette manière de flatter sa foiblesse, & de joindre tes larmes de femme aux siennes, ne convient point à l'occasion. Lovelace te diroit la même chose, s'il étoit ici.

Tu es une impénétrable créature, lui répondis-je du même ton ; & très-peu propre à figurer dans une scène dont tu ne seras capable de sentir les terreurs que lorsque tu les éprouveras pour toi-même. Alors, si tu as le tems de les sentir, j'engage ma vie contre la tienne, que tu marqueras autant de foiblesse que ceux à qui tu as la dureté d'en reprocher.

Le sauvage animal répliqua qu'il avoit autant d'amitié que moi pour Belton, & qu'il n'en croyoit pas moins que flatter la foiblesse d'un ami, c'étoit l'augmenter. J'ai vu plus d'un

malfaiteur, ajouta-t-il pour soutenir sa misérable thèse, aller au gibet avec plus de fermeté que vous n'en marquez tous deux. J'aurois laissé ce grossier raisonnement sans réponse; mais le pauvre Belton répondit, pour lui-même, que ceux dont Mowbray citoit l'exemple n'étoient pas affoiblis par d'aussi longues infirmités que les siennes; & se tournant vers moi: Compte, cher Belford, que les marques de ta pitié sont un baume que tu verses dans mes plaies. Laissons à Mowbray l'honneur de voir d'un œil indifférent les souffrances d'un ami, & trouver un sujet de raillerie dans la tendresse de nos sentimens.

L'endurci Mowbray prit le parti de se retirer, de l'air d'un Lovelace, plus stupide seulement, bâillant, étendant les bras, au lieu de fredonner comme tu as fait chez Smith. J'assistai le malade à se remettre dans son lit. Il étoit réellement si foible, que n'ayant pu supporter cette fatigue, il s'évanouit entre mes bras, & je le croyois tout-à-fait parti. Mais étant revenu à lui-même, & le médecin lui ordonnant le repos, j'allai joindre au jardin le brave Mowbray, qui prit plus de plaisir à parler des folies de Lovelace, que de la mort & du repentir de Belton.

Je revis le malade au soir, avant que de

me retirer ; ce que je fis de fort bonne heure, pour éviter la compagnie de Mowbray, car sa froide insensibilité me le rendoit insupportable. Il est si horrible, qu'après avoir vécu avec un homme dans une étroite liaison, après avoir fait profession de l'aimer jusqu'à ne pouvoir souffrir d'autre compagnie, jusqu'à faire de longs voyages pour en jouir, & jusqu'à tirer l'épée pour soutenir sa querelle, sans en examiner la justice, on puisse le voir réduit au plus triste état d'esprit & de corps, avec moins de penchant à plaindre sa misère qu'à la tourner en raillerie, parce qu'on le croit plus sensible à ses peines qu'un criminel qu'on mène à l'exécution, & qui doit peut-être son insensibilité à l'ivrognerie ; cette façon de penser me paroît, dis-je, si révoltante pour la nature & la raison, que j'eus besoin de toute ma patience pour ne pas traiter Mowbray beaucoup plus mal. Je me rappelai, à cette occasion, ce que miss Harlove me disoit un jour en parlant d'amitié, & des devoirs que la mienne m'impose pour vous : Comptez M. Belford, me dit cette divine fille, que tôt ou tard vous serez convaincu que ce que vous appelez amitié n'en est qu'une vaine ombre, & que rien n'est digne de ce nom, s'il n'a la vertu pour fondement.

que l'excellente miss Harlove vous avoit converti, & j'ai vu tomber sur vous quantité de railleries à cette occasion. Puisse-t-on m'avoir fait un vrai récit ! Vous êtes un homme sensé : ah! puisse-t-on m'avoir fait un vrai récit ! C'est aujourd'hui votre tems. Vous êtes dans la pleine force de l'esprit & du corps. Mais, hélas ! votre pauvre Belton a gardé ses vices, jusqu'à ce qu'ils l'aient abandonné ; & voyez-en les misérables effets dans la foiblesse & l'abattement de son ame. Quand Mowbray seroit présent, je reconnoîtrois que c'est la cause de mon désespoir.

J'employai tous les argumens que je pus m'imaginer pour sa consolation ; & je crus en remarquer l'effet pendant le reste du jour. L'après-midi, sa situation paroissant assez tranquille, il me demanda de vos nouvelles, & quelle conduite vous teniez avec miss Harlove. Je lui appris votre maladie, & combien vous aviez paru peu touché. Mowbray parut se réjouir de votre impénétrable dureté de cœur. Lovelace, nous dit-il, est une lame de bonne trempe, & d'acier jusqu'au dos. Il te donna d'autres louanges, telles que tu peux les attendre d'un abandonné, & telles que tu désires, *sans doute*, de les mériter.

Mais si le ciel t'avoit fait entendre ce que

vin ; ton pauvre maître & ce maudit Belford causeroient des vapeurs à l'homme le plus robuste.

J'ai continué d'assister le malade pendant tout le jour, & quel spectacle ne m'ont pas donné ses agitations ? Il me conjure à chaque instant de ne le pas quitter : mais, hélas ! que puis-je faire pour lui ? Si le glorieux exemple de miss Harlove & les terreurs de ce malheureux ami n'avoient pas la force de me toucher, je me croirois aussi abandonné que je crains que tu ne le sois, si tu ne tires aucun fruit de ces deux exemples.

«═══════»

Mowbray, fatigué de ne voir que de la tristesse autour de lui, se détermine à t'aller joindre à Londres. Il a paru charmé d'apprendre que ta santé t'avoit permis de faire le voyage, apparemment pour avoir un prétexte de nous quitter.

«═══════»

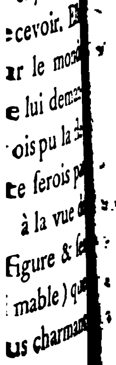
Il vient de prendre congé du pauvre Belton ; un congé, qui sera probablement de longue durée, car je ne m'attends pas que notre ami puisse vivre jusqu'à demain au soir. Je crois que ce pauvre homme n'auroit pas été

... de le voir partir à mon arrivée : & dans le fond, c'est un choquant personnage, qui jouit d'une santé trop vigoureuse, pour être capable d'entrer dans les peines d'un malade. Il n'est pas aisé à l'ame, pour employer une de tes expressions, d'aiguiser des organes de cette force & de cette épaisseur. Sa constitution & celle de l'ami dépravé qu'il va joindre, vous promettent à tous deux une vie également longue, du moins si l'épée ou la corde n'en abrègent pas le cours.

Je dois te répéter, Lovelace, que je ne puis être que fort alarmé pour le malheureux objet de tes cruelles persécutions, & que je ne pense point que tu aies rempli avec moi un engagement d'honneur. J'avois prévu qu'aussitôt que tu serois rétabli, tu entreprendrois de la voir. Je l'en avois avertie, sous prétexte de la préparer à cette visite ; & je n'avois rien épargné pour l'engager à te recevoir. Elle m'a répété constamment que, pour le monde entier, elle n'y consentiroit pas, ne lui demandât-on qu'un quart-d'heure. Si j'avois pu la fléchir, je suis persuadé que tu ne te serois pas défendu de la plus vive émotion, à la vue de l'aimable squelette (car, avec sa figure & ses traits, elle ne cessera jamais d'être aimable) que tu as fait, en si peu de tems, du plus charmant

ouvrage qui soit jamais sorti des mains de la nature; & cela dans la pleine fleur de sa jeunesse & de sa beauté. N'attache pas à ton songe aussi peu de poids que tu l'affectes. Je souhaiterois qu'il te demeurât gravé au fond du cœur ; & j'y donnerois facilement une interprétation qui te choqueroit peut-être. Demande-la moi, si tu l'oses.

Une excellente action, à laquelle je t'exhorte, ce seroit de venir voir pour la dernière fois ton ami mourant; de venir partager mon inquiétude pour lui, & considérer, dans son exemple, quel sera tôt ou tard ton sort, le mien, celui de Mowbray, de Tourville, & de tous nos associés. Qu'est-ce que dix, quinze, vingt-cinq ou trente ans peut-être, qui nous restent à vivre, & pendant lesquels nous sommes menacés à tous momens de rentrer dans la poussière dont nous sommes sortis?





fâché de le voir partir à mon ar
le fond, c'est un choquant pe
jouit d'une santé trop vigoure
capable d'entrer dans les peines
Il n'est pas aisé à l'ame, pour
de tes expressions, d'aiguiser c
cette force & de cette épaisseu
tion & celle de l'ami dépravé q
vous promettent à tous deux
ment longue, du moins si l'épé
n'en abrègent pas le cours.

Je dois te répéter, Lovelac
puis être que fort alarmé pour
objet de tes cruelles persécutio
ne pense point que tu aies rem
un engagement d'honneur. J'avoi
sitôt que tu serois rétabli, tu
de la voir. Je l'en avois avert
texte de la préparer à cette visite
rien épargné pour l'engager à te
m'a répété constamment que, p
entier, elle n'y consentiroit pas,
dât-on qu'un quart-d'heure. Si j'
chir, je suis persuadé que tu
défendu de la plus vive
l'aimable squel
traits, ell
tu as fr

LETTRE CCCXXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Mercredi, 13 d'Août.

TOUT est vivant, cher Belford ! tout est ranimé par la joie & l'espérance. Ton ami se flatte encore d'être heureux. J'ai reçu une lettre de ma chère miss Harlove, qui est, je suppose, l'effet des avis de sa sœur, dont je te parlois dans ma dernière. Dans le transport de ma joie, je pars sur-le-champ pour Berckshire. Je vais la faire lire à milord, & recevoir les félicitations de toute ma famille.

Hier au soir, je me rendis chez Smith, comme je me l'étois proposé : mais la chère personne n'étoit pas revenue à dix heures. J'allai prendre Tourville, qui vint passer une partie de la nuit avec moi, & que je fis chanter, pour charmer ma migraine. Je me mis au lit à deux heures. Mes songes ont été légers, agréables, & fort différens de ceux dont je t'ai fait le récit. Ce matin à huit heures, lorsque je m'habillois pour être prêt à l'arrivée de Will, que j'avois envoyé aux informations, un porteur-de-chaise m'a remis cette lettre :

A Monsieur LOVELACE.

Mardi, au soir.

MONSIEUR,

J'ai d'heureuses nouvelles à vous communiquer. Je me dispose à partir pour la maison de mon père. On me fait espérer qu'il recevra une fille pénitente, avec toute la bonté paternelle. Imaginez-vous quelle est ma joie de pouvoir obtenir une parfaite réconciliation, par l'entremise d'un cher ami pour lequel j'ai toujours eu du respect & de la tendresse. Je suis si occupée de mes préparatifs pour un voyage si doux & si désiré, qu'ayant quelques affaires importantes à régler avant mon départ, je ne puis donner un moment à d'autres soins. Ainsi, monsieur, ne me causez pas de trouble ou d'interruption. Je vous le demande en grâce. Lorsqu'il en sera tems, peut-être me verrez-vous chez mon père; ou du moins ce seroit votre faute. Je vous promets une plus longue lettre, lorsque j'y serai arrivée, & qu'on m'aura fait la grâce de m'y recevoir. Je suis, jusqu'à cet heureux jour, votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

Je me suis hâté de répondre à ma divine Clarisse, pour l'assurer avec la plus tendre reconnoissance; que j'allois quitter Londres, attendre le succès de l'heureuse réconciliation, & me rendre digne de mes espérances. Je lui ai protesté que toute l'étude de ma vie seroit de mériter cet excès de bonté, & que son père, ses amis, n'exigeroient rien à quoi je ne fusse prêt de me soumettre, pour arriver à cette délicieuse fin. J'ai donné ma lettre au porteur, sans prendre le tems d'en tirer une copie; & j'ai fait mettre aussitôt les chevaux au carrosse de milord. Apprends-moi seulement comment se porte Belton. J'attends une lettre de toi sur la route. Si le pauvre diable peut se passer de ton secours, vole à Londres, je t'en conjure, pour offrir tes services à ma divinité. Hâte-toi, dis-je, je te le conseille, si tu ne veux être exposé à ne la pas revoir de plusieurs mois, en qualité du moins de miss Harlove. Ne manque pas non plus, s'il est possible, de m'écrire avant son départ, pour confirmer mon bonheur & pour m'expliquer ce généreux changement. Mais qu'ai-je besoin d'explication? Ma chère Clarisse ne peut recevoir de consolation, sans désirer que d'autres la partagent. Quelle noblesse! Elle n'a pas voulu me voir dans ses disgraces; mais le soleil d

la prospérité ne commence pas plutôt à luire, qu'elle me pardonne.

Je sais à la médiation de qui je dois ce bonheur; c'est à celle du Colonel Morden. Elle m'a toujours dit qu'elle avoit pour lui du respect & de la tendresse ; & je n'ignore pas qu'il en a plus pour elle que pour tous ses parens du même nom.

Je serai convaincu à présent qu'il y a quelques réalités dans les songes. Le plafond qui s'est ouvert, c'est la réconciliation en perspective. La figure brillante qui est venu l'élever vers un autre ciel, environnée de chérubins d'or & d'azur, marque la charmante petite famille qui sera le fruit de notre heureuse union. Les invitations trois fois répétées par le chœur d'anges, sont celles de tous les Harloves, qui auront cessé d'être implacables ; cependant, c'est une race avec laquelle mon ame répugne à se mêler.

Mais, que signifie ma chûte au-travers du plancher, dans un horrible abîme ? pourquoi suis-je descendu pendant qu'elle montoit ? Ho ! le voici : c'est une allusion à mon dégoût pour le mariage, qui me paroît un gouffre, un abîme sans fond, & tout ce que tu voudras. Si je ne m'étois pas éveillé dans un ridicule mouvement de frayeur, je serois tombé, au

fond du trou, dans quelque belle rivière, où je me ferois lavé, purifié de toutes mes ordures passées. La même figure m'attendoit sur une rive parsemée de fleurs, d'où elle m'auroit conduit entre les bras de ma charmante; & nous nous serions élevés ensemble triomphans, faisant les chérubins, jusqu'à la fin de notre carrière.

Mais quelle explication donner à cette mante, à ces robes noires de milord, qu'il m'a jetées sur le visage? & que penser de celles des dames? Ho, Belford! je les explique aussi. Elles marquent uniquement que milord aura la bonté de se laisser mourir, & de m'abandonner tout ce qu'il possède. Ainsi, honnête milord M...., que le ciel fasse paix à vos cendres! Miladi Sadleir & miladi Lawrance ne survivront pas long-tems, & me laisseront des legs considérables.

Que ferons-nous de miss Charlotte & de sa sœur? Ho! leurs habits noirs marquent le deuil qu'elles prendront, comme il convient, pour leur oncle & pour leurs tantes. Rien de plus juste.

A l'égard de Morden, qui se précipite vers moi par une fenêtre, en criant: « Meurs, Lovelace, si tu ne répares pas l'outrage que tu as fait à ma parente; c'est-à-dire seulement

qu'il auroit voulu se couper la gorge avec moi, si je n'avois pas été disposé à rendre justice à sa cousine. Tout ce qui me déplaît, c'est cette partie de mon songe; car, en songe même, je n'aime point les menaces, ni l'air de contrainte dans ce qui flatteroit le plus mon penchant. Mais, qu'en dis-tu? mon songe prophétique n'est-il pas bien expliqué?

Chère & charmante Clarisse! Quelle scène, que cette entrevue avec son père, sa mère & ses oncles! quels transports! combien de plaisir cet heureux jour d'une réconciliation si long-temps désirée ne va-t-il pas faire goûter à son cœur tendre & respectueux? Je t'assure que je me réjouis moi-même de lui voir tant de respect pour eux. C'est une conviction pour moi qu'elle n'en aura pas moins pour son mari, puisque l'amour du devoir est uniforme, lorsqu'il a sa racine dans le cœur. Vois à présent, Belford: je n'ai pas été si blâmable que tu l'as pensé. Si je ne l'avois pas jetée dans un si grand nombre d'embarras, elle n'auroit pu recevoir ni causer toute la joie dans laquelle ils vont nager tous ensemble. Ainsi, voilà un grand bien, un bien durable qui va naître d'un mal passager. Je n'ai jamais douté qu'ils ne l'aimassent, elle qui fait l'ornement & la gloire

idée ! Il faut m'armer de patience, pour demeurer privé de la vue de ma déesse, jusqu'à ce qu'elle soit chez son père. Cependant, comme tu m'assures qu'il ne lui reste que l'ombre de sa beauté, j'aurois pris un plaisir extrême à la voir à présent, & tous les jours qui me restent à compter jusqu'à notre mariage, pour avoir la satisfaction d'observer par quels charmans degrés le repos de cœur & d'esprit, & la joie de se voir réconciliée avec ses amis, vont la rétablir dans toute sa splendeur.

Au fond, je crois te devoir des remercîmens pour lui avoir fait éviter ma visite. Grâces à l'amour, tout est en si bon train, que je consens même à te pardonner tes noires infidélités. Autrement, je t'aurois appris l'obéissance que tu dois à ton général.

Croirois-tu que cet épais Mowbray s'afflige de me voir si près de mon bonheur avec miss Harlove ? Il me tient des raisonnemens qui sont quelquefois capables de m'embarrasser ; &, par ma foi ! Belford, à présent que je touche au terme, je ne sais que répondre. Mais, à tout hasard, je m'en tiendrai à mes résolutions ; car j'ai trop éprouvé qu'il m'est impossible de vivre sans elle.

(Dans une lettre suivante, M. Belford continue de raconter les dernièreres circonstances de la vie de

M. Belton, & celles de sa mort. Il mêle à ce récit des peintures fort touchantes, & des réflexions très-fortes, mais qui ne seroient pas supportables dans notre langue. En finissant, il ajoute quelques lignes sur la situation de M. Lovelace.

« Vous me pressez extrêmement de vous » marquer, avant votre départ pour Berck» shire, ce que je pense de votre nouvelle » situation. Le sommeil qui me presse, & le » triste spectacle que j'ai encore devant les » yeux, ne me laissent guère le pouvoir d'y » faire toutes les réflexions qu'elle mérite. » Votre joie, dites-vous, va jusqu'au trans» port. Elle est juste, si vous ne me déguisez » rien, & je ne voudrois pas vous la déro» ber; mais je ne puis vous dissimuler que j'en » suis surpris.

» Sûrement, Lovelace, la lettre que tu me » communiques ne sauroit être une imposture » de ta façon, pour couvrir quelque nouvelle » vue, & pour me tromper. Non; le style » me fait rejeter cette idée: quoique, d'un » autre côté, je te croie capable de tout. Je » veux suspendre mon jugement, & me con» tenter aujourd'hui de te souhaiter toutes » sortes de biens ».

La lettre qui suit, & qu'on supprime aussi, est de M. Lovelace, qui fait quelques reflexions,

partie badines & partie sérieuses, sur la mort de son ami, & qui se promet que sa douleur ne tiendra pas long-tems contre sa joie.

LETTRE CCCXXXI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Samedi, 28 d'Août.

J'ASSISTAI jeudi à l'ouverture du testament, où je suis nommé seul exécuteur, avec un legs considérable, que mon dessein est d'abandonner à la sœur du mort, parce que je ne trouve pas qu'il l'ait assez bien traitée. Il te laisse, comme à Tourville & à Mowbray, un présent fort honnête, pour vous engager tous trois à rappeler quelquefois sa mémoire.

Après avoir donné quelques ordres qui regardoient les funérailles, je partis vers le soir; mais, étant arrivé fort tard à la ville, & les fatigues que j'avois essuyées pendant plusieurs jours & plusieurs nuits me rendant le repos absolument nécessaire, je me contentai de faire demander des nouvelles de miss Harlove, & de la faire assurer de mon respect. M. Smith, à qui mon laquais parla, me fit dire qu'il

paroissoient envoyées par sa famille; mais qu'elles n'avoient pas demandé à la voir, & que leur principale curiosité avoit regardé les personnes dont elle reçoit des visites, moi principalement, (quelle pouvoit être leur vue?) sa manière de vivre, sa dépense; & que l'une des deux avoit marqué de l'empressement pour savoir comment elle y pouvoit fournir. Madame Smith répondit, suivant la vérité, qu'elle avoit été obligée de vendre quelques-uns de ses habits, & qu'elle étoit à la veille d'en vendre d'autres : sur quoi l'étranger, qui étoit homme de fort bonne mine, dit à madame Smith, en levant les mains au ciel : « Grand » Dieu ! quelle triste nouvelle pour quelqu'un ! » je ferai mieux de n'en pas parler ». Madame Smith le pria au contraire de ne rien dissimuler, de quelque part qu'il fût venu. Il branla la tête. « Si elle meurt, reprit-il, le » monde perdra sa fleur, & la famille d'où » elle est sortie ne sera plus qu'une famille » commune ». Cette expression me plaît assez.

Vous ne serez pas fâché de savoir comment elle a passé le tems, pendant que vous l'avez forcée de quitter son logement pour vous éviter. Madame Smith m'a raconté que lundi matin, lorsqu'elle sortit pour la première fois,

elle étoit dans une extrême foiblesse, & qu'en descendant l'escalier pour se rendre au carrosse avec sa garde, elle poussoit de violens soupirs. Elle donna ordre au cocher, qui étoit loué pour tout le jour, de la conduire où il souhaiteroit, pourvu qu'elle y pût respirer l'air. Il la mena vers Highate, où elle fit un léger déjeûner. Ensuite, étant rentrée dans sa voiture, elle se promena lentement jusqu'à midi, qu'elle s'arrêta dans une hôtellerie, pour s'y faire préparer à dîner. Elle y demanda une plume & de l'encre, & pendant deux heures elle ne cessa point d'écrire. On lui servit quelques mets, dont elle s'efforça de goûter; mais n'ayant pu rien prendre, elle reprit sa plume pendant trois heures entières, après lesquelles, se trouvant un peu pesante, elle s'assit dans un fauteuil. A son réveil, elle ordonna au cocher de la reconduire doucement à la ville, chez une amie de madame Lovick, où cette vertueuse veuve lui avoit promis de se trouver. Mais, se sentant fort mal, elle prit la résolution de retourner assez tard à son logement, quoiqu'elle eût appris de la veuve, que vous y aviez paru, & qu'elle eût sujet d'être choquée de votre conduite. Il lui paroissoit, dit-elle, impossible de vous éviter. Elle craignoit de n'avoir plus que peu d'heures à vivre; & l'impression que

votre vue feroit fur elle, étoit capable de la faire mourir à vos yeux.

Elle retourna donc chez Smith, qui lui fit lever plusieurs fois les yeux & les mains d'étonnement par le récit incroyable de vos extravagances. Ne pouvant se déterminer à souffrir la vue d'un homme si endurci, elle prit le lendemain sa chaise ordinaire, pour se faire porter au bord de la Tamise. Là, elle se mit dans un bateau avec sa garde ; car la fatigue du jour précédent ne lui permettoit pas de supporter le mouvement d'un carrosse. Elle se fit conduire d'un village à l'autre, s'arrêtant, dans l'occasion, tantôt pour écrire, tantôt pour se faire préparer du thé, ou d'autres rafraîchissemens, qu'elle ne portoit pas même à ses lèvres. Vers le soir, elle revint descendre aux degrés du temple, où ses bateliers lui firent venir des porteurs, qui la menèrent comme la veille, chez l'amie de madame Lovick. Cette femme, qui l'attendoit encore, lui dit que vous étiez venu la demander deux fois le même jour, & lui remit une lettre de sa sœur, dont la lecture parut la toucher beaucoup. Elle fut deux fois prête à s'évanouir. Elle pleura fort amérement, en laissant échapper quelques expressions plus vives qu'on n'en avoit jamais entendu de sa bouche. Elle traita

ue ce n'eſt pas
nière conduite
e, & ſa cruelle
, donnent peu
graves & ſérieux
t lui.

à ſur les derniers
j'admirai ſon eſprit
ons. Pendant qu'un
t oublier ſes propres
eval lui apporta une
lle ſe retira dans ſon
e. Le médecin, qu'on
n retour, arriva dans
na mes craintes ſur le
Il avoit appris de nou-
a rigueur de ſa famille &
Pour tous les tréſors du
e ne voudrois pas être ſon
ui l'a jetée dans cet affreux
a douleur a pris l'aſcendant.
e ne vois aucune reſſource.
yé pour ceux qui ont à ſe
t.

t appris qu'il demandoit à la
fit prier tous deux de monter.
avec toutes les grâces qu'au-
ne lui fera jamais perdre ; & ſe

pas extrêmement changée depuis votre départ? Mais je suis bien éloignée de m'en faire un sujet d'affliction. Cependant, si j'avois quel- que attachement à la vie, je dois dire qu votre ami, votre barbare ami, sert beaucoup à me l'abréger.

Sa foiblesse étoit si visible dans le mouve- ment de sa respiration, & dans le son de voix, son action si touchante, que j'en pénétré jusqu'au fond du cœur. Les de femmes & la garde tournèrent la tête en ple rant. Depuis quatre jours, madame, m'effo çai-je de répondre, j'ai eu devant les yeux un scène extrêmement affligeante. Le pauvre B ton n'est plus. Il passa hier dans un aut monde, après une si terrible agonie, que l'im pression qui m'en reste me trouble encore vue & l'imagination. (Je ne voulois pas qu'el attribuât les marques de ma douleur à l'ab tement où je la voyois, dans la crainte d'aff blir son courage.)

Un spectacle de cette nature, interromp elle, est bien plus propre à fortifier l'am Mais, puisque vous y avez été si sensible, souhaiterois que vous en eussiez fait une vi peinture à votre joyeux ami. Qui sait q effet elle auroit pu produire sur lui, de part & dans le cas d'un associé? Je l'ai fai

répliquai-je : & je me figure que ce n'eſt pas tout-à-fait ſans fruit. Sa dernière conduite dans cette maiſon, reprit-elle, & ſa cruelle obſtination à me pourſuivre, donnent peu d'eſpérance que les objets graves & ſérieux faſſent jamais d'impreſſion ſur lui.

Notre entretien continua ſur les derniers momens de notre ami ; & j'admirai ſon eſprit dans le tour de ſes réflexions. Pendant qu'un ſujet ſi touchant lui faiſoit oublier ſes propres maux, un homme à cheval lui apporta une lettre de miſs Howe. Elle ſe retira dans ſon appartement pour la lire. Le médecin, qu'on avoit fait avertir de ſon retour, arriva dans l'intervalle, & confirma mes craintes ſur le danger de ſa ſituation. Il avoit appris de nouveaux exemples de la rigueur de ſa famille & de vos perſécutions. Pour tous les tréſors du monde, me dit-il, je ne voudrois pas être ſon père, ni l'homme qui l'a jetée dans cet affreux état. Le poiſon de la douleur a pris l'aſcendant. Elle en mourra. Je ne vois aucune reſſource. Mais je ſuis effrayé pour ceux qui ont à ſe reprocher ſa mort.

Lorſqu'elle eut appris qu'il demandoit à la voir, elle nous fit prier tous deux de monter. Elle nous reçut avec toutes les grâces qu'aucun changement ne lui fera jamais perdre ; & ſe

Madame Lovick m'a dit qu'elle lui avoit parlé d'une lettre qu'elle a reçue, pendant mon absence, du docteur Lewin, son ministre favori, & d'une réponse qu'elle s'est hâtée de lui faire. Mais elle ignore le sujet de l'une & de l'autre.

La longueur de celle-ci m'oblige de remettre à demain mon départ pour Epsom. Elle te forcera de reconnoître quelle sera bientôt la conclusion de tes outrages contre la plus divine de toutes les femmes. Mais je veux différer quelque tems à te l'envoyer, de peur que, sous prétexte de faire tes plaintes de l'erreur où l'on t'a jeté, tu n'en prennes occasion de renouveler tes importunes visites.

J'aurois dû vous dire que miss Harlove a pris soin de m'expliquer quel est cet unique sujet de chagin pour lequel elle se défie de ses forces. C'est le résultat qu'elle appréhende d'une visite que le colonel Morden est dans le dessein de vous rendre. J'ignore de qui lui vient cet avis.



LETTRE CCCXXXII.

Miss ARABELLE HARLOVE *à Miss* CLARISSE.

Lundi, 23 d'Août.

Vos dernières lettres à mes oncles, font connoître assez clairement que nous avons tous encouru votre disgrâce, en vous écrivant à cœur ouvert (1). Nous n'y savons point de remède, ma sœur Clary. Il me semble aussi que vous regarderiez comme une bassesse indigne de vous, de renouveler vos instances pour obtenir la bénédiction paternelle, qui paroissoit d'abord si nécessaire à votre repos. Vous jugez sans doute, que vous avez rempli votre devoir en la demandant; & je suppose, que demeurant contente de cette démarche, vous laissez à vos parens offensés le repentir de ne s'être pas acquittés du leur, en vous l'accordant au premier mot, & en prenant la peine de vous chercher, comme vous paroissez croire qu'ils le doivent. Bel encouragement, en effet, pour courir après une fugitive, qui a vécu avec son amant aussi long-tems qu'il a

(1) Il est question de plusieurs réponses, dures & injurieuses, qu'ils ont faites aux humbles lettres de miss Clarisse.

au flambeau de la justice. Si ce soupçon est juste, que le ciel ait pitié de vous !

Un mot encore sur ma proposition : le docteur Lewin, votre admirateur, décide nettement que vous devez poursuivre votre infame.

Mais si vous n'êtes pas de cet avis, j'ai un autre parti à vous proposer, & cela au nom de toute la famille ; c'est de partir pour la Pensilvanie, & d'y résider pendant quelques années, jusqu'à ce que votre aventure soit oubliée. Alors, si la justice du ciel vous épargne, & si vous menez une vie pénitente, on pourra, du moins, lorsque vous serez à votre vingt & unieme année, vous accorder la possession de votre terre, ou vous en faire toucher le revenu, à votre choix. C'est le tems que mon père fixe, parce que tel est l'usage, & parce qu'il juge que votre grand-père l'auroit fixé de même, & parce que votre belle conduite a pleinement prouvé que, dix-huit ans n'ont pas été pour vous l'âge de discrétion. Le pauvre vieillard, qui commençoit à radoter, quoique fort bon homme, s'y est malheureusement trompé. Mais je ne veux pas être trop févère.

Monsieur Harley, qui a sa sœur en Pensilvanie, nous promet de l'engager à vous prendre chez elle en pension. C'est une veuve sage & raisonnable, qui a l'esprit fort cultivé. Si

vous aviez une fois passé la mer, vos parens seroient délivrés d'une multitude de soins & de craintes, sans parler de la honte du scandale. C'est, à mon avis, ce que vous devriez désirer sur toutes choses. M. Harley offre de vous procurer, dans le passage, toutes les commodités qui conviennent à votre rang & à votre fortune. Il est intéressé à quelques navires, qui doivent mettre à la voile dans un mois. Vous serez libre de prendre avec vous votre fidelle Hannah, ou qui vous voudrez de vos nouvelles connoissances. On suppose que ce sera personne de votre sexe.

Voilà ce que j'avois à vous communiquer. Si vous m'accordez une réponse, que le porteur de ma lettre ira prendre mercredi au matin, vous me ferez vraiment une grâce extrême.

ARAB. HARLOVE.

(On supprime une longue lettre du docteur Lewin, qui conseille en effet à miss Clarisse de poursuivre M. Lovelace, & qui lui en apporte de fort bonnes raisons ; mais paroissant informé de toutes ses disgrâces, & connoissant ses principes, il la traite avec autant de respect que de tendresse & d'estime. Il déplore l'inflexibilité de ses parens, qu'il n'a pu vaincre, dit-il, *& qui lui avoient même interdit toute part à leurs affaires domestiques.*

Mais quoique retenu dans ſon lit par une maladie dangereuſe, il ne peut refuſer de lui écrire, à leur priere, pour confirmer leur avis, qui s'accorde avec le ſien.

On ne croit pas devoir ſupprimer de même les réponſes de miſs Clariſſe au docteur & à ſa ſœur, parce qu'elles ſervent à juſtifier ſa conduite & ſes ſentimens.)

LETTRE CCCXXXIII.

Miſs CLARISSE HARLOVE *au Docteur* LEWIN.

MONSIEUR,

Je m'étois figuré, juſqu'au moment où j'ai reçu votre chère lettre, qu'il ne me reſtoit ni père, ni oncle, ni frère, ni même un ſeul ami, de tant de perſonnes de votre ſexe qui m'honoroient autrefois de leur eſtime. Cependant je vous connois ſi bien, que, n'ayant rien à me reprocher du côté de l'intention, je me trouve blâmable, dans le doute même où je pouvois être du jugement que vous portiez de moi, de n'avoir pas cherché à m'éclaircir; &, ſi les apparences m'avoient fait tort dans votre eſprit, de n'avoir pas tenté de m'y rétablir.

Mais attribuez, monsieur, cette négligence à différentes causes, entre lesquelles je dois compter la honte de comparer le rang où j'étois autrefois dans votre estime, avec le degré que j'y dois occuper à présent, puisque mes plus proches parens m'abandonnent ; & ma profonde tristesse, qui, répandant la défiance dans un cœur humble, m'a fait craindre de recourir à vous, pour y retrouver en quelque sorte tous les chers amis que j'ai perdus. Ensuite n'ai-je pas dû penser qu'on m'accuseroit peut-être de vouloir former un parti contre ceux que le devoir & l'inclination m'obligent également de respecter ? si longtems traînée, d'ailleurs, entre la crainte & l'espérance ; si peu maîtresse de moi-même dans un tems ; si remplie, dans un autre, de la crainte de causer quelque désastre ; ne recevant de vous aucun encouragement qui pût me faire espérer un peu de faveur ; appréhendant avec raison que ma famille ne vous eût engagé du moins au silence !

Toutes ces considérations....; mais que servent mes réflexions sur le passé ? J'étois destinée à l'infortune...., pour obtenir bientôt un meilleur sort ; c'est mon heureuse espérance. Ainsi, me renfermant dans cette idée, j'écarte

toutes les autres, & je réponds en peu de mots à votre obligeante lettre.

Vos raiſons me paroîtroient abſolument convaincantes dans tout autre cas que celui de la malheureuſe Clariſſe Harlove (1). Il eſt certain auſſi qu'une fille qui n'a pas le courage de ſe donner en ſpectacle aux yeux du public, doit ſe précautionner doublement contre les fautes particulières qui peuvent la jeter dans la néceſſité de s'expoſer à cette confuſion. Mais, par rapport à moi, quand on ſupposeroit que l'état de ma ſanté ne fût pas un obſtacle invincible, & quand mon inclination même me porteroit à faire éclater mes plaintes, ne ſeroit-il pas à craindre que mes amis ne trouvaſſent plus de difficultés qu'ils ne ſe l'imaginent, à la vengeance qu'ils ſe propoſent, lorſqu'on viendroit à ſavoir que j'ai conſenti à donner un rendez-vous clandeſtin, en conſéquence duquel j'ai été lâchement trompée; que, pendant pluſieurs ſemaines, je n'ai pu me défendre d'habiter ſous le même toit avec mon raviſſeur; que j'ai ſouffert ſa compagnie ſans me plaindre, & ſans qu'il m'ait donné

(1) Les plus fortes ſont priſes de l'honneur de ſa famille, de celui de la vertu, & de l'importance dont il eſt pour la ſociété, que les crimes ſcandaleux ſoient punis.

lui-même aucun ſujet de plainte ? Il y auroit peu de faveur à ſe promettre dans une cour de juſtice, pour mille accuſations qui ſeroient peut-être de plus grand poids devant des juges particuliers ; telles, ſur-tout, que les infames méthodes qu'on a ſans ceſſe employées pour ma ruine. Outre la confuſion mortelle de devenir comme le jouet du public, chaque bouche ne ſeroit-elle pas prête à répondre que je ne devois pas me livrer au pouvoir d'un homme ſi dangereux, & que je ne me plains de rien que je n'aye bien mérité ?

Mais, en ſuppoſant le ſuccès des pourſuites & la ſentence même de mort, peut-on s'imaginer que la famille du coupable n'eût pas aſſez de crédit pour le dérober au ſupplice, ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'un crime qui paſſe pour léger aux yeux des hommes, quoique le plus grand & le moins digne de pardon contre une créature qui met ſon honneur au-deſſus de ſa vie ? Et moi, ne me couvrirois-je pas de honte, en pourſuivant, avec des vues ſanguinaires, un homme qui s'eſt hâté de m'offrir toutes les réparations qui dépendent de lui ?

J'oſe dire, monſieur, que telle eſt l'audace de l'homme à qui mon malheureux ſort m'a livrée, telle ſa haine contre tous mes proches,

qui paroîtroit alors justifiée par leur ancienne aversion pour lui, & par les efforts qu'ils ont faits pour lui ôter la vie, qu'il ne seroit pas fâché d'être confronté, dans cette occasion, à mon père, à mes oncles, à mon frère, à moi; & s'il étoit absous ou pardonné, les ressentimens mutuels n'en deviendroient-ils pas plus vifs? Alors, mon frère & M. Morden seroient-ils plus à couvert?

Que ces considérations aggravent ma faute! Il est vrai que, dans l'origine, mes motifs n'ont point été blâmables; mais j'avois oublié cette excellente maxime, quoique je ne l'ignorasse point, « qu'il ne faut pas commettre un » mal dans l'espérance d'un bien ».

Convaincu de la pureté de mon cœur & de la fermeté de mes principes, M. Lovelace m'a offert le mariage. Il a fait éclater un repentir que j'ai de fortes raisons de croire sincère, quoique la religion n'y ait peut-être aucune part. Dans la même conviction, ses illustres parens, plus tendres pour moi que les miens, se sont réunis pour me presser de lui pardonner & de recevoir sa main. Quoique je ne puisse me rendre à la seconde de ces deux demandes, ne m'avez-vous point appris, monsieur, par les meilleures règles & par les exemples, à pardonner les injures?

Celle que j'ai reçue est assurément des plus cruelles ; & les circonstances qui l'ont accompagnée sont d'une noirceur & d'une inhumanité sans exemple. Cependant, grâces au Ciel, elle n'a point infecté mon ame. Elle n'a point altéré mes mœurs. Il ne m'en est point resté d'habitude vicieuse. Ma volonté s'est conservée sans tache. Je n'ai ni crédulité, ni foiblesse, ni défaut de vigilance à me reprocher. J'ai triomphé, avec le secours du ciel, des ruses les plus profondes & les plus infernales. Je suis échappée à l'ennemi de ma vertu : j'ai renoncé à lui ; j'ai eu la force de mépriser l'homme que j'aurois été capable d'aimer. Et la charité n'achevera-t-elle pas mon triomphe ? n'aurai-je pas la satisfaction d'en jouir ? où seroit-il, si le coupable méritoit d'obtenir grâce ? Pauvre malheureux ! il a fait une perte en me forçant de l'oublier ; j'ai l'orgueil de le croire, parce que je connois mon propre cœur. Et moi, je n'ai rien à regretter en le perdant.

Mais j'ai de plus, monsieur, un argument qui me paroît suffire seul pour répondre à tous les vôtres. Je sais, mon respectable ami, mon guide & mon directeur dans des tems plus heureux, je sais que vous approuverez les efforts par lesquels je travaille à m'établir

vous répondra de ma conduite; & je lui mets de récompenser généreusement ses vices.

Je suis également surprise & affligée des nouveaux soupçons que vous me laissez entrevoir sur ma conduite. Sur quoi seroient-ils fondés ?

Je ne vous dirai point combien je suis pénétrée de votre rigueur, ni ce que vous me faites souffrir par cette cruelle légèreté de style, que vous n'affectez apparemment que dans la vue de me mortifier. Ce que j'ai à répondre, c'est que vous réussissez parfaitement, si telle est votre intention. Cependant je prie le Ciel, avec aussi peu de ressentiment qu'il m'est possible, & pour l'amour de vous-même, de vous donner un cœur plus tendre que vous ne paroissez l'avoir à présent, parce qu'un cœur tendre, j'en suis convaincue, est un plus grand bien pour celui qui le possède, que pour ceux mêmes qui en ressentent les effets. Dans ces sentimens, ma chère Bella, je suis votre très-affectionnée sœur,

CL. HARLOVE.

En supprimant ici plusieurs lettres inutiles de madame Norton, de miss Howe, de M. Lovelace, de M. Belford & de M. Wierley, qui, toujours

dans cette charitable disposition, lorsque je vous aurai déclaré que je me crois fort proche de ce grand & redoutable moment, où le ressentiment de toutes les injures qui ne concernent point l'ame immortelle, doit être absorbé dans de plus hautes & plus importantes considérations.

Voilà ce que j'avois à dire pour moi-même. A l'égard de mes amis, dont je dois souhaiter aussi la satisfaction, miss Howe prend soin de recueillir toutes les lettres & tous les matériaux qui peuvent servir à mettre mon histoire dans son véritable jour. Je compte le vertueux docteur Lewin entre ces amis dont la satisfaction m'est chère. L'utilité qui peut revenir de ce recueil à toutes les jeunes personnes qui auront entendu parler de moi, répondra bien mieux à la fin qu'on se propose, que mes sollicitations dans une cour de justice pour obtenir une vengeance incertaine, avec tous les désavantages que je viens de représenter.

Si je suis assez heureuse, monsieur, pour vous faire approuver mes idées, & pour en recevoir l'assurance par quelques mots de votre main, il ne manquera rien à ma propre satisfaction; car je souhaite aussi ardemment que

de les recevoir de ma bouche, la bienféance auroit été plus ménagée. Il me femble auffi qu'il auroit été plus digne du caractère de tout le monde, d'exiger ces informations avant que de me condamner avec tant de rigueur.

Je fais que votre opinion eft celle du docteur Lewin. Il a pris la peine de m'en inftruire par une lettre fort obligeante. Je lui ai fait réponfe; & je me flatte qu'il eft fatisfait de mes raifons. Peut-être méritent-elles que vous preniez la peine de demander à les voir (1).

A l'égard de votre feconde propofition, qui regarde mon paffage en Penfilvanie; fi dans l'efpace d'un mois il n'arrive rien qui puiffe délivrer entiérement mes proches & mes amis de cette multitude de foins, de craintes & de fcandales que vous me reprochez, & fi je fuis alors en état de me faire tranfporter au vaiffeau, j'obéirai volontiers aux ordres de mon père & de ma mère, quand je ferois fûre de mourir en chemin. Au lieu de ma pauvre Hannah, qui eft réellement innocente, vous ferez libre de mettre auprès de moi votre Betty Barnes,

(1) On ne le demanda pas; & la mort du docteur, qui arriva bientôt après, ayant empêché que cette lettre ne fût communiquée à la famille, les bons effets qu'elle auroit pu produire alors, furent trop tardifs.

qui vous répondra de ma conduite; & je lui promets de récompenser généreusement ses services.

Je suis également surprise & affligée des nouveaux soupçons que vous me laissez entrevoir sur ma conduite. Sur quoi seroient-ils fondés?

Je ne vous dirai point combien je suis pénétrée de votre rigueur, ni ce que vous me faites souffrir par cette cruelle légèreté de style, que vous n'affectez apparemment que dans la vue de me mortifier. Ce que j'ai à répondre, c'est que vous réussissez parfaitement, si telle est votre intention. Cependant je prie le ciel, avec aussi peu de ressentiment qu'il m'est possible, & pour l'amour de vous-même, de vous donner un cœur plus tendre que vous ne paroissez l'avoir à présent, parce qu'un cœur tendre, j'en suis convaincue, est un plus grand bien pour celui qui le possède, que pour ceux mêmes qui en ressentent les effets. Dans ces sentimens, ma chère Bella, je suis votre très-affectionnée sœur,

CL. HARLOVE.

(En supprimant ici plusieurs lettres inutiles de madame Norton, de miss Howe, de M. Lovelace, de M. Belford & de M. Wierley, qui, toujours

LETTRE CCCXXXV.

M. Lovelace à M. Belford.

Mardi matin, 29 Août.

Je t'apprends, ami, que nous avons reçu la visite du colonel Morden. N'es-tu pas impatient d'en savoir le sujet & les circonstances? Recueille ton attention pour un curieux dialogue.

Il vint hier à cheval, suivi d'un seul laquais. Milord le reçut comme un parent de miss Harlove, c'est-à-dire, avec les plus grandes marques de considération.

Après les premiers complimens, il s'adressa dans ces termes à milord & à moi : Comme vous n'ignorez pas, messieurs, que je suis lié par le sang avec les Harlove, je n'ai pas besoin d'apologie pour le sujet qui m'amène, & qui est mon principal but dans la visite que j'ai l'honneur de vous rendre.

Milord. Miss Harlove, monsieur! l'affaire de miss Harlove! c'est apparemment le motif de votre visite. Miss Harlove, au témoignage de tout le monde, est la plus excellente de toutes les femmes.

Le col. Je suis ravi, milord, que vous en ayez cette opinion.

Milord. C'est non seulement la mienne, mais celle de toute ma famille, de mes sœurs, de mes nieces, & de M. Lovelace même.

Le col. Plût au ciel que ç'eût toujours été celle de M. Lovelace !

Lov. Votre absence a duré long-tems, monsieur; peut-être n'êtes-vous pas pleinement informé des circonstances.

Le col. Il y a plus de six ans, monsieur, que je suis parti d'Angleterre. Miss Clarisse Harlove en avoit alors onze ou douze. Mais il est rare qu'à vingt ans on ait autant de prudence & de discrétion. Esprit, figure, jamais je n'ai vu tant de perfections annoncées à cet âge; & je n'ai pas été surpris d'apprendre qu'elle ait plus que rempli de si belles espérances. Pour la fortune, ce que son père & ses oncles se proposoient de faire en sa faveur, & ce que j'avois dessein d'y joindre moi-même, avec ce que son grand-père avoit déjà fait, devoit la rendre un des plus brillans partis du royaume.

Lovel. Je reconnois miss Harlove dans ce portrait. Ajoutez-y, monsieur, que, sans la violence & l'humeur implacable de sa famille qui a voulu l'engager, malgré son penchant;

dans un mariage indigne d'elle, miſs Harlove ſeroit aujourd'hui très-heureuſe.

Le col. J'avoue, monſieur, comme vous venez de l'obſerver, que je ne ſuis pas entièrement informé de ce qui s'eſt paſſé entre vous & ma couſine. Mais lorſque j'ai ſu, pour la première fois, que vous lui rendiez des ſoins, permettez-moi de le dire, je n'avois qu'une objection à faire contre vous, importante à la vérité; & je ne vous cacherai point que je lui en ai marqué librement ma penſée dans une lettre. Pour tout le reſte, il me ſembloit que perſonne ne lui convenoit mieux que vous; car vous êtes un galant homme, qui joignez à toutes les grâces de la figure, des manières nobles & aiſées, une naiſſance diſtinguée, une fortune & des eſpérances conſidérables. Dans le peu de tems que j'ai eu l'honneur de vous connoître en Italie, quoique votre conduite, pardonnez-moi cette réflexion, n'y ait pas été tout-à-fait ſans reproche, diverſes occaſions m'ont convaincu que vous êtes brave. Du côté de l'eſprit & de la vivacité, peu de jeunes gens vous égalent. Votre langage eſt ſéduiſant. Vous avez long-tems voyagé; & je ſais, ſi vous me le pardonnez encore, que vous vous entendez mieux à faire des obſervations qu'à les ſuivre. Avec tant de belles qualités,

il n'eſt pas ſurprenant qu'une jeune perſonne prenne de l'amour pour vous, ni que cet amour, joint à l'indiſcrète chaleur avec laquelle on a voulu forcer les inclinations de ma couſine en faveur d'un homme qui vous eſt fort inférieur, l'ait portée à ſe jeter ſous votre protection. Mais ſi je lui ſuppoſe deux motifs ſi puiſſans, n'eſt-il pas vrai auſſi, monſieur, qu'elle étoit doublement autoriſée à ſe promettre un généreux traitement de la part de l'homme qu'elle choiſiſſoit pour ſon protecteur, ſur-tout, accordez-moi la liberté de le dire, lorſqu'elle étoit en état d'offrir une récompenſe ſi noble pour la protection qu'elle acceptoit?

Love. Miſs Harlove avoit droit aux adorations de tout le genre humain; je ne balance point à le déclarer, & je lui rendrai conſtamment la juſtice qu'elle mérite. Je ſais, monſieur, la concluſion que vous en allez tirer. Ma ſeule réponſe, c'eſt qu'il eſt impoſſible de rappeler le paſſé. Peut-être ſouhaiterois-je de le pouvoir.

Ici, le colonel s'étendit avec beaucoup de force ſur la méchanceté de ceux qui attaquent la vertu des femmes. Il obſerva qu'en général les hommes ont déjà trop d'avantages ſur

la crédulité, la foiblesse & l'inexpérience du beau sexe qui, par la mollesse de son éducation, par ses lectures, & par le désir naturel de plaire, devient quelquefois trop facile à se laisser engager dans les démarches les plus imprudentes; qu'à la vérité, sa cousine étoit au-dessus des séductions communes, c'est-à-dire, incapable d'une témérité par de moindres motifs que la violence de sa famille & mes promesses solennelles; mais qu'avec ces motifs néanmoins, & une prudence qu'elle devoit moins à l'expérience des affaires qu'à son heureuse constitution, elle avoit pu croire la défiance inutile à l'égard d'un homme qu'elle aimoit; & que par conséquent rien n'étoit plus odieux que d'avoir abusé de sa confiance.

Il auroit continué plus long-tems sur un sujet si trivial. Je l'interrompis.

Lovel. Ces observations sont vagues, & peuvent ne pas convenir au point dont il est question. Mais vous-même, monsieur, vous n'avez pas d'aversion pour la galanterie; &, si vous étiez un peu pressé, peut-être ne justifieriez-vous pas mieux que moi toutes les actions de votre vie.

Le col. Oh, monsieur! vous êtes libre de me rappeler mes erreurs. Grâces au ciel,

je ſuis capable de les reconnoître & d'en rougir.

Milord jeta les yeux ſur moi. Mais comme il ne paroiſſoit point, à l'air du colonel, qu'il entrât la moindre malignité dans cette réflexion, je la relevai d'autant moins, que je ſuis auſſi prêt que lui à reconnoître mes fautes, ſoit que j'en rougiſſe ou non. Il continua :

Le col. Comme vous ſemblez douter de mes principes, je vous dirai naturellement, & ſans en tirer vanité, quelle a toujours été ma règle, jusqu'à ces derniers tems, où je me ſuis beaucoup plus reſſerré. J'ai pris des libertés qui ne peuvent être juſtifiées par les loix de la bonne morale ; & je me rappelle un âge de ma vie où je me ſerois cru en droit de couper la gorge à celui qui auroit traité ma ſœur comme je ne faiſois pas difficulté de traiter les filles & les ſœurs d'autrui. Mais, à cet âge même, je n'ai jamais été capable de faire une promeſſe que je n'aurois pas voulu remplir. Les jeunes perſonnes de l'autre ſexe ſont toujours diſpoſées à nous prêter des vues honorables, lorſqu'elles nous ont accordé leur tendreſſe. Elles regarderoient comme un outrage égal pour leur vertu & pour leurs charmes, d'être réduites à la néceſſité de demander ſi l'on a des vues légitimes dans les ſoins qu'on

leur rend. Mais je tiens que celui qui va jusqu'à promettre, est obligé de tenir. Une femme est en droit de porter son appel à tout l'univers contre la perfidie d'un homme qui l'a trompée, & sera toujours sûre d'avoir le public de son côté.

A présent, monsieur, continua-t-il, je vous crois trop d'honneur, pour ne pas convenir que si vous avez obtenu quelque avantage sur une éminente vertu, vous le devez à des promesses de mariage ouvertes & solennelles...

Lovel. (l'interrompant) Je sais, colonel, tout ce que vous pouvez ajouter; & vous me pardonnerez, j'en suis sûr, de vous avoir interrompu, lorsque vous m'allez voir toucher directement au but que vous vous proposez. Je reconnois donc que j'en ai fort indignement usé avec miss Harlove; & j'ajoute avec la même franchise, que je m'en repens au fond du cœur. Je dirai plus; je me trouve si grossiérement coupable, que, loin de chercher des excuses dans les affronts continuels que j'ai reçus de son implacable famille, j'avoue que ce seroit une nouvelle bassesse qui me condamneroit doublement. Si vous pouvez dire quelque chose de pis, vous êtes libre de parler.

Il nous regarda successivement, milord &

moi. Comptez, lui dit milord, que mon neveu parle de bonne foi. J'en réponds pour lui.

Lovel. Oui, monſieur : & que puis-je dire, que puis-je faire de plus ?

Le col. Faire, monſieur? Ho ! je ſuis ſurpris, monſieur, qu'il ſoit beſoin de vous dire que la réparation doit ſuivre le repentir ; & je me flatte que vous ne balancerez pas à prouver l'un par l'autre.

(Le ton dont ce diſcours fut prononcé, ne me plut point. J'héſitai, comme incertain ſi je devois le relever.)

Le col. Permettez, monſieur, que je vous faſſe une queſtion. Eſt-il vrai, comme on le dit, que vous épouſeriez ma couſine, ſi elle vouloit y conſentir ? Que répondez-vous, monſieur ?

(Je me ſentis encore plus bleſſé.)

Lovel. Certaines queſtions, par la manière dont elles ſont propoſées, ſemblent renfermer un ordre. Je demande à mon tour, colonel, comment dois-je prendre les vôtres ? A quoi tendent, s'il vous plaît, toutes ces interrogations ?

Le col. Je ne penſe point, monſieur, à donner ici des ordres ; ma ſeule vue eſt d'engager un galant homme à prendre des réſolutions dignes de lui.

Lovel. (vivement) Et par quels argumens, monſieur, prétendez-vous y parvenir ?

Le col. Par quels argumens engager un galant homme à ſe montrer digne de lui ? Cette queſtion me ſurprend dans la bouche de monſieur Lovelace.

Lovel. Et pourquoi donc, monſieur ?

Le col. Pourquoi, monſieur ? (d'un ton aſſez amer) Aſſurément .....

Lovel. (l'interrompant) Je n'aime point, colonel, que mes termes ſoient répétés de ce ton.

Milord. Doucement, doucement, meſſieurs ; je vous demande en grâce de vous mieux entendre. On eſt ſi vif à votre âge !

Le col. Je ne prends point ce reproche pour moi, milord. Je ne ſuis ni fort jeune, ni trop vif. M. Lovelace peut me rendre tel qu'il le ſouhaite.

Lovel. Et je ſouhaite, colonel, de vous voir tout ce que vous ſouhaitez d'être.

Le col. (fièrement) Je vous en laiſſe le choix, monſieur : votre ami ou votre ennemi, ſuivant la diſpoſition où vous êtes de rendre juſtice à la plus parfaite de toutes les femmes.

Milord. J'avois bien jugé, meſſieurs, que cette chaleur étoit à craindre dans votre première entrevue. Acceptez, je vous prie, mon

entremiſe. Je ne vous demande que de vous entendre. Vous tendez au même but, & vous n'avez beſoin que de patience pour vous expliquer. M. Morden, faites-moi la grâce de ne pas venir tout d'un coup aux défis....

Le col. Aux défis, milord ! ce ſont des extrémités que j'accepte plus volontiers que je ne les offre. Mais croyez-vous qu'ayant l'honneur d'appartenir de ſi près à la plus excellente femme du monde.....

Milord. (l'interrompant) Nous convenons tous de ſes perfections, & nous regarderons ſon alliance comme le plus grand honneur auquel nous puiſſions aſpirer.

Le col. Vous le devez, milord.

Mil. Oui, nous le devons, & nous le faiſons auſſi ; & que chacun faſſe ce qu'il doit, & qu'il ne faſſe rien de plus. Et vous, colonel, ſouffrez que je le diſe, vous devez être moins ardent.

Lovel. (froidement) Allons, M. Morden, quelles que ſoient vos intentions, il ne faut pas que cette diſpute aille plus loin que vous & moi. Vous vous expliquez avec un peu de hauteur, & je ne ſuis point accoutumé à ce langage : mais ici, ſous ce toit, il ſeroit inexcuſable de relever ce qui mériteroit peut-être mon attention dans un autre lieu.

Le col. Quelque jugement que vous portiez de mon langage, le vôtre, monsieur, est digne d'un homme que je serois charmé de pouvoir nommer mon ami, si toutes ses actions y répondoient; & digne aussi de l'homme que je me croirois honoré de nommer mon ennemi. J'adore un courage noble; mais puisque milord est persuadé que nous tendons tous deux au même but, je crois, monsieur Lovelace, que, si l'on nous permettoit d'être seuls pendant quatre ou cinq minutes, nous nous entendrions bientôt parfaitement.

(Là-dessus, il se mit en chemin vers la porte.)

Lovel. Je suis tout-à-fait de votre opinion, & j'ai l'honneur de vous accompagner.

Milord sonna brusquement, & vint se jeter entre nous, en disant au colonel : Retournez de grâce, monsieur, retournez; & à moi, qu'il retenoit par le bras : Mon neveu, je vous défends de sortir. La sonnette & le bruit des voix amenèrent Mowbray, & Clincarn écuyer de milord; le premier avec son air nonchalant & les mains derrière le dos. Il nous demanda de quoi il étoit question. De rien, lui dit milord; mais ces jeunes gens sont, sont, sont..... de jeunes gens, & c'est tout. Le colonel étant

rentré alors d'un air plus composé, il le supplia de s'expliquer avec modération.

Le col. De tout mon cœur, milord.

(Mowbray, s'approchant de mon oreille: De quoi s'agit-il donc? me dit-il. Veux-tu, mon enfant, que je tombe sur cet homme-là? Garde-toi d'ouvrir la bouche, lui répondis-je tout bas. Le colonel est un galant homme; & je te défends de te mêler ici le moins du monde.)

Le col. Je serois au désespoir, milord, de vous causer le moindre chagrin. Je ne suis pas venu dans cette intention.

Mil. En vérité, colonel, vous m'avez fait soupçonner le contraire, par la facilité avec laquelle vous prenez feu.

Le col. Si j'avois eu le moindre dessein d'en venir aux extrémités, je suis sûr que M. Lovelace m'auroit fait l'honneur de me joindre dans quelque lieu où la violence me rendroit moins coupable. Je suis venu dans des vues fort opposées..... pour concilier les différens, loin de vouloir les irriter.

Lovel. Eh bien! monsieur, nous prendrons toutes les méthodes qu'il vous plaira. Il n'y a personne avec qui je sois plus disposé à traiter paisiblement, qu'avec un homme pour lequel miss Harlove a tant de considération. Mais je

vous avoue que, dans le ton comme dans les termes, je ne puis ſupporter l'air de menace.

Mil. Allons, meſſieurs, allons; vous commencez à vous entendre mieux; vous êtes amis, j'en ſuis sûr; promettez-moi de l'être. Je ſuis perſuadé, colonel, que vous ne connoiſſez pas tout le fond de cette fâcheuſe affaire. Vous ne ſavez pas combien mon neveu déſire qu'elle ſe termine heureuſement. Vous ne ſavez pas, colonel, qu'à notre ſollicitation, M. Lovelace eſt réſolu d'épouſer miſs Harlove.

Le col. A votre ſollicitation, milord? Je me ſerois figuré que M. Lovelace étoit diſpoſé à remplir ſon devoir par des principes de juſtice; ſur-tout lorſque la juſtice ſe trouve jointe au plus grand honneur qu'il puiſſe ſe faire à lui-même.

(Mowbray jeta les yeux à demi-fermés ſur le colonel, & me lança auſſi-tôt un regard.)

Lovel. L'expreſſion eſt forte, monſieur.

Mowbray. Par ma foi, je la trouve telle auſſi.

Le col. Forte, monſieur? Mais n'eſt-elle pas juſte?

Lovel. Oui, colonel; & je crois que faire honneur à miſs Harlove, c'eſt m'en faire à moi-même. Cependant il y a de termes qui

peuvent être adoucis, du moins par le ton, ſans rien perdre de leur valeur.

Le col. Cette remarque eſt vraie en général: mais, ſi vous avez pour ma couſine les ſentimens dont vous faites profeſſion, vous devez...

Lovel. Souffrez, monſieur, que je vous interrompe. Si j'ai les ſentimens dont je fais profeſſion! Il me ſemble qu'après avoir déclaré que j'ai ces ſentimens, ce *ſi*, prononcé avec emphaſe, eſt ici fort déplacé.

Le col. Vous m'avez interrompu deux fois, monſieur. Je ſuis auſſi peu accoutumé à me voir interrompre, que vous à voir répéter vos termes.

Mil. Deux barils de poudre, en vérité! Que ſert, meſſieurs, de vouloir traiter, ſi vous êtes prêts à quereller au moindre mot?

Lovel. Un homme d'honneur, milord, ſouffre difficilement que ſa bonne foi ſoit ſoupçonnée.

Le col. Si vous m'aviez permis d'achever, M. Lovelace, vous auriez vu que ce *ſi* étoit moins une marque de doute, qu'une ſuppoſition accordée. Mais réellement, il eſt bien étrange qu'avec tant de délicateſſe ſur la bonne foi dans le commerce des hommes, on ne faſſe pas ſcrupule de violer les promeſſes & les ſermens qu'on fait aux femmes. Je puis vous

assurer, monsieur, que j'ai toujours cru ma conscience liée par mes sermens.

Lovel. Je loue cette maxime, colonel ; mais je vous apprends que vous me connoissez peu, si vous ne me croyez pas capable d'un juste ressentiment, lorsque je vois prendre mes généreuses déclarations pour une marque de foiblesse.

Le col. (d'un air ironique) Je me garderai bien, monsieur, de vous prêter cette disposition. Ce seroit s'imaginer qu'un homme qui s'est rendu coupable d'une injure signalée, n'est pas prêt à montrer son courage pour la soutenir.

Mowbray. Ce ton est dur, colonel. Ho ! par ma foi, ce ton est trop dur. Il n'y a personne au monde de qui j'en voulusse entendre autant que M. Lovelace en a souffert.

Le col. Qui êtes-vous, monsieur ? Quel droit avez-vous d'entrer dans une affaire où d'un côté l'on se reconnoît coupable, & où l'honneur d'une famille considérable est intéressé ?

Mowbray (à l'oreille du colonel) Mon cher enfant, vous m'obligeriez infiniment si vous vouliez me donner le moyen de répondre à votre question.

(Il sortoit. Je l'ai ramené, tandis que milord retenoit le colonel.)

Le col. De grâce, milord, permettez-moi de ſuivre cet officieux inconnu. Je vous promets d'être ici dans trois minutes.

Lovel. Mowbray ! eſt-ce-là le perſonnage d'un ami ? Me ſuppoſes-tu incapable de répondre pour moi-même ? & le colonel Morden, que je connois homme d'honneur & de courage, quoiqu'un peu téméraire dans ſa viſite, aura-t-il occaſion de ſe plaindre qu'étant venu ici ſeul & comme nu, cette raiſon n'ait pas plutôt ſervi à lui attirer des civilités que des inſultes ? Il faut, mon cher Mowbray, que vous vous retiriez à ce moment. Vous n'avez, en effet, aucun intérêt dans cette affaire ; & ſi vous êtes mon ami, je vous prie de faire des excuſes au colonel de vous y être mêlé mal à propos.

Mowbray. Hé bien ! hé bien ! Lovelace, il n'en ſera que ce que tu juges à propos. Je ſais que je n'ai point affaire ici. Vous, colonel (en lui tendant la main), je vous laiſſe à un homme qui eſt auſſi capable de défendre ſa cauſe qu'aucun mortel que je connoiſſe.

Le col. (prenant la main de Mowbray, à la prière de milord) Vous ne m'apprenez rien que j'ignore, M. Mowbray. Je ne doute point que M. Lovelace ne ſût défendre ſa cauſe, s'il étoit queſtion d'une cauſe à défendre, & j'en

prendrai occasion de vous avouer, M. Lovelace, que je ne puis m'expliquer à moi-même, qu'un homme aussi brave, aussi généreux que je vous ai connu dans le peu de tems que j'ai eu l'honneur de vous voir en Italie, ait été capable d'en user si mal avec la plus excellente personne de son sexe.

Milord. Allons, messieurs; à présent que M. Mowbray a disparu, & que vous ne vous devez rien l'un à l'autre, que tout respire l'amitié, je vous en prie; & cherchons ensemble quelque heureuse conclusion.

Lovel. Un mot, milord, à présent que M. Mowbray est parti. Je crois qu'un homme d'honneur ne doit pas passer si légérement sur une ou deux expressions qui sont échappées au colonel.

Milord. Mon neveu, que diable veux-tu dire? tout doit tomber dans l'oubli. Il ne te reste qu'à confirmer au colonel la résolution où tu es d'épouser miss Harlove, si elle consent à te recevoir.

Le col. Je me flatte que M. Lovelace n'hésitera point à m'en donner sa parole, malgré tout ce qui s'est passé. Si vous croyez, monsieur, qu'il me soit échappé quelque chose dont vous ayez à vous plaindre, c'est apparemment lorsque j'ai dit qu'un homme qui a

si peu consulté l'honneur à l'égard d'une femme sans protection & sans défense, ne doit pas être si délicat sur ce qui mérite bien moins ce nom, sur-tout avec ceux qui ont droit de lui en faire leurs plaintes. Je suis fâché, M. Lovelace, d'avoir sujet de tenir ce langage; mais je le repéterois sans crainte à un roi dans toute sa gloire, au milieu de ses gardes.

Milord. Que faites-vous, messieurs? Vous soufflez sur les flammes, & je vois que vous avez dessein de quereller. Ne souhaitez-vous pas, mon neveu, n'êtes-vous pas prêt d'épouser miss Harlove, si nous pouvons obtenir son consentement?

Lovel. Que le ciel me confonde, milord, si je voulois épouser une impératrice à ce prix!

Milord. Quoi! Lovelace, tu es plus emporté que le colonel? C'étoit son tour, il n'y a qu'un instant; mais à présent qu'il s'est refroidi, vous prenez feu tout d'un coup.

Lovel. J'avoue que le colonel a beaucoup d'avantages sur moi; mais peut-être en connois-je un qu'il n'auroit pas, si nous en venions à l'épreuve.

Le col. Je ne suis pas venu, comme je l'ai déjà dit, pour chercher l'occasion; mais je ne la refuserai pas si elle m'est offerte; & puisque

nous ne causons ici que de l'embarras à *milord*, je vais prendre congé de lui & m'en retourner par Saint-Albans.

Lovel. Je vous accompagnerai de tout mon cœur pendant une partie du chemin, colonel.

Le col. J'accepte avec joie votre civilité, M. Lovelace.

Milord. (nous arrêtant encore, lorsque nous étions en mouvement pour sortir) Eh! messieurs! que vous en reviendra-t-il? Supposons que l'un périsse par la main de l'autre, l'affaire en sera-t-elle plus ou moins avancée? Croyez-vous que la mort de l'un ou de l'autre, ou celle des deux, rende miss Harlove plus ou moins heureuse? Votre courage est trop connu, pour avoir besoin de nouvelles preuves. Je crois, colonel, que si vous avez en vue l'honneur de votre cousine, il n'y a pas de voie plus certaine que celle du mariage; & si vous voulez employer votre crédit auprès d'elle, il est très-probable que vous obtiendrez ce qu'elle refuse jusqu'à présent à tout le monde.

Lovel. Il me semble, milord, que j'ai dit tout ce qu'on peut dire, dans une affaire où le passé ne peut être rappelé. Vous voyez néanmoins que le colonel prend droit de ma modération, pour s'échauffer jusqu'à me mettre

dans la néceſſité de prendre le même ton que lui, ſans quoi je ſerois mépriſable à ſes propres yeux.

Milord. Je vous demande, colonel, ſi vous connoiſſez quelque méthode, quelque voie de raiſon & d'honneur, pour faire goûter une réconciliation à miſs Harlove. C'eſt à quoi tendent tous nos déſirs : & je puis vous dire, monſieur, que ſes reſſentimens contre mon neveu viennent particuliérement de ſes proches, & de la diſpoſition implacable qu'ils conſervent pour elle. Mon neveu en a très-mal uſé ; mais il eſt diſpoſé à réparer ſes fautes.

Lovel. Pour l'amour d'elle-même, milord, & par le vif ſentiment de mes injuſtices; mais ſans aucun égard pour ſa famille, ni pour les hauteurs de monſieur.

Le col. Je ſuis trompé, monſieur, ſi les vôtres n'euſſent été bien plus loin dans le même cas, c'eſt-à-dire, pour l'intérêt d'une parente ſi reſpectable & ſi indignement outragée. J'ajoute, que ſi vos motifs ne ſont pas l'amour, l'honneur, la juſtice, & s'il s'y mêle la moindre teinture de répugnance ou de ſimple pitié, je ſuis sûr qu'ils trouveront peu de faveur auprès d'une perſonne qui penſe auſſi noblement que ma couſine ; & je ne ſouhaiterois

pas

pas moi-même qu'elle s'y prêtât plus volontiers.

Lovel. Vous ignorez, colonel, que milord, miladi Sadleir, miladi Lawrance, mes deux cousines Montaigu, & moi, que je nommerois le premier, si l'ordre étoit pris de l'amour & de la justice, nous lui avons écrit dans les termes les plus solennels & les plus pressans, pour lui faire des offres qu'elle est seule capable de refuser.

Le col. Eh ! quelles raisons, s'il vous plaît, peut-elle apporter contre des médiations si puissantes & contre de telles offres ? Ne faites pas difficulté de vous expliquer, monsieur; vous devez rendre justice aux motifs qui m'animent. N'est-ce pas d'établir l'honneur de madame Lovelace, si les affaires peuvent être conduites à cet heureux point ?

Lovel. Monsieur Morden, lorsqu'elle m'aura fait la grâce d'accepter ce nom, je n'aurai besoin, ni de vous, ni d'aucun autre au monde, pour assurer l'honneur de madame Lovelace.

Le col. J'en suis persuadé; mais jusqu'alors elle me touche de plus près qu'à vous. Ce que je dis, monsieur, c'est pour vous faire juger que, dans le rôle que je fais, je mérite vos remercîmens plutôt que vos plaintes, & qu'en

pesant bien l'occasion, vous n'y devez rien trouver de choquant pour vous-même. Contre qui, monsieur, une femme a-t-elle besoin de protection, si ce n'est contre ceux qui l'outragent? Et par qui miss Harlove se trouve-t-elle outragée? Ainsi, jusqu'à ce qu'elle ait droit à votre protection, il me semble que vous devez me faire un mérite du zèle que j'ai pour sa défense. Mais vous aviez commencé, monsieur, à m'expliquer des circonstances que j'ignore.

(Je lui fis le récit de mes offres. Je reconnoissois, lui dis-je, que ma conduite avoit pu causer à miss Harlove un extrême chagrin. Mais c'étoit la rigueur implacable de ses parens, qui l'avoit jetée dans l'excès du désespoir, & qui lui faisoit mépriser la vie. J'ajoutai, qu'elle avoit eu la bonté de m'écrire, pour me faire suspendre une visite à laquelle j'étois absolument résolu; & que j'avois fondé de grandes espérances sur sa lettre, parce qu'elle m'assuroit qu'elle étoit à la veille de retourner chez son père, où elle me faisoit envisager le bonheur de la voir.)

Le col. Est-il possible? Vos efforts, monsieur, ont-ils été si pressans? Vous a-t-elle écrit dans ces termes?

Milord me servit aussi-tôt de garant. Il ajouta

même, que, par soumission pour ses désirs, j'étois revenu de Londres sans avoir obtenu la satisfaction de la voir.

Il est vrai, repris-je; c'est ce que je vous aurois plutôt expliqué; mais votre chaleur m'a rendu plus réservé, dans la crainte que ce détail n'eût l'air d'une basse capitulation; foiblesse, qui me rendroit aussi méprisable à mes propres yeux qu'aux vôtres.

Milord proposa de soutenir mon apologie par des preuves. Il observa que les Harlove & moi, nous en avions usé mutuellement comme des ours; que d'ailleurs toute cette famille s'étoit expliquée fort librement sur la nôtre: cependant, qu'en faveur de miss Clarisse, plutôt que par égard pour eux, ou pour moi-même, il étoit résolu de faire beaucoup plus qu'ils ne pouvoient demander; qu'il étoit prêt à s'y engager, & qu'il auroit commencé par cette déclaration, s'il avoit pu nous inspirer plutôt de la modération & de la patience.

Le colonel rejeta sa chaleur sur son affection pour sa cousine. J'acceptai volontiers ses excuses; & milord ayant fait servir des rafraîchissemens, nous nous assîmes de fort bonne humeur après toutes ces discussions, pour entrer dans les éclaircissemens qu'on me deman-

love, & de la consoler d'avance par une lettre d'estime & d'amitié. M. Lovelace paroît fort satisfait aussi du colonel, dont il loue généreusement le caractère, & se promet tout de sa médiation. Il finit par des plaintes amères du silence de M. Belford, dont il n'avoit pas encore reçu la dernière lettre.

M. Belford dans deux lettres suivantes, du 30 & du 31, lui marque qu'ayant communiqué à miss Harlove le récit de la visite de M. Morden, elle a témoigné une joie extrême de l'heureux dénouement d'une explication dont elle redoutoit les suites. Il lui apprend, dans la seconde, qu'elle en a reçu une de M. Morden, qui paroît lui causer aussi beaucoup de satisfaction. « Cependant, » ajoute-t-il, je suis persuadé qu'il est trop tard. » Hélas ! le décret est porté. Ce monde n'est pas » digne d'elle ».)



LETTRE CCCXXXVI.

M. MORDEN à miss CLARISSE HARLOVE.

Mardi, 29 Août.

MA CHÈRE COUSINE,

Permettez moi de prendre part aux infortunes qui jettent une malheureuse division entre vous & votre famille, & de vous offrir mon assistance pour ramener les choses au plus favorable état qu'on puisse encore espérer.

Vous êtes tombée dans de fort indignes mains. Ce que j'apprends me fait juger que ma lettre de Florence est arrivée trop tard pour le fruit que j'en avois espéré. Ma douleur en est extrême, & je ne m'afflige pas moins d'avoir différé si long-tems mon retour.

Mais oublions le passé, pour jeter les yeux sur l'avenir. J'ai vu M. Lovelace & milord M..... Il seroit inutile, suivant leur récit, de vous dire combien toute leur famille désire l'honneur de votre alliance, & quelle est l'ardeur de M. Lovelace pour vous faire toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Je crois, ma chère cousine, que vous n'avez

rien de mieux à faire, que de recevoir sa main. Il rend une justice éclatante à votre vertu; & le ton dont il se condamne lui-méme, me persuade que vous pouvez lui pardonner avec honneur; d'autant plus que vous paroissez déterminée contre une persécution légale. Il est évident pour moi, que le pardon que vous lui accorderez facilitera beaucoup la réconciliation générale; car votre famille ne peut s'imaginer qu'il pense sérieusement à vous rendre justice, ni que vous fussiez obstinée à le rejeter, si vous le jugiez de bonne foi. Cependant cette affaire peut avoir quelque face qui m'est encore inconnue. Si ce soupçon est juste, & si vous consentez à m'instruire, je vous promets tout ce que vous pouvez attendre d'un cœur naturellement vif & ardent.

Il n'y a que le désir de vous rendre service, qui m'ait empêché jusqu'à présent de vous donner ces assurances de bouche. Je languis de vous revoir, après une si longue absence. Mon intention est de voir successivement tous mes cousins, & je ne désespère pas de rétablir la paix. Les esprits fiers, qui ont poussé le ressentiment trop loin, n'attendent qu'un prétexte pour se rendre; & la tendresse ne s'éteint jamais dans le cœur des parens, pour un enfant qu'ils ont une fois aimé.

En attendant, je vous prie de m'informer, en peu de mots, si vous avez quelque doute de la bonne foi de M. Lovelace. Pour moi, je le crois sincère, si j'en juge par la conversation que j'eus hier avec lui. Vous aurez la bonté de m'adresser votre réponse chez M. Antonin Harlove.

Jusqu'à l'heureux moment où je me rendrai peut-être utile à votre réconciliation avec votre père, votre frère & vos oncles, permettez, ma chère cousine, que je tienne la place de quatre personnes qui vous touchent de si près, avec celle de votre, &c.

MORDEN.

LETTRE CCCXXXVII.

Miss CLARISSE HARLOVE à M. MORDEN.

Jeudi, 31 Août.

RECEVEZ, mon cher monsieur, mes plus ardentes félicitations sur votre retour; je l'ai appris avec une satisfaction extrême : mais la confusion & la crainte m'ont également empêchée de vous prévenir par mes lettres, avant les témoignages d'affection par lesquels vous avez la bonté de m'encourager.

Qu'il est consolant pour mon cœur blessé, de m'appercevoir que vous ne vous êtes pas laissé entraîner par ce flot de ressentimens sous lequel je suis malheureusement submergée, & que, tandis que mes plus proches parens ne daignent point examiner la vérité des lâches rapports qu'on leur fait contre moi, vous avez pris la peine de vérifier par vous-même que mes disgraces viennent de mon malheur, beaucoup plus que de ma faute !

Je n'ai pas le moindre sujet de douter que M. Lovelace ne soit sincère dans ses offres, & que tous ses proches ne souhaitent ardemment de me les voir accepter. J'ai reçu de nobles preuves de leur estime, depuis le refus même que j'ai fait de me rendre à leurs sollicitations. Ne blâmez pas le parti auquel je me suis attachée. Je n'avois pas donné sujet à M. Lovelace de me regarder comme une créature foible & sans principes. Si je lui avois donné sur moi cet avantage, un homme de son caractère auroit pu se croire autorisé par les sens à se prévaloir de la foiblesse qu'il m'auroit inspirée ; &, dans cette supposition, le témoignage de mon propre cœur m'auroit excitée à composer avec un méchant homme.

Je puis lui pardonner ; mais c'est par la persuasion où je suis que ses crimes me rendent

supérieure à lui. Croyez-vous, monsieur, que je puisse donner ma main & mes vœux à un homme que je crois au-dessous de moi, & mettre le sceau, par ce don, à ses bassesses préméditées! Non, monsieur; j'ose dire que votre cousine, dût-elle passer la plus longue vie dans l'infortune & la misère, n'attache point assez de prix aux commodités de la vie ni à la vie même, pour acheter les unes, & pour conserver l'autre par un engagement de cette nature; un engagement qui deviendroit une récompense pour le *violateur*, aussi long-tems qu'elle seroit fidelle à son devoir.

Ce n'est pas l'orgueil, c'est la force de mes principes qui m'inspire ce langage. Quoi! monsieur, lorsque la vertu, lorsque la pudeur fait tout l'honneur d'une femme, sur-tout dans l'état du mariage, votre cousine épouseroit un homme qui n'a pu commettre un attentat sur elle, que dans l'espérance de la trouver assez foible pour recevoir sa main, aussi-tôt qu'il se trouveroit trompé dans l'odieuse opinion qu'il avoit de son caractère? Il n'a pas eu sujet jusqu'aujourd'hui de me croire foible; je ne lui en donnerai pas l'occasion, sur un point où je ne pourrois l'être sans crime.

Quelque jour, monsieur, vous serez peut-

être informé de toute mon histoire: mais alors je vous demande en grace de ne pas penser à la vengeance. L'auteur de mon infortune n'auroit pas mérité ce nom, sans un étrange concours de malheureuses causes. Comme les loix n'auront aucune action sur lui lorsque je ne serai plus, la seule pensée de toute autre vengeance me paroît effrayante. Et dans ce cas, en supposant l'avantage du côté de mes amis, de quelle utilité sa mort seroit-elle pour ma mémoire? Si quelqu'un d'eux, au contraire, venoit à périr par les armes, quelle aggravation pour ma faute!

Que le ciel vous comble de biens, mon cher cousin, & qu'il vous bénisse autant que vous m'avez consolée en m'apprenant que vous m'aimez encore, & que j'ai un cher parent dans le monde qui est capable de me plaindre & de me pardonner! C'est la prière de votre, &c.

CL. HARLOVE.



LETTRE CCCXXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Jeudi, 31 Août, en réponse
à sa lettre du 29.

Je ne puis te dissimuler que je suis blessé jusqu'au fond du cœur par cette interprétation que miss Harlove donne à sa lettre; c'est une ruse qui n'est pas pardonnable. Elle ! un naturel simple ! une pénitente, une innocente, une fille de piété, & tout ce qu'elle voudra, être capable de tromper, avec un pied dans sa tombe !

Il est évident qu'elle a composé cette lettre dans le dessein de surprendre & de tromper. Si la crise où elle est ne lui ôte pas ces perfides idées, elle n'a pas moins besoin de l'indulgence du ciel, que moi de la sienne. Milord même, qui n'a pas inventé la poudre, y trouve de l'artifice, & le juge indigne d'elle. Mes cousines Montaigu entreprennent de la justifier, & je n'en suis pas surpris. Ce maudit sexe est si partial ! Je les hais, je les déteste toutes. Elles ne conviendront jamais de rien à leur préjudice, lorsque notre sexe y est intéressé:

& pourquoi? parce qu'en [illegible] la [illegible]-perie dans une autre femme, elles [illegible] roient leur propre cœur.

Elle doit m'écrire lorsqu'elle [illegible] ciel. N'est-ce pas là le sens ? [illegible] porte de telles allégories. A qui [illegible] toi-même, pour avoir donné [illegible] cent artifice à cette absurdité.

J'insiste à prétendre que [illegible] tion telle que la sienne, une femme de [illegible] caractère est autorisée à ces [illegible] sions, un homme en pleine vigueur [illegible] & de corps, tel que je suis [illegible] croire tous ses stratagèmes [illegible] fort bien justifiés. Grâces à [illegible] conscience, à présent, peut [illegible] quille sur ce point.

Cependant tu peux l'assurer [illegible] que je ne la troublerai point par [illegible], puisqu'elle est disposée à [illegible] quantes; & j'espère qu'elle [illegible] déclaration comme un [illegible] qu'elle ne devoit pas trop [illegible] m'avoir joué si témérairement. [illegible] aussi que, si je suis capable de quelque [illegible] pour son repos ou pour son honneur, [illegible] cuterai ses ordres au premier signe, [illegible] honte ou quelque mal qu'il puisse [illegible].

guère plus grandes que celles d'un papillon, on eſt embarraſſé à juger ſi la petite ne ſera pas entraînée vers la terre, plutôt que d'enlever la groſſe juſqu'au ciel, où l'on ſuppoſe qu'elle aſpire.

Tu me diras peut-être que, dans cette comparaiſon, le grain du marbre & la belle taille de la dame te ſont trop d'honneur, à toi qui n'as que l'air d'un ours ; & qu'au contraire ma charmante, qui eſt véritablement un ange, eſt très-déſavantageuſement repréſentée par la petite figure. J'en conviens ; mais tes aſpirations m'ont aſſez frappé, pour me faire trouver ta reſſemblance & celle de miſs Harlowe dans les deux figures de ce miſérable monument ; car tu dois conſidérer que, toute prête qu'elle peut-être à monter au ciel, ſon véritable élément, il eſt impoſſible, mon cher ami, qu'elle entraîne après elle un perſonnage auſſi lourd que toi, & chargé d'ailleurs du poids de tes iniquités.

Mais, pour reprendre le ton ſérieux, je ſuis bien aiſe de vous dire, monſieur Belford, que ſi ma divine Clariſſe eſt auſſi mal que vous me l'écrivez, il vous conviendroit, dans ces circonſtances ſi touchantes, d'être un peu moins cauſtique dans vos réflexions. Cette affaire, à parler naturellement, commence à me [illegible]

le cœur & l'eſprit dans un cruel déſordre. Je ſuis ſi impatient d'apprendre plus ſouvent de ſes nouvelles, qu'il me prend envie de m'approcher de Londres, & d'aller paſſer quelques jours à Uxbridge, chez notre ami Doleman. Je n'aurai beſoin que de deux heures pour me rendre auprès d'elle, s'il arrive quelque changement qui la porte à ſouffrir ma viſite. Dans une terrible ſuppoſition, que je prie le dieu du ciel & de la terre d'éloigner pour long-tems, il ſeroit digne de ſa piété & de ſa charité reconnues, de m'accorder de ſes chères lèvres le pardon qu'elle m'a refuſé par écrit. Puiſqu'elle déſire ma réformation, elle doit ſe promettre un bon effet de cette entrevue.

Je me détermine donc à partir demain avant midi. Mon courrier me trouvera chez Doleman à ſon retour, & m'apportera, j'eſpère, une lettre de vous. Si j'étois plus proche, ou dans Londres même, il me ſeroit impoſſible de m'interdire le plaiſir de la voir. Mais ſi la cruelle ſuppoſition ſe vérifie, comme vos continuelles alarmes me forcent de le craindre, (Ciel ! encore une fois, détourne cet horrible coup ! Qu'il eſt naturel de recourir au ciel, lorſqu'on n'a plus de ſecours à tirer de ſoi-même !), alors, cher ami, gardez-vous de

m'apprendre

m'apprendre clairement mon malheur. Marquez-moi seulement que vous me conseillez de faire un tour à Paris; c'en est assez pour me mettre le poignard au fond du cœur.

J'approuve tellement votre générosité pour la sœur de Belton, que j'ai engagé Mowbray & Tourville à renoncer à leur legs, comme je renonce au mien.

Mon courrier fera la dernière diligence pendant toute la nuit. Si vous voulez lui sauver la vie, je vous recommande de ne pas le renvoyer les mains vides.

LETTRE CCCXXXIX.

M. Belford à M. Lovelace.

Jeudi au soir, 31 Août.

En finissant ma dernière lettre, je me flattois, à l'occasion de celle de M. Morden, que la première visite que je rendrois à l'étonnante miss Harlove, me feroit apprendre quelques circonstances aussi agréables qu'on peut en espérer dans sa situation : mais il en est arrivé

dant je n'en ai pas été moins révolté par la vue d'un cercueil, en présence de l'aimable personne qui vraisemblablement ne tardera guère à le remplir. Elle a proposé aux femmes d'entrer dans sa chambre avec elle, pour le voir de plus près, en les assurant que ce spectacle leur paroîtroit moins choquant, lorsqu'il leur seroit un peu plus familier. Je lui ai représenté que c'étoit nourrir dangereusement sa tristesse, & j'ai pris congé d'elle. Les femmes l'ont suivie. Sexe étrange ! rien ne les arrête & n'est capable de les effrayer, lorsque la curiosité les presse, & qu'elles ont la nouveauté pour amorce.



Vendredi, premier Septembre

Je reçois ta lettre. Que ta gaieté m'étonne, au milieu de tant de scènes affligeantes ! Tes talens & ta légéreté pris ensemble, le monde n'a rien produit de semblable à toi. Mais ce que tu viens de lire doit t'avoir touché ; ou rien n'en sera jamais capable, jusqu'au jour de ta propre mort, que tes propres réflexions te feront trouver extrêmement terrible ! Cependant je suis charmé que tu me donnes le pouvoir d'assurer miss Harlove que tu ne

penses point à la troubler ; c'est-à-dire, en d'autres termes, qu'après avoir ruiné sa fortune & toutes ses espérances, tu veux bien la laisser mourir en paix.

Le présent que tu fais à la sœur de Belton, & la nécessité où tu as mis Tourville & Mowbray d'imiter ton exemple, sont des actions dignes de ta générosité pour ton Bouton de Rose; dignes d'un grand nombre d'autres actions louables en matière pécuniaire, sur lesquelles je te rends volontiers témoignage ; car ton Bouton de Rose est le seul exemple d'une jolie femme à qui tu aies rendu service avec le même désintéressement. En vérité, Lovelace, je prends plaisir à te louer, & tu sais que j'en ai toujours saisi l'occasion, jusqu'au point que, ne trouvant rien dans ta conduite qui méritât mes éloges, j'ai applaudi souvent à la bonne grâce dont je te voyois faire des actions qui méritoient la corde.

A présent que tu t'es rapproché, je t'écrirai aussi souvent que je croirai t'obliger par le récit des circonstances : mais je crains de n'être pas long-tems à t'apprendre la nouvelle que tu redoutes. Madame Smith m'envoie prier de me rendre chez elle, & me fait dire qu'elle doute si je trouverai miss Harlove en vie à mon arrivée.



A deux heures, après midi.

Je ne veux pas fermer ma lettre, ſans vous tirer d'une incertitude qui augmenteroit beaucoup votre impatience. J'ai fait attendre exprès votre courrier. Miſs Harlove avoit perdu deux fois toute connoiſſance; & le médecin qu'on avoit fait appeler, craignant un troiſieme accident, dont il n'eſpéroit pas qu'elle pût revenir, avoit jugé, qu'en qualité d'exécuteur je devois être averti. Elle étoit aſſez tranquille lorſque je ſuis arrivé. Le médecin lui a fait promettre, devant moi, de ne plus penſer à ſortir de ſa chambre dans un état ſi foible. Madame Lovick, qui l'accompagne toujours à l'égliſe, nous a fait trembler pluſieurs fois du danger où elle s'expoſe pour ſatisfaire ſa piété.

Je ne retiendrai votre laquais que pour me donner le tems de vous redemander mes dernières lettres, dont je n'ai pu trouver le moyen de garder des copies depuis mon retour d'Epſom. Si vous faites difficulté de m'obliger ſur ce point, je ſerai tenté de retarder le départ de tout ce que j'aurai déſormais à vous écrire,

parce que je souhaite absolument d'en conserver le double (1).

Un messager arrive à ce moment, avec une lettre de miss Howe.

LETTRE CCCXL.

Miss HOWE *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Mardi au soir, 29 Août.

ENFIN, ma très-chère amie, je suis de retour; & j'étois revenue dans l'espérance de passer par Londres, pour vous embrasser; mais un accident que je reproche à la rigueur de mon sort, m'a privée d'une si douce satisfaction. Ma mère est tombée malade; hélas! ma chère, elle est fort mal. Vous êtes très-mal aussi, comme je l'apprends par votre lettre du 25. Que deviendrois-je, si j'avois le malheur de perdre deux si chères & si tendres amies! Une fièvre des plus violentes a saisi ma mère en chemin; l'accès redouble à notre arrivée, & les médecins paroissent embarrassés de sa situation.

---

(1) On doit observer que l'inquiétude de M. Belford venoit du désir de répondre aux intentions de miss Harlove, en conservant les matériaux nécessaires pour justifier sa mémoire.

Je vois, je vois, ma chère, que vous n'êtes pas mieux qu'elle, & je ne puis soutenir cette idée. Faites un effort, ma chère Clarisse; faites, faites un effort pour l'amour de moi, & ne tardez pas à me marquer qu'il a réussi. Que le porteur m'apporte une ligne de vous. Ah! qu'il ne revienne pas sans une ligne. Si je vous perds, amie plus chère que n'auroit jamais pu l'être une sœur, & si je perds ma mère, je me défierai de ma propre conduite, & je renoncerai pour jamais au mariage. Quelles ténèbres sont déjà répandues autour de moi!.... Mais je suis obligée de me rendre auprès du lit de ma mère, qui ne peut être un moment sans me voir.



Mercredi, 30.

Ma mère est beaucoup mieux, grâces au ciel! elle a passé une fort bonne nuit. Je reprends la plume avec plus de joie & de liberté, dans l'espérance qu'il vous est arrivé aussi quelque changement favorable. Si ce bonheur est accordé à mes prières, je bénis mon sort.

Je vous écris avec d'autant plus d'ardeur & d'impatience, que j'ai l'occasion de traiter un sujet qui vous intéresse beaucoup. Votre cousin, ma chère, m'est venu voir ce matin; il

m'a parlé d'une entrevue qu'il eut mardi avec M. Lovelace au château de M... Il m'a fait mille queſtions ſur vous & ſur votre monſtre.

Il dépendoit de moi de faire naître entre eux de belles ſcènes; mais faiſant réflexion que M. Morden eſt d'un caractère ardent, & que c'étoit augmenter vos chagrins, que de l'expoſer à quelque malheur de la part d'un homme dont l'adreſſe eſt ſi connue dans les armes, je n'ai pas repréſenté les choſes ſous leur plus mauvaiſe face. Cependant, comme je ne pouvois mentir en ſa faveur, vous pouvez juger que j'en ai dit aſſez pour lui faire maudire le miſérable.

Malgré la conſidération où le colonel Morden a toujours été dans votre famille, je ne me ſuis point apperçue qu'il ait eu le crédit d'amener les eſprits aux moindres termes de réconciliation. Quelles peuvent être leurs vues? Mais j'apprends que votre frère eſt revenu d'Ecoſſe: auſſi l'honneur, la réputation de la famille eſt le cri commun.

Le colonel eſt de fort mauvaiſe humeur contre eux. Cependant il ne paroît pas qu'il ait vu juſqu'à préſent votre brutal de frère. Je lui ai dit que vous étiez fort mal, & je lui ai communiqué une partie de votre dernière lettre. Il vous admire; il maudit Lovelace;

il s'emporte contre toute votre famille ; il déclare qu'ils ſont tous indignes de vous.

Je n'ai pu refuſer à ſes inſtances de lui laiſſer prendre copie des endroits de votre lettre que j'avois cru lui pouvoir lire. Il aſſure qu'aucun de vos proches ne vous croit ſi mal, & ne voudra ſe le perſuader. Ils vous aiment tous, dit-il, & très-chérement. S'il eſt vrai qu'ils vous aiment, leur dureté ſera pour eux, dans les triſtes ſuppoſitions que vous me faites enviſager, le ſujet d'un remords éternel ; mais il ſemble qu'à préſent ces barbares veulent vous voir ſouffrir juſqu'aux portes de la mort.

Votre couſin m'a fait diverſes queſtions ſur M. Belford ; & lorſqu'il a ſu les motifs de votre liaiſon avec ce galant homme, & ſon déſintéreſſement dans tous les ſervices qu'il vous a rendus, il n'a pu retenir ſa colère contre ceux qui ont formé d'injurieux ſoupçons ſur ſes viſites. Son inquiétude étoit ſi vive pour vous, que jeudi 24, il chargea un homme de confiance d'aller s'informer de votre ſituation. On fit une triſte peinture de votre ſanté, & l'on ajouta que vous aviez été réduite à de grands embarras pour vous ſoutenir : mais comme cette réponſe venoit de votre hôteſſe, & qu'elle étoit mêlée de quelques réflexions un

peu amères, quoique juſtes, ſur la cruauté de vos proches, ils n'y ont pas ajouté beaucoup de foi. Je me flatte moi-même qu'elle ne peut être vraie; car il eſt impoſſible que vous faſſiez aſſez d'injuſtice à mon amitié, pour demeurer expoſée à quelques beſoins, faute d'argent. Je crois que je ne vous le pardonnerois de ma vie.

En qualité d'un de vos curateurs, le colonel eſt réſolu de vous mettre en poſſeſſion de votre terre. Il s'eſt fait remettre, par le même droit, le produit de vos revenus, depuis la mort de votre grand-père; ce qui monte à des ſommes conſidérables, qu'il ſe propoſe de vous porter lui-même. Mais quelques mots échappés me font juger que vous avez trompé la petiteſſe d'eſprit de certaines gens, en vous diſpenſant de leur demander du ſecours, puiſqu'ils étoient déterminés à vous laiſſer dans le chagrin & l'embarras. Leur caractère ſe ſoutient. Je puis faire cette réflexion ſans offenſe.

M. Morden s'imagine que, pour préliminaire de réconciliation, leur deſſein eſt de vous engager à faire un teſtament par lequel vous diſpoſerez de votre bien ſuivant leurs intentions. Mais il proteſte qu'il ne perdra point vos intérêts de vue, ſans avoir obligé tout le monde

à vous rendre juſtice; & qu'il ſaura bien empêcher qu'amis ou ennemis ne vous en impoſent. Parens ou ennemis, devoit-il dire, car les amis n'en impoſent point à leurs amis. Ainſi, ma chère, leur deſſein eſt de vous faire acheter votre paix. Votre couſin (ce n'eſt pas moi, ma chère, quoique telle ait toujours été mon opinion) dit que votre famille eſt trop riche pour être humble, raiſonnable ou modérée; que pour lui, qui jouit d'une fortune indépendante, il penſe à vous la laiſſer tout entière. Si le lâche Lovelace avoit conſulté du moins l'intérêt de la ſienne, quels avantages n'auroit-il pas trouvés avec vous, quand votre mariage vous auroit privée de votre part à la ſucceſſion paternelle?

J'ai préparé le colonel à la réſolution où vous êtes de nommer M. Belford pour un office dont nous eſpérons encore que l'exécution ſera différée long-tems. Il en a paru d'abord extrêmement ſurpris; mais, après avoir entendu les raiſons auxquelles je me ſuis rendue, il a ſeulement obſervé qu'une diſpoſition de cette nature déplairoit beaucoup à votre famille. Il s'eſt procuré, m'a-t-il dit, une copie de la lettre où Lovelace implore votre bonté, & s'offre à toutes ſortes de réparations pour la mériter, avec la copie de votre ré-

ponſe. Je vois qu'il ſouhaite beaucoup votre mariage, & qu'il ne l'eſpère pas moins, comme un remède, dit-il, qui eſt capable de réparer toutes les brèches.

Je ne finirois pas ſi tôt, & je répondrois à chaque article de votre dernière lettre, ſi, dans l'eſpérance où je ſuis de voir bientôt ma mère hors de danger, je n'étois réſolue de me rendre à Londres pour vous expliquer tout ce que j'ai dans l'eſprit, & pour vous dire, ma très-chère amie, en mêlant mon ame avec la vôtre, combien je ſuis, & ſerai toujours votre, &c.

ANNE HOWE.

(*On paſſe ici ſur près de vingt lettres qui n'ajoutent rien à la partie hiſtorique ; les unes de M. Belford, qui continue de rendre compte à ſon ami des circonſtances dont il eſt témoin. Entre pluſieurs peintures, il lui fait celle du cercueil, & de l'uſage qu'on en fait.* Il eſt placé, dit-il, prés de la fenêtre, comme un clavecin, quoique couvert d'un tapis qui pend juſqu'à terre. Lorſque miſs Harlove eſt ſi mal qu'elle ne peut aller juſqu'à ſon cabinet, elle lit, elle écrit deſſus, comme ſur un pupitre ou ſur une table; mais elle ne permet plus à perſonne d'entrer dedans cette chambre. *Les autres lettres ſont de*

miſs Clariſſe & de miſs Howe, qui ſe diſent mille choſes tendres & vertueuſes ; de M. Lovelace, qui ſe livre à toutes les alarmes de la crainte, à tous les emportemens de l'amour, à toutes les amertumes du remords, & qui ne laiſſe pas de retomber ſouvent dans ſon caractère, par des plaiſanteries déplacées. Il ne connoît plus de repos, il mène la vie d'un proſcrit, il vient au devant des lettres de ſon ami jusqu'au faubourg de Londres, &c. Une longue lettre, de madame Norton à Clariſſe, lui fait le récit d'un conſeil tenu entre M. Morden & la famille ; mais avec peu de ſuccès, parce que « M. » Morden, juſtement choqué de l'arrogance de ſon » frère, a pris le parti de ſe retirer, en proteſtant » contre tant de dureté ; réſolu de rompre avec » tous les Harlove, de mettre ſa couſine en » poſſeſſion de ſa terre, & de l'inſtituer ſon » unique héritière. Cependant le père, la mère, » les oncles, & la ſœur même, moitié attendris » par les ſentimens naturels, moitié convaincus » par les raiſons de M. Morden, ou pouſſés peut- » être par des motifs d'intérêt, commencent à » parler avec plus de modération. La mère ſur » tout dépoſe ſouvent ſes larmes dans le ſein de » cette ſage gouvernante. Elle ſe rendroit à Londres, » ſi de rigoureux ordres ne l'arrêtoient encore. Elle » eſt ſoutenue d'ailleurs par l'idée que la maladie » de ſa fille ne ſauroit être mortelle, dans une ſi

» grande jeunesse, avec une constitution si saine; » & sans autre cause que le chagrin de ses infor- » tunes. Madame Norton ne désespère pas d'ob- » tenir bientôt la permission de se rendre auprès » d'elle ». Miss Clarisse répond à cette lettre dans des termes qui marquent son indifférence pour d'autres biens que ceux qu'elle se promet bientôt dans une autre vie, mais qui confirment ce qu'on a vu jusqu'à présent de plus vertueux, de plus tendre & de plus aimable dans son caractère.

LETTRE CCCXLI.

M. Belford à M. Morden.

A Londres, 4 Septembre.

MONSIEUR,

LA nature des circonstances est une apologie suffisante pour la liberté que je prends de vous écrire; d'autant plus que, si je n'ai pas l'honneur de vous connoître personnellement, je n'en suis pas moins instruit de votre mérite. J'apprends que vous employez vos bons offices dans la famille de miss Clarisse Harlove, pour la réconciliation de la plus vertueuse & de la plus digne de toutes les femmes. Quelque générosité

nérosité qu'il y ait dans cette entreprise, nous n'avons que trop de sujet de craindre ici que vos soins ne deviennent inutiles. Tous ceux qui sont admis à la familiarité de miss Harlove sont persuadés qu'elle ne peut vivre plus de trois jours : & si vous souhaitez de la voir avant sa mort, il ne vous reste point de tems à perdre. Elle ignore que je vous écris. Je l'aurois fait plus tôt, si je n'avois espéré, de jour en jour, qu'elle apprendroit quelque heureux effet de votre obligeante médiation. J'ai l'honneur, monsieur, d'être &c.

BELFORD.

LETTRE CCCXLII.

M. Belford à M. Lovelace.

Mardi, 5 Septembre, à 7 heures du soir.

Le colonel Morden est arrivé cet après-midi, à cinq heures précises. Il étoit à cheval, suivi de deux laquais.

Ayant trouvé Smith & sa femme qui paroissoient tous les deux fort affligés, il leur a demandé, avec beaucoup d'impatience, comment se portoit miss Harlove. Elle n'est pas morte, a répondu tristement madame Smith ;

chère personne fût si mal, j'ai négligé de la voir, comme je le devois, au premier moment de mon arivée, & comme je n'y aurois pas manqué, si j'avois connu sa situation & les difficultés que j'ai trouvées de la part de sa famille. Mais, monsieur, ne reste-t-il pas d'espérance?

J'ai répondu que les médecins l'avoient quittée, avec la triste déclaration qu'il n'en restoit plus.

N'a-t-elle manqué de rien? a-t-il demandé. Son médecin est-il un homme éclairé? Je sais que ces bonnes gens ont eu pour elle toutes les civilités & toutes les attentions imaginables.

Eh! qui pourroit lui refuser ses adorations? s'est écriée madame Smith en pleurant à chaudes larmes; c'est la plus aimable de toutes les femmes.

Tel est le témoignage, a dit le colonel, que tout le monde lui rend. Bon dieu! comment votre cruel ami....

Et comment ses cruels parens.... ai-je interrompu. L'un n'est pas moins incompréhensible que l'autre.

J'ai pris soin de lui expliquer tout ce qu'on avoit tenté pour sa guérison. Il étoit fort impatient de la voir. Il l'avoit laissée, m'a-t-il dit, à l'âge de douze ans. Elle promettoit

us bea
elle av
ce : qu
étoit
que sa m
perdre
ent si ré
: ses gr
la pe
compa

otre p
oit asso
Lovic
royoien
pos. Le c
bler, il
pour fa
r avec p
toit tou
qu'il po
caution
nouveme
nte que
d'impre
ant deva
mmes
vanc

Elle étoit dans une charmante attitude, en robe de satin blanc, la tête appuyée sur le sein de madame Lovick, qui étoit sur une autre chaise auprès d'elle; le bras gauche passé sur son cou, comme pour se soutenir; car cette femme lui ayant tenu lieu de mère, elle aime une situation qui l'aide à se croire dans les bras maternels : une de ses joues touchant au sein de madame Lovick, la chaleur qu'elle en tiroit, jointe à celle de sa propre haleine, y avoit répandu une rougeur charmante, qui en ranimoit un peu la blancheur. L'autre étoit plus pâle, comme déjà glacée par les froides approches de la mort. Ses mains, aussi blanches que le lis, avec leurs veines, dont le bleu étoit plus transparent que je ne l'avois jamais vu, pendoient languissamment, l'une devant elle, l'autre serrée dans la main droite de l'obligeante veuve, dont les larmes mouilloient le visage qui étoit appuyé sur son sein; soit qu'elle les versât sans les sentir; ou qu'elle craignît d'éveiller sa chère fille en changeant de posture pour les essuyer. Son aspect d'ailleurs étoit calme & serein; & quoique par intervalles on la vît un peu tressaillir, son sommeil paroissoit [illegible] A la vé[illegible] sa respiration étoit courte & [illegible] [illegible]bre; & ne ressembloit [illegible] mourante.

que ma c
pable de
monsieur
oseroit co
ici tous ét
lui avons
gination.
Je me
servé qu'
assoupisse
prévenir
recueil
d'ém
paren
plac
voul

étoit dans la plus vive agitation derrière le paravent. Il s'est avancé deux fois, sans être apperçu de sa cousine; mais la crainte de lui causer trop de surprise l'obligeoit aussi-tôt de se retirer. J'ai marché vers lui, pour favoriser sa retraite. Partez-vous, M. Belford? m'a-t-elle dit. Seroit-ce M. Morden qui vous fait appeler? J'ai répondu que j'étois trompé si ce n'étoit lui. Elle a dit aux deux femmes : Poussez le paravent aussi proche qu'il se peut de la fenêtre. Il faut que je prenne un peu sur moi pour recevoir ce cher cousin, car il m'aimoit autrefois fort tendrement. Donnez-moi, je vous prie, quelques gouttes dans une cuillerée d'eau, pour soutenir mes esprits pendant cette entrevue; ce sera vraisemblablement le dernier acte de ma vie. Le colonel, qui entendoit jusqu'au moindre mot, s'est fait annoncer par son nom : & moi, feignant d'aller au devant de lui, je l'ai introduit sans affectation.

Il a serré l'ange entre ses bras, en fléchissant un genou à ses pieds; car, s'appuyant sur les deux bras de son fauteuil, elle a fait un effort inutile pour se lever. Excusez, cher cousin, lui a-t-elle dit, excusez si je ne puis me tenir debout.... Je ne m'attendois pas à la faveur que je reçois; mais je suis ravie

que vous me donniez l'occasion de vous remercier de vos généreuses bontés.

Ma chère, mon aimable cousine! a-t-il répondu d'un ton passionné; je ne me pardonnerai jamais d'avoir attendu si long-tems à vous voir : mais j'étois fort éloigné de vous croire si mal, & tous vos amis ne se l'imaginent pas non plus. S'ils le croyoient....

S'ils le croyoient, a-t-elle répété en l'interrompant, peut-être aurois-je reçu plus de marques de leur compassion. Mais de grâce, monsieur, comment les avez-vous laissés? êtes-vous réconcilié avec eux? Si vous ne l'êtes pas encore, je vous conjure, par l'amitié que vous avez pour moi, de ne pas retarder la paix. Tous les différens d'une famille si chère augmentent mes fautes, puisqu'elles en sont la première cause.

J'espérois, a-t-il repris, de recevoir bientôt d'eux quelque heureuse explication en votre faveur, lorsqu'une lettre de M. Belford m'a fait hâter mon départ pour Londres. Mais j'ai à vous rendre compte de la terre de votre grand-père; j'ai à vous remettre les sommes qui vous sont dues, & que votre famille vous prie de recevoir, dans la crainte que vous ne soyez exposée à quelque besoin. C'est un gage si

vous que, tout cher que vous m'avez toujours été, rien ne vous autorise à venger des injures que je pardonne, lorsqu'il me reste des parens plus proches que M. Morden : mais j'ai pris soin de vous expliquer là-dessus mes idées & mes raisons, & j'en espère l'effet qu'elles doivent produire.

Je dois rendre justice à M. Lovelace, a-t-il répliqué en s'essuyant les yeux; il est pénétré du repentir de sa basse ingratitude, & disposé à toutes les réparations qui sont en son pouvoir. Il reconnoit ses injustices & votre mérite. S'il avoit balancé à s'expliquer, je n'aurois pu demeurer dans l'inaction, quoique vous ayez des parens plus proches que moi. Votre grand-père, ma chère cousine, ne vous a-t-il pas confiée à mes soins ? Me croirai-je intéressé à votre fortune, sans l'être à votre honneur ? Mais, puisque M. Lovelace sent vivement son devoir, j'ai moins à dire, & vous pouvez être absolument tranquille sur ce point.

Que de grâces, monsieur, que de grâces j'ai à vous rendre ! tout est au point que je demandois à la bonté du ciel. Mais je me sens très-foible ; je suis fâchée de ne pouvoir soutenir plus long-tems..... Sa foiblesse ne lui permettant point d'achever, elle a penché la tête sur le sein de madame Lovick. Nous sommes

Smith, & que sa cousine s'affoiblissoit à vue d'œil.

M. Morden est lui-même fort indisposé : cependant il m'a déclaré qu'il ne s'éloigneroit pas d'elle, tandis qu'il la verra dans une situation si douteuse, & que son dessein est de passer la nuit sur une chaise dans son anti-chambre.

(*Les lettres suivantes sont des avis que M. Belford envoie, d'heure en heure, à M. Lovelace, par une suite continuelle de courriers. Il lui peint tous les dégrés par lesquels miss Clarisse paroît avancer vers la mort, ses sentimens, ses expressions, & jusqu'à ses moindres mouvemens pendant la nuit & la matinée du jour suivant. Ce sont autant de billets, dont voici quelques exemples*).

Mercredi 6, à 8 heures du matin.

Elle a donné ses ordres, avec beaucoup de présence d'esprit, sur la manière dont elle doit être placée dans son cercueil aussi-tôt que son corps sera tout-à-fait refroidi.

A 9 heures du matin.

Le colonel m'a dit qu'il avoit dépêché un de ses gens au château d'Harlove, pour y déclarer qu'on peut s'épargner la peine des

débats au sujet de la réconciliation, parce qu'il y a beaucoup d'apparence que sa chère cousine ne sera plus au monde lorsque les délibérations seront finies.

Il est au désespoir, dit-il, d'être revenu en Angleterre, ou de n'être pas revenu plûs tôt. S'il perd sa cousine, sa résolution est de retourner en Italie, pour s'établir à Florence ou à Livourne.

A 10 heures du matin.

Elle a tiré de son sein un portrait de miss Howe en miniature, qu'elle y a toujours porté. Elle l'a confié à madame Lovick, en la priant de le remettre sous une enveloppe adressée à M. Hickman, & de le lui envoyer par mes mains après sa mort. Elle l'a considéré long-tems avant que de l'abandonner. Aimable & tendre amie... ma compagne.... ma sœur! a-t-elle dit en le baisant quatre fois de suite à chaque nom.



J'ai renvoyé votre dernier courrier sans réponse. Votre impatience est juste : mais croyez-vous que je puisse interrompre une conversation pour courir à ma plume, vous écrire,

écrire, vous envoyer par lambeaux tout ce qui se présente ? Quand je le pourrois, ne voyez-vous pas qu'en écrivant une partie, je perdrois l'autre ?

Cet évènement n'est guère moins intéressant pour moi que pour vous. Si vous êtes plus désespéré que moi, je n'en connois qu'une raison, Lovelace, elle est au fond de votre cœur. Je consentirois plus volontiers à perdre tous les amis que j'ai au monde, sans vous excepter, qu'à la perte de cette divine personne. Je ne me rappellerai jamais ses souffrances & son mérite, sans me croire véritablement malheureux, quoique je n'aye rien à me reprocher sur le premier de ces deux points. Au reste, je fais moins cette réflexion pour la faire tomber sur vous, que pour exprimer toute la force de ma douleur, quoique votre conscience peut-être vous la fasse prendre autrement.

Votre courrier, qui supplie, dit-il, pour sa vie, en me pressant de le faire partir avec une lettre, m'arrache celle-ci d'entre les mains. Un quart-d'heure de plus (car on me fait appeler) pourroit vous rendre apparemment, sinon plus tranquille, du moins plus certain ; &, dans un état tel que le vôtre, c'est un soulagement pour un homme tel que vous.

LETTRE CCCXLIII.

M. BELFORD à M. MOWBRAY.

Mercredi, après midi.

JE ſuis ravi, cher Mowbray, d'apprendre que tu ſois à Londres. Au moment que tu recevras cette lettre, jette-toi, s'il eſt poſſible, avec Tourville dans le chemin de l'homme qui, de tous les hommes du monde, mérite le moins l'affection d'un bon cœur, mais qui eſt aſſez digne de celle de Tourville & de la tienne. Les nouvelles que j'aurai vraiſemblablement à lui marquer dans une heure ou deux, lui feront regarder comme ſon plus grand bonheur d'être annéanti.

Vous le trouverez entre le faubourg & Kenſington, probablement à cheval, courant devant lui comme un furieux, & retournant auſſi-tôt ſur ſes traces; ou deſcendu peut-être dans quelque hôtellerie, pour obſerver le retour des courriers qu'il m'envoie.

Will, ſon valet de chambre m'arrive à l'inſtant; il vous remettra ma lettre en chemin, & vous ſervira de guide. Partez ſur le champ, en carroſſe, à cheval, n'importe comment.

Votre présence sauvera la vie au maître, ou à quelqu'un de ses gens. Voilà, messieurs, les heureux effets du libertinage triomphant; tôt ou tard ils retombent sur nous, & tout se change en fiel le plus amer. Adieu.

BELFORD.

LETTRE CCCXLIV.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

MALÉDICTION sur tout ce qui t'empêche de m'écrire! sur le colonel, sur ta dernière lettre, sur le monde entier! Toi! te prétendre aussi intéressé que moi au sort de ma Clarisse! Et qui es-tu, pour m'oser tenir ce langage? Il est fort heureux pour l'un ou l'autre, que tu n'aies eu cette audace que par écrit. Morte ou vive, Clarisse Harlove est à moi, à moi seul. Ne me coûte-t-elle pas assez? N'est-il pas probable qu'elle me coûtera mon salut éternel, tandis qu'une éternité de bonheur sera son partage? Une éternelle séparation! ô comble d'horreur! dieu! dieu! comment puis-je soutenir cette idée? Mais il lui reste encore un souffle de vie; j'espère encore. Oh! Bel-

ford, étends mes eſpérances, & tu ſeras mon bon génie, le ſeul que je croirai jamais, que j'invoquerai comme le dieu de ma vie & de mon ſalut ! Je te pardonnerai tout.

Pour la dernière fois..... mais non, ce ne ſera pas, ce ne peut être la dernière. Déclare-moi, au moment que tu recevras ce billet, ce qu'il faut que je devienne ; car à préſent je ſuis le plus miſérable de tous les hommes.

A Knigt'sbridge, à 5 heures.

Will me dit que tu m'envoies Mowbray & Tourville. Je n'ai pas beſoin d'eux ; mon ame eſt laſſe d'eux & du monde entier. C'eſt de moi que je veux.... Cependant, comme ils me font aſſurer qu'ils ſeront ici dans l'inſtant, je les attendrai, eux & ta première lettre..... Ah ! Belford, garde-toi bien de m'apprendre... mais hâte-toi, hâte-toi, quelque malheur que tu aies à m'annoncer.



LETTRE CCCXLV.

M. Belford à M. Lovelace.

A 7 heures, mercredi, 6 Septembre.

Ce qu'il me reste à t'apprendre, c'est que tu ne saurois mieux faire à présent que de partir, soit pour Paris, soit pour tout autre lieu du monde où ta destinée pourra te conduire.

Belford.

LETTRE CCCXLVI.

M. Mowbray à M. Belford.

A Uxbrige, 7 Septembre, entre minuit & une heure.

(1) Je t'envoie demander, à la prière du pauvre Lovelace, les circonstances du fatal arrêt que tu as prononcé cette nuit. Il n'est pas capable de se servir de sa plume; mais il veut savoir tout ce qui appartient aux derniers mo-

(1) On doit se rappeler le caractère de Mowbray.

recevant; ses doigts paralytiques avoient peine à l'ouvrir : le tremblement de ses mains étoit si violent, qu'il l'a déchirée en deux avant de pouvoir l'ouvrir entiérement. Après l'avoir lue, il est devenu aussi pâle que la mort; & pendant quelques momens la voix lui a manqué. Il nous regardoit, la bouche ouverte & les yeux égarés : mais, ses esprits se ranimant tout d'un coup, il s'est emporté, de paroles & d'actions, à des fureurs que je n'entreprends pas de te représenter. Aucune partie du monde n'est échappée à ses exécrations; & sa rage se tournant contre lui-même, après avoir cherché des yeux son épée & ses pistolets, que Will avoit emportés en se retirant, il se seroit tué contre le mur, si nous ne l'avions arrêté fort heureusement, lorsqu'il s'y élançoit tête baissée. Il est demeuré entre Tourville & moi; mais, n'espérant rien de ses armes ni des nôtres, il s'est donné, sur le front, sur les tempes & sur la poitrine, des coups de poing qui auroient assommé un taureau. J'ai voulu me saisir de ses mains; il m'a repoussé avec tant de violence, que, d'un coup dont je n'ai pu me garantir, il m'a fait ruisseler le sang du nez. C'est lui, c'est lui, par bonheur; sans quoi je ne sais comment j'aurois pris cette injure. Tourville en a fait un vif reproche, en lui

repréſentant combien il étoit horrible de maltraiter un ami, & de perdre la raiſon pour une femme. Il a répondu plus tranquillement, qu'il en étoit fâché. Alors Will s'eſt haſardé à m'apporter une ſerviette & de l'eau; & j'ai remarqué, aux yeux de ce coquin, qu'il ſe réjouiſſoit que j'euſſe reçu le coup plutôt que lui.

Ainſi, par degrés, nous avons un peu ramené le furieux à la raiſon. Il a promis de tenir une conduite plus mâle, & je lui ai pardonné. Nous l'avons fait monter à cheval dans l'obſcurité, & nous ſommes venus enſemble chez Doleman. Chacun de nous a mis tout en uſage pour lui faire honte de ſa folie. Nous lui avons dit qu'il n'étoit queſtion que d'une femme, & d'une femme obſtinée, perverſe. D'ailleurs, quel remède? Et tu conviendras, Belford, comme nous n'avons pas manqué de le lui dire auſſi, qu'il eſt honteux pour un homme qui s'eſt vu le maître de vingt femmes, pires ou meilleures que celle-ci, de faire tant de vacarme, par la ſeule raiſon qu'il a plu à la belle de ſe laiſſer mourir. Nous lui avons conſeillé de ne plus s'attaquer à des femmes orgueilleuſes de leur caractère, & de ce qu'elles appellent leur vertu. A quoi bon? Le plaiſir ne vaut pas la

peine : & qu'ont-elles de plus que les autres ? Nous avons passé le tems à lui donner ainsi de la consolation & des conseils ; mais sa maudite imagination ne l'attache pas moins à une femme morte, que si elle étoit vivante. Morte, je dis ; car je le suppose, Belford ; nous la croyons morte certainement & de bonne foi ; sinon, que le diable t'emporte, pour nous avoir joués très-ridiculement ! C'est sans doute une des raisons qui lui font demander les circonstances de son départ ; car je t'avertis qu'il ne veut pas souffrir le nom de *mort*. N'admires-tu pas cette délicatesse ? Que l'amour énerve un homme ! un homme de cette trempe, encore ! L'amour en a fait un idiot, un imbécille. Par ma foi, la patience me manque, à la vue de toutes ses folies. Envoye-nous donc le récit qu'on te demande, & qu'il hurle dessus, comme je suppose qu'il n'y manquera point.

Mais il faut absolument que nous le fassions voyager. Dans un mois ou deux, nous le rejoindrons, toi, Tourville & moi, & nous l'aurons bientôt guéri de cette extravagance. Il aura honte de lui-même, & nous ne l'épargnerons pas alors. Aujourd'hui, ce seroit pitié de le traiter comme il le mérite. Ainsi, retranche les réflexions ; car il paroît que tu ne l'as pas trop épargné.

une main de miſs Harlove entre les ſiennes, le viſage baiſſé deſſus, & la mouillant de ſes larmes. De l'autre côté, madame Lovick, noyée dans les ſiennes, avoit la tête appuyée négligemment contre le chevet du lit; & la tournant vers moi auſſi-tôt qu'elle m'a vu: Oh! M. Belford, s'eſt-elle écriée les mains jointes, la chère, l'incomparable miſs.... Un ſanglot ne lui a pas permis d'achever. Madame Smith étoit debout près d'elle, les yeux élevés, & joignant auſſi les mains, qu'elle preſſoit l'une contre l'autre, pour implorer le ſecours du ſeul pouvoir dont on pouvoit en attendre. Les larmes s'entre-ſuivoient rapidement ſur ſes deux joues. La garde étoit au-deſſous de madame Lovick & de madame Smith, la tête penchée. Elle tenoit dans une main un cordial inutile, qu'elle venoit de préſenter à ſa maîtreſſe mourante. Ses yeux paroiſſoient enflés à force de pleurer, quoiqu'elle dût être endurcie, par l'habitude, à ces triſtes ſpectacles; & les tournant vers moi, elle a paru m'inviter à joindre ma douleur à celle de l'aſſemblée. La ſervante de la maiſon, appuyée contre le mur, preſſant des deux mains ſon tablier ſur ſes yeux, faiſoit entendre encore plus diſtinctement ſes ſanglots, parce qu'avec moins d'empire ſur elle-même, elle étoit moins capable de les retenir.

Miss Harlove avoit gardé le silence pendant quelques minutes; &, semblant avoir perdu le pouvoir de parler, elle remuoit quelquefois les lèvres, sans en faire sortir aucun son. Mais, à mon approche, madame Lovick ayant à peine prononcé mon nom, que, d'une voix foible & intérieure, elle s'est efforcée de le prononcer aussi. Oh! monsieur Belford, m'a-t-elle dit en reprenant haleine presque à chaque mot, c'est à présent, c'est à présent, j'en remercie la bonté du ciel, que je touche à la fin de mes maux. Quelques momens de plus vont me délivrer du fardeau de la vie, & je sens que je vais être heureuse. Consolez, monsieur, consolez le colonel. Voyez, son affliction n'est pas blâmable; il souhaiteroit de pouvoir retarder mon bonheur.

Elle s'est arrêtée quelques momens. Ensuite, tournant les yeux sur lui: Pourquoi cette profonde tristesse? La mort n'est-elle pas notre partage commun? Le corps peut paroître un peu abattu; c'est tout. Il n'est pas si pénible de mourir que je l'avois cru. La difficulté consiste dans les préparations; mais, grâces au ciel, le tems ne m'a pas manqué. Le reste, je le vois bien, est plus fâcheux pour les spectateurs que pour moi. L'avenir, auquel je touche, ne me présente rien que d'agréable.

En effet, un doux sourire sembloit faire

rayonner la joie sur son visage. Après quelques momens de silence : Encore une fois, mon cher cousin, a-t-elle dit au colonel, chargez-vous de mes derniers sentimens pour mon père & ma mère... pour ma sœur, pour mon frère, pour mes oncles.... Dites-leur, qu'en expirant je bénis toutes leurs bontés... toutes leurs rigueurs...... Heureuse, heureuse, d'avoir reçu ma punition dans cette vie !

La douce langueur de sa voix, & ses périodes interrompues remplissent encore mon oreille ; cette impression me sera présente toute ma vie. Elle a continué, par intervalles, d'adresser quelques mots au colonel, à moi, aux femmes même, qui n'ont pas cessé d'avoir les yeux attachés sur elle jusqu'au dernier moment. Une fois elle s'est doucement écriée : O mort ! où est ton aiguillon » ? Quatre mots que je me souviens d'avoir entendus aux funérailles de mon oncle & du pauvre Belton. Une autre fois, elle a dit d'un ton paisible : « Qu'il est heureux pour moi d'avoir senti » l'affliction » ! C'est apparemment quelque passage de l'Ecriture.

Tandis que la douleur nous tenoit comme ensevelis dans un profond silence, elle a tourné la tête vers moi : « Dites, monsieur, dites à » votre ami que je lui pardonne, & que je » prie le ciel de lui pardonner. Apprenez lui que

» je meurs heureusement, & que je souhaite,
» pour son intérêt, que sa dernière heure res-
« semble à la mienne ».

Quelques momens après, elle a dit, d'une voix encore plus basse : Ma vue se trouble ; je ne vous vois plus qu'au travers d'un nuage. N'est-ce pas la main de M. Morden que je tiens ? en la lui pressant de la sienne. Où est celle de M. Belford ? en tendant l'autre vers moi. Je lui ai donné aussi-tôt la mienne. Que le ciel, nous a-t-elle dit, vous comble tous deux de ses bénédictions, & rende votre mort aussi douce que la mienne. Vous verrez ma chère miss Howe ; dites-lui que je fais les mêmes vœux pour elle, & qu'en échange du portrait que je lui ai rendu, j'emporte son image au fond du cœur. Apprenez, par mon exemple, a-t-elle ajouté avec beaucoup de peine à se faire entendre, comment tout finit ; & puissiez-vous.... Sa tête s'est appesantie sur son oreiller ; ses mains ont quitté les nôtres, & la pâleur de la mort s'est répandue sur son visage.

Nous avons cru qu'elle venoit d'expirer, & la douleur nous a fait pousser un cri : mais quelques signes de vie qu'elle a recommencé à donner, ont rappelé aussi-tôt notre attention. Ses yeux se sont ouverts encore une fois. Elle nous a regardés successivement,

avec un petit mouvement de tête vers chaque personne de l'assemblée, qui nous a fait juger qu'elle nous distinguoit. Enfin, levant les mains à demi, & prononçant d'une voix confuse : Ciel ! reçois une ame qui n'aspire qu'à toi, elle a rendu le dernier soupir.

Oh ! Lovelace !... mais il m'est impossible d'en écrire davantage.



Je reprends la plume, pour ajouter quelques lignes. Tandis qu'il lui restoit de la chaleur, nous avons pressé sa main de nos lèvres. Quelle sérénité sur son visage ! que de charmes au milieu des horreurs de la mort ! Le colonel & moi, nous sommes passés dans la chambre voisine, en nous regardant l'un l'autre, dans l'intention de parler : mais, pénétrés d'un même sentiment, & gouvernés par la même cause, chacun s'est assis de son côté, sans prononcer un seul mot. Le colonel soupiroit, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Enfin, le visage & les mains levées, avec aussi peu d'attention à moi que s'il eût été seul dans la chambre : Bonté du ciel ! s'est-il écrié, soutiens-moi. Est-ce là le sort du plus parfait ouvrage de la nature ? Ensuite, après s'être arrêté

arrêté un moment : Ah ! c'eſt donc pour jamais, ma chère, mon adorable couſine ! Mais, paroiſſant revenir à lui-méme, & s'adreſſant à moi : Pardon, monſieur...., mille excuſes, M. Belford. Il s'eſt levé alors, ſans rien ajouter ; & ſe gliſſant vers la porte : J'eſpère, monſieur, m'a-t-il dit en ſortant, que nous nous reverrons demain. Il eſt deſcendu, il eſt ſorti de la maiſon, & je ſuis demeuré comme une ſtatue.

Lorſque j'ai commencé à rappeler mes eſprits, j'avoue que mes premiers mouvemens m'ont porté à trouver de l'injuſtice dans la diſpenſation des deſtinées humaines. J'ai perdu de vue, pendant quelques momens, l'heureuſe préparation de miſs Harlove, ſon paſſage encore plus heureux, ſon triomphe dans un événement qui n'eſt, après tout, que le ſort commun ; & j'oubliois que, demeurant après elle, avec la certitude d'arriver au même terme, nous ſommes bien éloignés d'être aſſurés du même bonheur.

Elle eſt partie pour une meilleure vie quatre minutes préciſes après ſix heures ; je venois de jeter les yeux ſur ſa montre qui étoit ſuſpendue à côté de moi.

Tels ont été les derniers momens de miſs Clariſſe Harlove, dans la fleur de ſa jeuneſſe & de ſa beauté. Si l'on conſidère un âge ſi

tendre, elle n'a laissé personne après elle qui la surpasse en étendue de connoissances & en jugement ; personne qui l'égale peut-être en vertu, en piété, en douceur, en politesse, en générosité, en discrétion, en charité véritablement chrétienne. La modestie & l'humilité, qui relevoient en elle tant de qualités extraordinaires, ne l'empêchant point de faire éclater, dans l'occasion, une rare présence d'esprit & beaucoup de grandeur d'ame, on peut dire qu'elle faisoit non seulement l'honneur de son sexe, mais l'ornement de la nature humaine.

Une meilleure plume que la mienne peut lui rendre justice avec plus d'éclat. Je parle de la tienne, Lovelace ; car tu sais mieux que personne combien elle étoit supérieure à toutes les femmes du monde, par les grâces de l'esprit & de la figure, & par toutes les qualités naturelles & acquises. Personne ne rendroit mieux compte aussi des véritables causes d'une mort si prématurée, & de tant d'infortunes qui, du plus haut point de la félicité, ont conduit, dans un espace si court, une femme adorée de tout le monde, à une fin, heureuse à la vérité pour elle-même, mais si peu naturelle & si déplorable pour tous ceux qui ont eu l'honneur de la connoître. C'est donc

une entreprise que je t'abandonne. J'ajoute seulement, que je partage avec toi toutes tes peines, à l'exception, ce qui est cruel à dire, de celles qui doivent naître de ton crime & de tes remords.

Jeudi, à 9 heures du matin.

Je reçois une lettre que Mowbray m'écrit en ton nom : mais j'ai prévenu tes désirs; & divers ordres que j'ai à donner dans cette triste occasion, ne me laissent pas le tems d'entrer dans un nouveau détail. On ne me fait pas une peinture agréable de ta situation. Elle ne m'étonne point ; le tems seul peut te la rendre plus supportable ; c'est-à-dire, si tu parviens à composer avec ta conscience ; sans quoi le mal ne fera qu'augmenter de jour en jour.

Tourville, qui arrive à ce moment, me représente ton affliction. J'espère que tu ne penseras point à te rendre ici. Miss Harlove désire, dans son testament, qu'on ne t'accorde point la liberté de la voir. J'en fais tirer quatre copies. Il est assez long ; car chaque article porte l'explication de ses motifs. Je te promets

d'autres éclaircissemens aussi-tôt que je trouverai le tems de t'écrire.

On m'a remis trois lettres adressées à miss Clarisse Harlove. Mon office me donnant le droit de les ouvrir, je les ai lues, & je t'en promets une copie. Elles sont capables de me faire perdre l'esprit. Quelle joie n'auroient-elles pas causée à la malheureuse Clarisse ! Cependant elles seroient venues trop tard pour changer rien à son sort ; & si ce bonheur lui étoit arrivé avant le dernier moment de sa vie, elle n'auroit pu dire, avec tant de noblesse, « Que le ciel ne lui avoit pas laissé » d'autre consolation que lui-même ».



LETTRE CCCXLVIII.

Madame NORTON *à miss* CLARISSE HARLOVE.

Mercredi, 6 Septembre.

ENFIN, enfin, ma très-chère miss Clary, tout répond heureusement à nos vœux. L'unanimité des voix est en votre faveur ; votre frère & votre sœur même sont devenus les plus ardens pour la réconciliation. Je l'avois prévu. Quel triomphe la patience & la douceur vous font remporter !

Cet heureux changement est dû aux derniers avis de votre cousin Morden. Mais il vous aura vue sans doute avant que vous puissiez recevoir ma lettre, avec sa poche remplie d'or & de billets de banque, pour ne laisser rien manquer à votre repos & à vos besoins.

Tous nos désirs, toutes nos prières sont à présent pour le rétablissement de votre santé & de vos forces. Je sais combien votre cœur respectueux sera consolé par cette joyeuse nouvelle, & par mille détails que j'ai à vous faire, lorsque j'aurai la satisfaction de vous

embraſſer. Ce ſera ſamedi prochain au plus tard; peut-être dès vendredi, vers le tems auquel vous recevrez cette lettre.

On m'a fait appeler aujourd'hui de la part de votre famille entière. J'ai été reçue de tout le monde avec beaucoup de careſſes & de bonté. On m'a ſuppliée (car c'eſt le mot dont on s'eſt ſervi ; & jugez ſi j'avois beſoin d'être preſſée dans ces termes) de me rendre auprès de vous ſans perdre un moment, pour vous aſſurer de l'affection de tous vos proches. Votre père m'a donné ordre de vous dire, en ſon nom, tout ce que mon cœur pourroit m'inſpirer de plus tendre, dans la vue de vous conſoler & de fortifier votre courage. Ils ſe ſont engagés tous à ratifier les expreſſions de ma tendreſſe & de ma joie.

Quelle douce commiſſion pour votre fidelle Norton ! Mon cœur ne manquera point d'expreſſions tendres ; ſoyez là-deſſus ſans crainte. Je médite déjà ce que je dois vous dire, pour relever le vôtre, au nom de tout ce que vous avez de plus proche & de plus cher au monde. Mon chagrin eſt de ne pouvoir partir à l'inſtant, comme je le ferois, au lieu de vous écrire, ſi l'on m'avoit offert un carroſſe du château : mais il y auroit eu de l'indiſcrétion à le demander. J'aurai demain une chaiſe de louage.

Qu'il me tarde de presser ma chère, ma précieuse fille dans mes bras, & j'ose dire contre mon sein maternel !

Votre sœur a promis de vous écrire, & d'envoyer par un exprès ma lettre avec la sienne. Votre oncle Harlove vous écrira aussi, & dans les termes les plus obligeans. Ils sont tous extrêmement alarmés de votre situation ; ils sont charmés de votre conduite & de vos sentimens. Que n'ont-ils reçu plutôt les mêmes informations ! Mais ils mettent leur consolation & leur confiance dans l'idée que M. Morden ne leur auroit pas écrit en arrivant à Londres, s'il avoit jugé qu'il fût trop tard.

Ils sont résolus, ma très-chère miss, de ne vous prescrire aucune loi. Tout sera laissé à votre discrétion. Seulement, votre frère & votre sœur déclarent qu'ils ne consentiront jamais à donner le nom de frère à M. Lovelace ; & je crois que votre père ne se laissera pas engager facilement à le recevoir pour fils.

J'ai ordre de vous amener avec moi aussitôt que votre inclination vous le fera désirer, & que votre santé vous le permettra. Vous serez reçue à bras ouverts ; tout le monde languit de l'impatience de vous revoir. Que le ciel vous conserve pour cette heureuse entrevue ! Je me le promets de sa bonté, & je le

ment ſoutenu, je prévois qu'après cette ſéparation vous allez nous être plus chère que jamais. Conſolez-vous donc, chère ſœur, & gardez-vous d'un excès d'abattement. Quelque mortification que puiſſent vous cauſer l'obſcurciſſement de votre ancienne perſpective, & les réflexions que vous ferez en vous-même ſur votre fauſſe démarche, & ſur le malheur que vous avez eu de ternir un auſſi charmant caractère que le vôtre, vous n'en recevrez aucune de nous. Pour gage de faveur & de réconciliation, mon père & ma mère vous aſſurent, par ma main, de leur bénédiction & de leurs prières. Ils penſent même à vous conſoler plus efficacement; car s'ils apprennent que cette lettre ait été reçue comme ils s'y attendent (ils en jugeront par l'effet qu'elle produira ſur votre ſanté), ma mère ira vous voir elle-même à Londres. Dans l'intervalle, madame Norton, pour laquelle vous avez toujours eu tant d'amitié, ne tardera point à ſe rendre auprès de vous. Elle vous écrit, pour vous annoncer ſon arrivée & l'affection renaiſſante de toute votre famille.

Nous eſpérons que de ſi bonnes nouvelles vous rendront un peu de goût pour la vie. Hâtez-vous de nous en aſſurer. Votre pro-

mené une vie ſi pénitente & ſi régulière, nous ſommes réellement très-conſternés, votre frère & tous les autres, de vous avoir traitée avec tant de rigueur. Pardonnez la part qu'on m'y a fait prendre, ma très-chère Clary. Je ſuis votre ſecond père, vous le ſavez; & vous m'avez toujours aimé.

J'eſpère que vous ſerez bientôt en état de vous rendre ici; & qu'après y avoir paſſé quelque tems, vous m'accorderez un mois entier, lorſque votre père & votre mère auront la bonté d'y conſentir, pour réjouir mon cœur, & régler, comme autrefois, mes affaires domeſtiques. Mais ſi votre maladie ne vous permettoit pas de venir auſſi-tôt que nous le déſirons, j'irois moi-même à Londres; car je meurs d'envie de vous voir : jamais je ne l'ai ſouhaité avec tant d'impatience, quoique vous ayez toujours fait les délices de mon cœur, comme vous ne ſauriez l'avoir oublié.

Mon frère Antonin vous embraſſe de tout le ſien, & ſe joint à moi, dans la tendre aſſurance que tout ira parfaitement, & mieux, s'il eſt poſſible, que jamais. Nous avons été ſi long-tems privés de vous, que nous ſentons vivement le beſoin de vous revoir, & la faim, la ſoif, ſi cette expreſſion peut ſervir à me faire entendre, de vous ſerrer encore une fois ſur

notre cœur. Soyez ſûre que vous n'en avez jamais été bannie ſi loin que notre chagrin nous l'a fait croire, & que vous vous l'êtes imaginé.

Votre frère & votre ſœur parlent de vous aller voir à Londres, & je crois que c'eſt auſſi le deſſein de votre indulgente mère. Que le ciel vous rende à nous dans ſa bonté! ſans quoi je ne ſais ce que deviendroit votre affectionné oncle & votre ſecond père,

JULES HARLOVE.

LETTRE CCCLI.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

Vendredi au ſoir, 8 Septembre.

IL faut vous rendre compte de toutes mes actions depuis ma lettre précédente, qui contenoit la dernière ſcène de l'incomparable Clariſſe.

Auſſi-tôt qu'elle fut expirée, nous laiſsâmes le corps à la garde des femmes de la maiſon, qui, ſuivant les ordres qu'elle leur avoit donnés le même jour, le mirent en poſſeſſion de cet logement funeſte qu'elle s'étoit préparé

avec un courage ſi ferme & ſi tranquille. Hier au matin, le colonel vint me prendre chez moi. Il n'étoit pas encore revenu de ſon trouble. Nous nous rendîmes enſemble chez Smith, où nous ne pûmes nous défendre, en arrivant, de jeter encore une fois les yeux ſur l'ange mortel, & d'admirer la ſérénité qui régnoit ſur ſon viſage. Les femmes nous dirent qu'elles n'avoient jamais vu la mort ſous une figure ſi charmante. On l'auroit crue dans un doux aſſoupiſſement. Ses joues & ſes lèvres n'avoient pas encore perdu tout-à-fait leur couleur vermeille.

J'ouvris un tiroir dans lequel je ſavois d'elle-même que je devois trouver ſes papiers. Le premier qui s'offrit à ma vue, étoit un paquet cacheté de trois ſceaux en cire noire, avec cette inſcription : « Auſſi-tôt que je » ne ſerai plus, M. Belford prendra la peine » de lever l'enveloppe ». Je me reprochai beaucoup de ne l'avoir pas fait la veille; mais j'étois réellement incapable de toute ſorte d'attention.

Je rompis les cachets. Je trouvai, ſous l'enveloppe, onze lettres, toutes cachetées en noir, dont l'une m'étoit adreſſée. Je ne fais pas difficulté de vous en envoyer une copie.

A *Monsieur* BELFORD.

Dimanche au soir, 3 Septembre.

MONSIEUR,

Dans cette dernière & solennelle occasion, je dois vous renouveler mes remercîmens pour les importans services que vous m'avez rendus, dans un tems où j'avois besoin de secours & de protection. Permettez que, de la région des morts, où je serai lorsque vous lirez cette lettre, je profite des circonstances pour vous donner la matière de quelques réflexions, avec toute la chaleur d'une sincère amitié.

Je me flatte humblement que, dans la dernière heure d'une personne qui vous souhaitera éternellement toutes sortes de biens, vous venez d'avoir un exemple de la vanité des fortunes du monde, & de l'importance d'être en paix avec soi-même.

Un grand homme, dont j'ai su le nom (1), se voyant au lit de la mort, déclara qu'il auroit mieux aimé pouvoir se rappeler le souvenir d'un verre d'eau qu'il auroit donné à un misérable, que celui d'un grand nom

xembourg.

donnoit naiſſance à quelque démêlé fâcheux, vous ſupporteriez, avec la générosité dont je vous ai cru rempli, les foibleſſes de mes proches, ſur-tout celles de mon frère, qui eſt réellement un jeune homme de mérite, mais un peu trop ardent & trop livré à ſes préventions. J'eſpère que la paix fera votre étude, & que vous apporterez tous vos ſoins à réconcilier les cœurs diviſés; que vous emploierez particulièrement votre influence ſur un ami encore plus violent, pour arrêter de nouveaux déſaſtres; car aſſurément cet eſprit fougueux peut ſe croire ſatisfait des maux qu'il a cauſés; ſur-tout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille, en la bleſſant dans la plus tendre partie de ſon honneur. J'ai déjà votre promeſſe ſur tous ces points; j'en demande l'obſervation comme une dette.

Une autre prière que j'ai à vous faire, c'eſt d'envoyer à leur adreſſe, par un exprès, toutes les lettres que vous trouverez ſous cette enveloppe.

A préſent, monſieur, permettez que j'emporte l'eſpoir de devenir un humble inſtrument dans les mains de la providence, pour rappeler ſolidement à la vertu un homme de votre eſprit & de votre mérite. Si la malheureuſe démarche qui a précipité la fin

fin de mes jours, fait perdre à la société humaine une jeune personne dont on pouvoit espérer quelque utilité, cette perte sera réparée fort heureusement par la grâce que je demande pour vous au ciel, & dont je tirerai moi-même un infaillible avantage; sans compter l'espérance de pouvoir vous remercier, dans une meilleure vie, comme je le ferai jusqu'à mon dernier soupir, de tout le bien que vous m'avez fait, & de l'embarras où vous vous êtes engagé, monsieur, pour votre très-humble, &c.

CL. HARLOVE.

LES autres lettres sont pour son père, pour sa mère, pour ses deux oncles, pour son frère & pour sa sœur; pour sa tante Hervey, pour M. Morden, pour miss Howe, pour madame Norton; & la dernière pour vous, en exécution de la parole qu'elle vous a donnée de vous écrire aussi-tôt qu'elle seroit arrivée à la maison de son père. J'attendrai, pour vous envoyer cette lettre que vous soyez dans une meilleure disposition que Tourville ne représente la vôtre.

Elle a pris soin de me laisser, sous une enveloppe particulière, avec d'autres papiers que je n'ai pas encore eu le tems de lire, une copie de ces dix lettres posthumes. Je ne suis plus surpris qu'elle écrivît continuellement; &

jamais, d'ailleurs, je n'ai connu de jeune personne qui se servît plus facilement de sa plume. Ses idées paroissant se présenter à mesure qu'elle les jetoit sur le papier, j'ai remarqué plus d'une fois qu'elle s'arrêtoit rarement, & qu'elle changeoit ou qu'elle effaçoit encore moins. C'étoit un talent naturel, qu'elle joignoit à mille autres.

Je remis au colonel la lettre qui étoit pour lui, & je donnai ordre à mon valet de chambre de se tenir prêt à porter les autres. Ensuite, étant passés dans l'appartement voisin, nous fîmes l'ouverture du testament. Cette lecture nous causa une émotion si vive, que le colonel, s'interrompant quelquefois lui-même, me prioit de lire à sa place, & que j'avois besoin aussi de lui faire quelquefois la même prière à mon tour. Notre attendrissement paroissoit jusque dans le son de nos voix. Je n'entrerai ici dans le détail de ses dernières volontés, qu'autant qu'il a rapport au fil de ma narration, parce que j'ai dessein de vous envoyer une copie du testament.

Le colonel me dit qu'il étoit prêt à me rendre compte des sommes qu'il avoit apportées de la famille, & qu'elles me mettroient en état d'exécuter sans aucun délai cette partie des dispositions. Il me força de recevoir un papier i en contenoit l'état, & que je mis dans mon

porte-feuille ſans l'avoir lu ; mais je lui répondis, que, dans l'eſpérance où j'étois qu'il contribueroit de tout ſon pouvoir à l'exécution littérale du teſtament, je lui demandois d'avance ſon ſecours & ſes avis.

Le déſir qu'elle marque, dans le premier article, d'être enterrée avec ſes ancêtres, nous obligeoit d'écrire au château d'Harlove. J'ai engagé le colonel à ſe charger de cette commiſſion, parce que je n'ai pas voulu, du moins tout d'un coup, faire l'officieux aux yeux d'une famille qui ſouhaitera probablement de n'avoir aucune communication avec moi. Voici la lettre de M. Morden, qui eſt adreſſée au jeune Harlove.

MONSIEUR,

Les ordres dont le porteur eſt chargé me diſpenſent de vous apprendre le ſort de la plus excellente de toutes les femmes ; mais je ſuis prié par ſon exécuteur teſtamentaire, qui vous enverra inceſſamment une copie de ſes dernières volontés, de vous faire ſavoir qu'elle demande inſtamment d'être enſevelie dans le caveau de la famille, aux pieds de ſon grand-père. Si ſon père s'y oppoſe, elle ordonne que ſon corps ſoit enterré dans le cimetière de la paroiſſe où

elle eſt morte. Il n'eſt pas beſoin d'ajouter que cette propoſition demande une prompte réponſe.

Son bonheur commença hier au ſoir, quatre minutes après ſix heures. Je ſuis, &c.

MORDEN.

Le colonel & moi, nous avons ordonné le grand deuil pour nous & pour tous nos gens.

LETTRE CCCLII.

M. Belford à M. Lovelace.

Samedi, à 10 heures.

La pauvre madame Norton eſt arrivée. Elle étoit deſcendue à la porte, & ſon empreſſement la faiſoit aller droit à l'eſcalier; mais madame Smith & madame Lovick étant à pleurer enſemble, & la première ayant informé trop bruſquement cette vénérable femme de la fatale nouvelle, elle eſt tombée ſans connoiſ-
à leurs pieds. Cet accès a duré ſi long-
pour la faire revenir, elles ont
lui faire tirer du ſang. Je ſuis
moment qu'elle commençoit à
eſprits. Elle s'eſt livrée aux ex-

pressions de sa douleur, aux louanges de son incomparable élève, &, comme vous devez le juger, à d'amères invectives contre vous, mais si mesurées néanmoins, que j'y ai pu reconnoître une femme bien élevée, comme j'ai reconnu le ton chrétien dans ses lamentions.

Elle étoit impatiente de voir le corps. Les deux autres femmes sont montées avec elle; mais elles m'ont avoué qu'elles étoient elles-mêmes trop touchées de ce qu'elles avoient vu, pour décrire un spectacle si tendre. Elle a poussé le dessus du cercueil, en tremblant de douleur & d'impatience. Elle s'est jetée sur le visage, qu'elle a baigné de ses larmes. Elle a baisé plusieurs fois le front & les joues, comme si son éleve eût été vivante. C'étoit elle-même! a-t-elle répété vingt fois, sa chère fille! unique objet de son affection dans ce malheureux monde: la mort, qui défigure tout, n'avoit point eu le pouvoir d'altérer ses aimables traits! Elle a long-tems admiré la sérénité de son aspect. Sa fille étoit heureuse, a-t-elle dit; il n'y avoit aucun doute; mais combien de misérables avoit-elle laissés après elle? L'excellente femme s'est plainte au ciel d'avoir assez vécu pour être du nombre.

C'est avec une peine extrême qu'on est parvenu à lui faire quitter le cercueil & la cham-

bre. Lorſqu'elle eſt paſſée dans l'appartement voiſin, je me ſuis approché d'elle, & je l'ai informée du legs avantageux que ſa chère fille a fait en ſa faveur; mais ſa douleur n'a fait qu'augmenter. Elle devoit mourir avec elle, m'a-t-elle dit avec un ruiſſeau de larmes. Que lui reſtoit-il au monde, après avoir perdu tout ce qui pouvoit l'attacher à la vie? Sa principale conſolation étoit de n'avoir pas long-tems à lui ſurvivre. Elle croyoit, a-t-elle ajouté, ne pas offenſer le ciel, en lui demandant cette grâce. Il étoit aiſé d'obſerver, par la reſſemblance des ſentimens, que la divine Clariſſe devoit à cette vertueuſe femme une partie de ſes principes.

Pour faire quelque diverſion à ſa douleur, je lui ai parlé de prendre elle-même le ſoin de ſon deuil; & je lui ai remis trente guinées, que ſa fille, puiſqu'elle lui donne ce nom, lègue en particulier dans cette vue, pour elle & pour ſon fils. Ces petits ſoins réveillent ordinairement les bons cœurs, d'une noire eſpèce de léthargie qui ſuccède aux attaques d'une violente affliction. C'eſt le ſeul deuil dont le teſtament faſſe mention. Je l'ai priée de ne pas perdre de tems à le faire préparer, parce que je ne doutois pas qu'elle ne fût réſolue d'accompagner le corps, ſi l'on obtient la permiſſion de le faire tranſporter.

Le colonel ſe propoſe de mener le convoi. Il ſe chargera d'une copie du teſtament ; & ſa bonté le faiſant penſer à donner de favorables idées de moi à la famille, il veut prendre auſſi une copie de la lettre que j'ai reçue de miſs Harlove après ſa mort. Il eſt ſi obligeant, qu'il me promet le récit de tout ce qui ſe paſſera dans cette triſte occaſion. Nous avons commencé une amitié & réglé une correſpondance, dont je ne connois qu'un accident qui puiſſe interrompre la continuation juſqu'à la fin de nos vies ; & je ſuis dans une ferme eſpérance que cet accident n'arrivera point.

Mais quelle doit être la douleur, le remords dont les cœurs de cette inexorable famille ſeront ſaiſis, en recevant les lettres poſthumes & celle de M. Morden !

J'ai donné des ordres, dans la ſuppoſition que le corps ſera tranſporté ; & les femmes ont eu ſoin de remplir le cercueil de parfums.

Le colonel m'a forcé de prendre les billets de banque & les lettres de change qu'il avoit apportés. La ſomme, qui s'eſt accrue depuis la mort du grand-père, eſt très-conſidérable.



Depuis que M. Morden s'eſt retiré, je me ſuis donné la ſatisfaction de lire les copies des

lettres poſthumes que mon valet de chambre eſt allé porter à leur adreſſe. Que j'ai raiſon de donner à cette admirable perſonne le nom de femme divine ! Elle paroît s'être occupée, dans chaque lettre, à conſoler ſes parens, plutôt qu'à leur reprocher leur cruauté. Mais, ſi j'étois à leur place, combien n'aimerois-je pas mieux qu'elle m'eût accablé des plus ſanglantes récriminations, que de la voir triompher ſi noblement de mon injuſtice par une généroſité ſans exemple ?

Je vous envoie quelques-unes de ces copies. Vous ne manquerez pas de me les renvoyer auſſi promptement que vous le pourrez.

(Elles ſuivent ici dans la collection angloiſe, à la réſerve de celles qui étoient pour M. Lovelace & M. Morden, parce que la prudence ne permettoit point à M. Belford de les communiquer ſi-tôt. Celles-ci reparoîtront à la ſuite. On ſe diſpenſe de donner les premières, quoiqu'elles ſoient remplies des plus tendres & des plus vertueux ſentimens.)



LETTRE CCCLIII.

M. Belford à M. Lovelace.

Samedi, après midi.

J'apprends que, dans tes fureurs, tu ne respires que vengeance contre moi, pour t'avoir traité un peu librement, & contre la maudite Sinclair & sa troupe infernale. Les menaces qui ne regardent que moi, me causent peu d'inquiétude. Mon dessein étant de te piquer au vif, je me réjouis que l'effet réponde à mes intentions ; & je te félicite de n'avoir pas perdu le sentiment.

A l'égard de tes détestables femmes, je trouve qu'elles méritent le feu dont tu les menaces, & le feu de l'avenir, qui les attend; mais je reçois à ce moment des nouvelles qui t'épargneront vraisemblablement le nouveau crime de punir ton vieux monstre, pour la part que tu lui as fait prendre à ta méchanceté. Si tu la vois tomber dans toutes les horreurs dont je la crois menacée, ne trembleras-tu pas de ce qui peut arriver à son chef ?

Je ne veux pas te tenir en suspens. La nuit précédente, cette infame créature s'étant eni-

vrée d'arack, ſa liqueur favorite, a pris un chemin pour un autre, & s'eſt laiſſé tomber du haut de ſon eſcalier. Entre autres bleſſures, elle s'eſt caſſé une jambe. Après une nuit terrible, elle eſt actuellement à jurer, rugir, écumer, dans les ardeurs d'une fièvre violente, qui n'a pas beſoin d'autre feu pour lui faire éprouver des tourmens plus vifs & plus durables que tu ne lui en deſtinois dans ta vengeance.

La miſérable m'a fait prier de l'aller voir; &, de peur qu'un meſſager ordinaire ne lui fît obtenir qu'un refus, elle a cru devoir m'envoyer ſa digne aſſociée, Sally Martin, qui, ne m'ayant pas trouvé chez moi, eſt venue me chercher ici, parce qu'une partie de ſa commiſſion étoit de demander grâce à miſs Harlove pour toutes les méchancetés du vieux monſtre.

Cette effrontée Sally n'a jamais été ſi décontenancée qu'en apprenant ſa mort de ma bouche. Elle a tiré ſon flacon, dans la crainte de s'évanouir. Après avoir un peu rappelé ſes forces, elle s'eſt reproché ſa part aux outrages que cette divine perſonne avoit eſſuyés. Polly Horton, m'a-t-elle dit, ſe devoit le même oche; & verſant beaucoup de larmes, elle confeſſé que le monde n'avoit jamais rien de ſi parfait. Elle l'a nommée la gloire ornement de ſon ſexe. Elle a reconnu que,

tout barbare que tu es, sa ruine venoit moins de ta propre bassesse que de leurs instigations, puisqu'elles t'ont vu prêt, plus d'une fois, à lui rendre justice, si, de concert avec les esprits infernaux, elles n'avoient échauffé tes malheureuses dispositions.

Elle auroit souhaité de voir le corps; mais j'ai rejeté sa demande avec exécration. Ce qu'elle se pardonnoit le moins, m'a-t-elle dit, c'étoient les insultes dont elle l'avoit accablée pendant qu'elle étoit arrêtée pour une fausse dette. Le reste, a-t-elle ajouté, n'étoit venu que de la nécessité de vivre où elle se trouvoit reduite après de meilleures espérances, & qui étoit, après tout, le sort commun de mille autres filles. Je ne lui ai pas demandé qui l'avoit réduite à ce sort.

En me quittant, elle m'a dit que les meurtrissures de la vieille furie étoient beaucoup plus dangereuses que ses plaies; qu'on appréhendoit de la corruption; qu'elle paroissoit épouvantée de ce qu'elle a fait souffrir à miss Harlove, & qu'elle avoit si fort à cœur d'en obtenir le pardon, qu'il étoit à craindre que la nouvelle d'une mort si peu prévue n'avançât la sienne.

Ton courrier me fait une peinture étonnante de tes emportemens. Je m'y suis attendu.

Mais, comme rien de violent n'eſt durable, je ne prévois pas moins que ta gaieté habituelle l'emportera bientôt ſur ta frénéſie. Je ſuis d'autant plus porté à le croire, que tes accès ſont du genre furieux, c'eſt-à-dire, convenables à ton impétuoſité naturelle; & non de l'eſpèce mélancolique, qui eſt le partage des ames plus lentes.

(La lettre ſuivante contient le récit des effets que les lettres poſthumes de miſs Clariſſe produiſirent ſur tous les Harlove, & ſur miſs Howe, ſur ſa mère, ſur M. Hikman. On n'eſt pas ſurpris que miſs Howe reſſente tous les excès de la douleur; mais, par une révolution fort étonnante, le frère même & la ſœur de miſs Clariſſe, à l'exemple du père, de la mère & des oncles, ſe livrent à la plus vive déſolation, & pleurent amèrement une ſœur dont ils ont les mlaheurs à ſe reprocher. Le meſſager de M. Belford apporta la réponſe ſuivante à la lettre de M. Morden.)

Samedi, 9 Septembre.

CHER COUSIN,

Toutes mes expreſſions ne vous repréſenteroient pas la conſternation qui s'eſt ici répandue, à la plus funeſte nouvelle qui nous ait

jamais été communiquée. Ma sœur Arabelle (mais, hélas ! je n'ai plus d'autre sœur) se disposoit à suivre madame Norton. J'étois résolu de l'accompagner, & d'aller porter moi-même de justes consolations à notre chère infortunée. Jamais le ciel n'avoit rien formé de plus admirable. Mourir sans quelqu'un de nous auprès d'elle ! Hélas ! monsieur, je crains bien que ma mère ne revienne pas d'un coup si terrible. Elle s'évanouit à chaque moment, depuis qu'elle a reçu vos tristes informations. La goutte de mon père s'est jetée sur l'estomac. Et le ciel sait.... Oh ! cher cousin ! oh ! monsieur ! je n'ai pas eu d'autre vue que l'honneur de la famille ; cependant tout le poids des reproches tombe sur moi. Le détestable Lovelace ! que la vengeance du ciel me poursuive, s'il échappe à la mienne (1) !

Nous avions commencé à nous faire un triomphe de l'espérance de la revoir. Juste ciel ! faut-il que sa première entrée dans cette maison, après nous avoir abandonnés si précipitamment, se fasse dans un cercueil ?

Nous ne voulons rien avoir à démêler avec son exécuteur testamentaire (autre étrange démarche de cette chère créature). Il ne peut s'at-

---

(1) M Belford supprima cette menace dans sa copie.

tendre que nous le voulions ; &, s'il eſt galant homme, il ne s'obſtinera point à faire valoir ſes droits. Ainſi, monſieur, chargez-vous, s'il vous plaît, du ſoin de nous faire apporter le corps. Ma mère regarderoit comme un malheur dont elle ne ſe conſoleroit jamais, de ne pas voir, après la mort, une chère fille qu'elle n'a pu voir en vie. Vous aurez donc la bonté d'ordonner que le cercueil ſoit fermé ſeulement avec des vis, pour nous mettre en état de lui procurer la ſatisfaction qu'elle déſire, ſi nous ne pouvons l'engager à ſe priver d'un ſpectacle ſi douloureux. Qu'on nous faſſe ſavoir les diſpoſitions du teſtament ſur ce qui regarde les funérailles ; elles ſeront exécutées ponctuellement, comme tous les autres articles qui nous paroîtront juſtes & raiſonnables ; & cela ſans l'intervention des étrangers.

Ne nous accorderez-vous pas, monſieur, l'honneur de votre préſence dans cette mélancolique cérémonie ? Nous vous demandons cette faveur, & celle d'oublier ce qui s'eſt paſſé dans nos dernières entrevues, avec la généroſité qui eſt naturelle au brave & au ſage. J'ai l'honneur, monſieur, d'être, &c.

JAMES HARLOVE.

COMME tout ce qui leur paroîtra juſte & raiſonnable ! ai-je répété au colonel, d'après la lettre qu'il avoit pris la peine de me lire : c'eſt-à-dire, aſſurément, tout ce qui ne ſera pas impoſſible ; & j'eſpère qu'en effet je n'aurai rien à démêler avec eux. Je n'ai pas plus d'empreſſement pour leur amitié qu'ils n'en marquent pour la mienne ; mais je me flatte, monſieur, que vous prendrez la qualité de médiateur entre eux & moi ; car j'inſiſterai ſur l'exécution littérale de chaque article.

Le colonel m'a promis de ſe joindre à moi pour ſoutenir ma réſolution.

Dimanche, à 8 heures du matin.

JE n'ai pas quitté la maiſon de Smith juſqu'au moment où j'ai vu pour la dernière fois les dépouilles mortelles de la divine Clariſſe. La triſte madame Norton, voyant fermer le cercueil, a coupé quatre boucles de ſes charmans cheveux, dont elle en a donné une au colonel, qui veut la faire enchâſſer dans ce qu'il trouvera de plus précieux, pour la porter toute ſa vie ſur ſon cœur.

Le convoi funèbre eſt parti entre quatre & cinq heures du matin ; M. Morden l'eſcorte à cheval, avec tous ſes gens ; il m'a promis,

l'ait jetée dans une prison pour cette dette, & ne s'est point embarrassé de l'y voir mourir de misère & de chagrin ? Tu sais le fond de cette aventure. Miller est un scélérat qui mérite la damnation. Mais peut-on dire que notre ami lui ressemble ? n'a-t-il pas payé jusqu'au dernier sou ? n'auroit-il pas épousé la dame au cœur d'acier ? Ainsi je le trouve parfaitement justifié. Pourquoi donc se livre-t-il à tant d'extravagances ? Qui se seroit attendu à cette foiblesse ? N'est-ce pas une honte de le voir assis en silence dans un coin, lorsqu'il s'est fatigué à force de mouvemens & d'exclamations, l'œil morne, la tête penchée, apprenant à son ombre à faire des grimaces contre le mur ? Morbleu ! il me fait perdre patience.

Mais il n'a pas pris un moment de sommeil depuis dix jours. Tout le mal vient de là. Ecrivez-lui, Belford. Il faut le flatter, lui envoyer ce qu'il demande, & satisfaire toutes ses fantaisies. On ne le rendra pas traitable autrement. Il faut enterrer miss Harlove le plus tôt que vous pourrez, & se bien garder de nous apprendre le lieu de sa sépulture.

Cette lettre devoit partir hier. Nous lui avons dit qu'elle étoit en chemin, & nous

espérions qu'il n'y penseroit plus. Mais il est furieux de n'avoir pas encore reçu la réponse.

Je mène ici la plus sotte vie du monde. Ce que j'ai vu, peu auparavant, du pauvre Belton, & ce que j'ai actuellement devant les yeux, est capable de me rendre aussi foible qu'eux, ou presque aussi lourd que toi, Belford. Il faut que je pense à chercher meilleure compagnie. L'ennui m'a forcé de lire quelque chose pour me divertir; & tu sais que je déteste la lecture. Elle m'assoupit & me fait bâiller tout d'un coup. Cependant je suis tombé à ce moment sur un passage de Dryden, qui a beaucoup de rapport à la situation de notre ami. Je veux t'en faire le juge (il transcrit quelques vers de ce poëte, qui représentent un homme furieux d'infortune & de douleur; il compare cette peinture avec celle de M. Lovelace; &, s'applaudissant de son essai, il continue). Tu vois que, si je m'étois appliqué à l'écriture d'aussi bonne heure que toi & Lovelace, peut-être n'aurois-je pas moins réussi. Pourquoi non, je te prie? Mais j'ai toujours eu de la haine pour les livres. C'est perdre le tems. J'aime l'action; je hais l'indolence; & dans les premiers tems de ma vie, j'ai détourné plus d'écoliers de leurs études,

que jamais maître n'en a forcé à s'appliquer. Le jeu ou les combats ont toujours fait mes délices.

Mais je me lasse décrire. De ma vie je n'ai fait une si longue lettre. La crampe gagne mes doigts, & ma plume pèse cent livres. Adieu.

LETTRE CCCLV.

M. Lovelace à M. Belford.

A Uxbridge, Samedi, 9 Septembre.

Belford, il convient absolument que ma très-chère femme soit ouverte, & qu'elle soit embaumée. Ne perdons pas un instant. Je serai à Londres cette après-midi. J'ai déjà prévenu deux chirurgiens que je menerai avec moi.

Je veux que tout se fasse avec la décence que le cas & la personne sacrée de mon adorable Clarisse exigent nécessairement. Nous ferons aussi tout ce qui sera possible pour garantir ses précieux restes, de toute altération: & lorsqu'elle sera réduite en poussiere, ou qu'on ne pourra la conserver plus long-tems, je la ferai [illegible] dans le tombeau de mes [illegible] mon père & ma mère. Moi,

moi seul, je serai à la tête du deuil. Mais son cœur, sur lequel j'ai des droits incontestables, son cœur, que j'ai possédé si long-tems, & qui m'est plus cher que le mien, je veux le garder toute ma vie. Je le conserverai en dépit du tems & de la nature; il sera toujours présent à ma vue; & tous les frais de la sépulture me regardent seul.

Qui me disputeroit mes droits? à qui étoit-elle pendant sa vie? n'est-elle pas morte à moi? ses détestables parens, dont la barbarie a seule causé sa mort, n'y avoient-ils pas renoncé depuis long-tems? Elle les avoit abandonnés pour me suivre. J'étois par conséquent son choix; j'étois son mari. Qu'importe si je l'ai maltraitée? n'en suis-je pas cruellement puni? Et si je n'avois pas le malheur de l'être, ne m'auroit-elle pas appartenu? ne m'avoit-elle pas pardonné? Je suis donc rentré dans mes premiers droits; j'y suis rétabli, comme si je ne l'avois jamais offensée. Qui me les oseroit contester? qu'il parle, qu'il ait l'audace de se montrer.

En vertu d'un pouvoir si juste, je te décharge, Belford, toi & tout le reste du monde, des soins & des services qui regardent sa mé-
... l'égard de son testament, c'est moi
... terai, moi-même. Il n'y avoit point

de contrat, point de termes réglés entre elle & moi, & je viens de prouver qu'elle étoit ma femme. Elle n'a donc pu disposer d'elle-même indépendamment de ma volonté. Que je périsse à jamais, si je ne fais valoir mes droits contre toutes sortes d'oppositions!

En attendant, je te fais demander, par le porteur, une boucle de ses cheveux. Mais souviens-toi que je te défends la moindre démarche sans ma permission. Je veux que tous les ordres viennent de moi. Ne suis-je pas son mari? n'ai-je pas été pardonné? Que signifieroit, autrement, le pardon que j'ai obtenu?

Les deux insupportables personnages que vous m'avez envoyés, me causent une peine mortelle. Ils me traitent comme un enfant. Quelle peut être leur vue? Cependant ce traître de Doleman les imite. Je leur entends dire entre eux qu'ils ont envoyé prier milord de se rendre ici. C'est apparemment pour combattre mes volontés. Que peuvent-ils se proposer? En vérité, tout le monde me paroît fou. Ils observent mes mains; ils me considèrent d'un air égaré; ils me tiennent un langage que j'ai quelquefois peine à comprendre.

Souviens-toi que je t'écris pour te défendre de rien commencer sans mes ordres. Je 's aussi à Morden de se mêler de rien.

Je m'imagine qu'il n'a point épargné contre moi les malédictions & les menaces; mais je lui conseille de ne pas demeurer auprès d'elle, s'il veut éviter mon ressentiment. Tu m'enverras donc une boucle de ses cheveux. Tu feras préparer tout ce qui est nécessaire pour l'embaumer, & je me ferai accompagner d'un chirurgien. Tu tiendras le testament & tous les papiers prêts pour mon arrivée. Songe que je veux être en possession de son cœur dès cette nuit. Je prendrai les papiers; mon dessein est d'en faire usage pour rendre justice à sa mémoire. A qui cet office convient-il mieux qu'à moi? qui peut mieux apprendre à tout l'univers ce qu'elle étoit, & quel infame je suis d'avoir été capable de la maltraiter? Le public apprendra aussi quelle est son implacable & son odieuse famille. Tout sera exposé sans ménagement, les noms aussi peu déguisés que les faits. Comme c'est moi qui ferai la plus honteuse figure dans cet intéressant manifeste, j'ai droit de me traiter moi-même avec une liberté que tout autre ne prendroit jamais. Qui s'en plaindra? qui seroit assez hardi pour s'y opposer?

Hâte-toi de m'apprendre si la maudite Sinclair existe encore pour ma vengeance. Ce vieux monstre est-il mort ou vivant? Il faut

que je me ſignale par quelque forfait exemplaire. Je veux exterminer de la face de la terre, & ce diable incarné, & toute la cruelle famille des Harlove. Il faut des hécatombes entières, pour appaiſer les manes de ma Clariſſe.

Quand les articles du teſtament ne s'accorderoient pas avec mes volontés, je ne prétends pas moins être obéi. C'eſt à moi qu'il appartient d'interpréter les ſiennes. Ses ordres ſeront ſuivis après les miens. Elle eſt ma femme ; elle le ſera éternellement ; je n'en aurai jamais d'autre.

Adieu, Belford. Je me prépare à te joindre : mais garde-toi, ſi tu fais cas de ma vie ou de la tienne, de me contredire ſur tout ce qui touche ma Clariſſe.

Mon humeur eſt tout-à-fait changée. Je ne ſais plus badiner, ſourire, faire le plaiſant. Je ſuis devenu impatient, colère. Tout me bleſſe ; auſſi n'a-t-on jamais été plus cruellement tourmenté par des impertinens.



…joute, en chiffre, que je me ſens dans
…tuation terrible. Ma cervelle eſt auſſi
…nte qu'une chaudière ſur une fournaiſe

embrasée. De quoi donc est-il question? Je m'en étonne. De ma vie, je ne me suis vu dans cette étrange agitation.

Au fond, Belford, je suis un exécrable mortel. Et lorsque je considère de quoi j'ai été capable à l'égard de cette femme angélique, dont j'ai détruit le repos, l'esprit, la beauté, l'honneur & la vie, je me condamne & me dévoue moi-même à l'éternelle vengeance. De quelle part puis-je attendre de la pitié? Je crains de ne pouvoir te supporter toi-même, lorsque je vais te revoir. Tes insultantes réflexions, tes cruels reproches m'ont renversé l'esprit.

Mais on m'avertit que milord est arrivé. Que le Ciel le confonde, & ceux qui l'ont fait appeler! O Belford! je ne sais ce que j'écris.

Son cher cœur, une boucle de ses cheveux, garde-toi bien d'y manquer. N'est-elle pas à moi? Hélas! à qui seroit-elle? L'infortunée n'a ni père, ni mère, ni frère, ni sœur! Elle n'a que moi...... Mais quoi? Elle n'est plus!... Je l'ai donc perdue! Je l'ai perdue pour jamais! dieu! dieu! comment ne suis-je pas encore anéanti?

LETTRE CCCLVI.

M. Belford à M. Mowbray.

Dimanche, 10 Septembre,
à 4 heures après-midi.

J'ai reçu votre lettre avec celle de notre malheureux ami. Je ſuis charmé que milord ſoit venu travailler à ſa guériſon. Comme il y a beaucoup d'apparence que cette frénéſie durera peu, je ſouhaite ardemment qu'auſſi-tôt qu'il ſera rétabli, on puiſſe l'engager à paſſer dans les pays étrangers. M. Morden, qui eſt inconſolable, a vu, dans le teſtament, que le cas n'eſt pas une ſéduction ordinaire. J'entrevois, par quelques mots échappés, qu'il ſe croit dégagé, par cette raiſon, de la parole qu'il a donnée à ſa couſine mourante de ne pas chercher à venger ſa mort.

Il faudra, mon cher Mowbray, lui donner ſa ſanté pour motif de vos inſtances; car ſi vous lui parlez de ſa ſûreté, non ſeulement il ne paraîtra point, mais il cherchera le Colonel. A l'égard de la boucle de cheveux, comme vous avez vu autrefois miſs Harlove, il vous ſera aiſé de le ſatisfaire, en lui donnant quel-

ques cheveux de la même couleur, s'il s'obſtine à demander cette conſolation. Je continuerai de lui écrire, puiſqu'il le ſouhaite, & je le le ferai comme ſi je ne lui ſuppoſois aucun déſordre dans l'eſprit, c'eſt-à-dire, que mes réflexions ne ſeront pas plus ménagées, dans l'eſpérance qu'après ſa guériſon elles pourront pénétrer juſqu'à ſon cœur.

Comme je n'aurai pas toujours le tems de tirer une copie de mes lettres, & que pluſieurs raiſons me font ſouhaiter de les avoir ſous mes yeux, j'exige abſolument qu'elles me ſoient renvoyées lorſque je les demanderai. C'eſt une condition à laquelle M. Lovelace a conſenti, & qui s'eſt exécutée juſqu'à préſent.

Ta lettre, Mowbray, eſt une pièce inimitable. Tu es réellement une étrange créature. Mais ſouffre que je te conjure, toi & l'évaporé Tourville, par la fin du pauvre Belton, dont vous avez été témoins tous deux, par la frénéſie de Lovelace & par ſa cauſe, & par le terrible état de la miſérable Sinclair, de penſer ſérieuſement à changer de vie. Pour moi, quelque uſage que vous faſſiez de ces exemples, je ſuis déterminé à ſuivre l'avis que je donne, & j'en ſigne volontiers l'engagement.

BELFORD.

*(Les lettres suivantes contiennent, 1°. Le récit que M. Belford fait à M. Lovelace, de l'épouvantable mort de la Sinclair. Ce tableau est purement anglois ; c'est-à-dire, revêtu de couleurs si fortes, & malheureusement si contraires au goût de notre nation, que tous mes adoucissemens ne le rendroient pas supportable en françois. Il suffit d'ajouter que l'*infame *& le* terrible *composent le fond de cette étrange peinture.*

2°. Un très-long récit que M. Morden fait à M. Belford, de la réception du corps de Clarisse au château d'Harlove, de ses funérailles, de l'affliction & des regrets de sa famille, mais particulièrement de la tendre & noble douleur de miss Howe, qui, après avoir fait demander la permission d'entrer pour quelques minutes au château, & celle de n'en pas voir les habitans, se fait conduire au cercueil par M. Morden, embrasse mille fois sa chère amie, malgré les horreurs de l'appareil funèbre, dit & fait mille choses touchantes. Cette narration, qui contient cinq grandes lettres, est suivie d'une réponse de M. Belford, digne du plus honnête homme du monde.

3°. Une lettre de M. Harlove le fils à M. Belford, pour l'engager, par des raisons assez plausibles, à résigner sa qualité d'exécuteur ; avec la réponse de M. Belford, qui se fonde sur des raisons beaucoup plus fortes, pour déclarer qu'il re-

garde un office si cher & si sacré comme le premier devoir de sa vie.

4°. Le testament de miss Clarisse Harlove, pièce singulière par la beauté des sentimens, & par le détail des dispositions. Il suffira d'observer que rien n'échappe aux attentions de la testatrice. Ses parens, ses amis, ses bienfaicteurs & ses ennemis mêmes, ou ceux qui méritent ce nom, paroissent successivement sur la scène. Les pauvres n'y sont pas oubliés. Sa terre est léguée à son père, pour la faire rentrer dans l'ordre de la succession ; mais elle y donne un logement commode à madame Norton, avec une forte pension pour le reste de ses jours. Miss Howe est partagée en amie favorite, c'est-à-dire, qu'on lui laisse un portrait d'après nature, & plusieurs bijoux précieux, dont la vue doit servir à l'éternel entretien de son amitié. Le projet de recueillir toutes les lettres qui composent ce recueil, pour justifier la conduite & la mémoire de la malheureuse Clarisse, est répété en termes formels. L'exécution en est confiée à M. Belford & à miss Howe.

M. Morden s'étant joint ouvertement à l'exécuteur testamentaire, toutes les objections & les plaintes de la famille ne purent empêcher l'accomplissement de chaque article. On lit dans une lettre du Colonel à M. Belford, que les regrets des Harlove, pour quelques legs qu'ils traitoient d'excessifs ;

faisoient assez connoître combien sa cousine avoit eu raison de choisir un étranger pour exécuteur de ses dernières volontés. « Si son choix, dit-il, » étoit tombé sur un de ses proches, il n'y a que » trop d'apparence que le testament n'auroit pas » été plus consulté que celui d'un roi. Mais » M. James Harlove ne fait pas attention que » son avidité pour des bagatelles peut lui faire » perdre de plus grosses sommes, s'il me survit. » Une ame si étroite & si intéressée aura peu » de part à mon héritage ».

LETTRE CCCLVII.

M. BELFORD *à milord M..*

A Londres, 14 Septembre.

MILORD,

J'appréhende extrêmement que, malgré les dernières déclarations de miss Clarisse Harlove, ses [illegible] ne produisent quelque nou[illegible] [illegible]és sa mort. Cette crainte, [illegible] vous proposer de faire partir [illegible] pour l'Italie, où je [illegible] [illegible]dra bientôt tous

les ressentimens. Mais comme il ne faut pas espérer qu'il s'éloigne de cette île, s'il se défie des motifs qui doivent vous le faire souhaiter, on peut lui donner pour prétexte son propre repos & sa santé. Tous les pays du monde sont égaux pour M. Mowbray & M. Tourville; ils consentiront peut-être à l'accompagner. J'apprends avec joie qu'il commence à se rétablir; mais c'est une raison de plus pour presser son départ; & je crois que le délai seroit dangereux.

Vous n'ignorez pas, milord, que cette incomparable personne m'a fait l'honneur de me confier l'exécution de ses dernières volontés. J'en vais transcrire un article qui regarde votre illustre famille; & je prends la liberté de mettre sous mon enveloppe une lettre dont il seroit inutile de nommer l'auteur & d'expliquer le sujet. Votre prudence, milord, vous fera juger s'il est à propos, & dans quelles circonstances il convient qu'elle soit remise à son adresse. J'ai l'honneur, &c.

BELFORD.

(*Miss Clarisse laissoit, par son testament, une bague, suivant l'usage d'Angleterre, à milord M...., aux deux dames ses sœurs, & à ses deux nièces, avec des témoignages forts vifs de recon-*

noissance & d'affection. La lettre que M. Belford envoie à milord, est celle que miss Clarisse avoit laissée, en mourant, pour M. Lovelace.)

A monsieur LOVELACE.

Je vous ait dit, monsieur, dans ma dernière lettre, que vous en recevriez une autre de moi lorsque je serois arrivée à la maison de mon père. Je présume, avec une humble confiance, qu'au moment où vous la recevez, je suis dans cette heureuse demeure; & je vous invite à me suivre aussi-tôt que vous serez préparé pour cet important voyage.

Sans pousser l'allégorie plus loin, mon sort est accompli dans le moment que ces caractères frappent vos yeux. Ma sentence est prononcée, & je suis un être heureux ou misérable à jamais. Si je suis heureuse, je n'en ai l'obligation qu'à la bonté infinie du ciel. Si je suis condamnée à des malheurs sans fin, je les dois à votre injuste cruauté. Considérez donc, pour votre propre intérêt, léger, cruel, malheureux jeune homme! considérez si le barbare & perfide traitement que j'ai reçu de vous, méritoit le hasard où vous avez mis votre ame immortelle; puisque vos criminelles vues ne pouvoient être remplies que par la violation

libre

libre & volontaire des sermens les plus solennels, aidée d'une violence & d'une bassesse indignes de l'humanité.

Il en est tems encore, & je vous avertis, pour la dernière fois, d'ouvrir les yeux sur votre conduite. Votre songe doré ne peut durer long-tems. La carrière où vous marchez ne peut avoir de charmes, qu'autant que vous en écartez les réflexions. Une malheureuse insensibilité est le seul fondement sur lequel votre paix intérieure est établie. Lorsque vous deviendrez la proie des maladies, lorsque les remords commenceront à vous faire sentir leur pointe, que votre condition sera terrible! Quel triomphe vous ferez-vous alors, d'avoir été capable, par une suite de noirs parjures & de lâchetés étudiées, sous le nom de galanteries & d'intrigues, de trahir de jeunes personnes sans expérience, qui ne connoissoient peut-être que leur devoir avant que de vous avoir connu? Pas une bonne action à vous rappeler dans ce tems de langueur, pas même une intention vertueuse! D'horribles souvenirs de toutes parts, & les cris d'une conscience épouvantée! réduit à souhaiter en vain l'anéantissement, pour lequel vous vous croiriez heureux de pouvoir composer!

Songez, monsieur, que je ne puis avoir

d'autres motifs dans cette lettre que votre propre intérêt, & celui de l'innocence, qui peut encore être abusée par vos noires inventions & par vos parjures. Mes vœux pour votre réformation ne sont pas ceux d'une épouse suppliante qui s'efforceroit de vous inspirer des sentimens dont elle auroit à tirer autant d'avantage que vous. Ils sont désintéressés, & je ne connois aucun devoir qui m'y oblige. Mais je me défierois de mon propre repentir, si j'étois capable de rendre le mal pour le mal; & quelque noirs qu'aient été vos outrages, je dois être capable de vous pardonner, comme je souhaite le pardon du ciel pour moi-même.

Je répète donc que je vous pardonne, & que je prie le tout puissant de vous pardonner aussi. Au moment que j'écris cette lettre, il ne me reste point d'autre regret que celui d'avoir causé à des parens, les plus indulgens du monde jusqu'au moment où je vous ai connu, un mortel chagrin, par le scandale que j'ai donné au public, par le déshonneur dont j'ai couvert ma famille & tout mon sexe, & par le tort irréparable que j'ai fait à la vertu. Si je ne considère que moi-même, vous ne m'avez dérobé que des avantages passagers, dont je ne jouirai plus lorsque vous recevrez

ma lettre. Vous n'avez fait qu'accourcir une vie qui me promettoit quelques agrémens, mais dont la durée étoit incertaine, & la fin tôt ou tard infaillible. Je vous dois peut-être des remercîmens, pour m'avoir garantie de porter ma part d'un joug fâcheux avec un homme qui m'auroit causé vraisemblablement autant de chagrins que j'aurois vécu de jours. Je vous en dois encore plus pour m'avoir ouvert, par un chemin rempli, à la vérité, de douleurs & d'afflictions, l'entrée d'une vie que j'ose me promettre heureuse. Ainsi, quoique je ne sois redevable de rien à vos intentions, vous m'avez rendu, monsieur, un service réel. Je souhaite votre bonheur en revanche; mais telles ont été jusqu'à présent votre conduite & vos actions, qu'il ne vous reste pas un moment à négliger pour le repentir.

Vous dire que pendant quelque tems je vous ai donné la préférence sur tous les autres hommes, c'est faire un aveu dont je dois rougir, puisqu'alors même j'étois fort éloignée de vous croire des mœurs réglées. Il est vrai que je l'étois encore plus de vous croire capable, vous & tout autre homme au monde, des affreux excès dont vous vous êtes noirci. Mais j'emporte la consolation d'avoir été longtems fort au-dessus de vous; car, je vous ai

méprisé du fond du cœur, depuis que j'ai connu votre horrible caractère; & vous ne serez pas surpris de la contrariété de ces sentimens, si j'ajoute que cette préférence n'étoit pas fondée sur d'aveugles motifs. J'ai eu la présomption, ou peut-être la foiblesse, de me regarder comme un instrument que la providence pouvoit employer pour rappeler des voies du vice, un homme que je croyois digne de cette entreprise. Vous devez même juger, par l'effort que je fais aujourd'hui pour vous réveiller de votre léthargie sensuelle, que je n'ai pas renoncé tout-à-fait à mes espérances.

Ecoutez-moi donc, malheureux Lovelace, comme un oracle certain, dont la voix s'élève d'entre les morts. Vous n'avez pas un moment à perdre. Le ciel, qui vous exhorte au repentir par ma bouche, vous annonce en même tems ses vengeances.

Puissiez-vous trembler de cette menace! Puisse-t-elle vous faire éviter le sort qui attend les hommes abandonnés, & vous faire acquérir des droits à la clémence que vous avez méprisée si long-tems! C'est le vœu sincère de

CL. HARLOVE.

LETTRE CCCLVIII.

Miss CHARLOTTE MONTAIGU *à M.* BELFORD.

Au château de M..., 15 Septembre.

MONSIEUR,

Une attaque de goutte ôtant à milord le pouvoir de se servir de sa plume, il m'ordonne de vous informer qu'avant l'arrivée de votre lettre, M. Lovelace se disposoit à passer dans les pays étrangers. Nous nous efforcerons, par les motifs que vous nous representez, de lui faire hâter son voyage.

Vous auriez peine à vous imaginer combien nous sommes pénétrés de la mort de miss Harlove. Depuis cette fatale nouvelle, mes deux tantes n'ont pas eu un moment de repos & de santé. Nous nous étions proposé, avec complaisance, de cultiver sa connoissance & son amitié après le départ de M. Lovelace; & nous nous serions soumises à toutes les conditions qu'elle auroit voulu nous imposer. La bonté qui l'a fait penser à nous dans ses dernières dispositions, renouvelle nos regrets pour cette

irréparable perte ; mais elle ne ſauroit les augmenter. Nous ne ceſſerons jamais de porter les chers gages de ſon ſouvenir, s'ils réſiſtent au pouvoir des années, comme nous pouvons l'aſſurer de notre reconnoiſſance & de tous nos autres ſentimens.

Tout le monde ſe promet ici que vous n'épargnerez rien pour arrêter les ſuites de ce malheureux événement. Milord me charge de vous marquer particuliérement qu'il fera l'uſage convenable de la lettre que vous confiez à ſa diſcrétion. Je ſuis, monſieur, votre, &c.

CHARL. MONTAIGU.

LETTRE CCCLIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Au château de M..., lundi,
18 Septembre.

DEPUIS ce 6, le plus funeſte de tous les jours, je ne me connois plus moi-même, & je ſuis abandonné de toutes les joies de la vie. On me parle d'une lettre fort étrange que vous avez reçue de moi. Je me ſouviens de vous avoir écrit ; mais il ne me reſte aucune idée du ſujet & des termes de ma lettre

Que j'ai passé par de cruelles épreuves ! il me semble qu'une vengeance inconnue n'a pas cessé de me tourmenter. Je n'ai jamais été assez fou pour douter d'une providence ; mais on ne me fera pas attribuer aisément au courroux du ciel quantité d'événemens qui ne me paroissent que l'effet du hasard. Cependant, s'il est vrai que toutes nos mauvaises actions doivent être punies ou dans ce monde ou dans l'autre, je crois volontiers qu'il vaut mieux que ce soit ici. Je trouve mon intérêt à me persuader, non seulement que ma punition est commencée, mais qu'elle est déjà complette ; puisque ce que j'ai souffert & ce que je souffre encore, est au-dessus de toute description. Je ne veux qu'un exemple de ce que j'appelle vengeance : moi, ce barbare qui a fait perdre, pendant une semaine entière, l'usage de ses sens à la plus incomparable de toutes les femmes, je me suis vu puni, pendant dix jours, par la perte des miens. C'est une préparation...., qui sait à quoi ? Hélas ! hélas ! quand commencerai-je à goûter une heure de joie ?

Je suis dans le plus excessif abattement. Cette lettre posthume de ma trop chère Clarisse ne me sort pas un moment de l'esprit. Toutes les perfections de cette incomparable fille se présentent sans cesse à ma mémoire. Je

sens que ma tête est dans un étrange désordre. Douleur, douleur, douleur ! quand serai-je quitte de toi ?



Mardi, 15.

Je crois avoir repris un peu de gaieté. Mowbray & Tourville m'ont rejoint ici.

Mais que peuvent Mowbray & Tourville ? que peut le monde entier & toute la race humaine ?

Cependant ils sont fort irrités contre toi, pour la dernière lettre que tu t'es avisé de leur écrire (1). Tu es un barbare, disent-ils, un homme sans compassion & sans amitié.

Mais rien n'est capable de me distraire. Il faut que je quitte encore la plume. O Belford ! Belford ! je suis, je serai toujours dans une misérable absence de moi-même. Jamais, jamais je ne redeviendrai ce que j'étois.



Jeudi, 21.

Mowbray, Tourville n'ont apporté aucun changement à ma situation. Je me sens d'une pesanteur que je ne puis comparer à rien ;

(1) Cette lettre ne s'est pas retrouvée.

malade juſqu'au fond de l'ame, incapable de tout. Il faut que je faſſe l'eſſai de leur expédient; je veux éprouver quel fruit un changement de climat pourra produire. Je quitterai ce royaume. Ma Clariſſe n'eſt plus; l'Angleterre, le monde entier ne m'offrent rien qui mérite le ſoin qu'on prend de ma vie. Mais dois-je partir ſans m'être ſignalé par quelque illuſtre attentat, pour ſa vengeance & pour la mienne? Il m'eſt venu pluſieurs fois à l'eſprit d'aller mettre le feu de mes propres mains à l'exécrable maiſon de la Sinclair, & de faire la garde aux portes & aux fenêtres, pour empêcher que perſonne n'échappe aux flammes. Si l'édifice ne tenoit pas à d'autres, ne doute pas que cette furieuſe réſolution ne fût déjà remplie. Mais il me ſemble que, ſans mon ſecours, ce vieux monſtre touche à ſa récompenſe: on me parle d'une lettre qui la regarde, & qui eſt peut-être de toi; mais ſi choquante, diſent-ils, qu'ils ne peuvent me la communiquer à préſent.

Ils me gouvernent, en vérité, comme un enfant. La fièvre m'a tellement abattu, que je ſuis forcé de le ſouffrir juſqu'à ce que j'aye repris un peu de force. A préſent, mon pauvre ami, je ne ſuis capable ni de manger ni de dormir. Croirois-tu que nuit & jour j'ai

la cervelle comme en feu? Il faut qu'elle ſoit de la nature de l'asbeſte, pour n'être pas conſumée. Mes idées n'ont rien de diſtinct; je n'ai devant les yeux que de la confuſion & des ténèbres. Soit horreur d'imagination, ſoit trouble de conſcience, je ne roule que des projets funeſtes, tels que de me pendre, de me caſſer la tête, ou de me noyer. Mes intervalles lucides ſont encore pires; ils me donnent le tems de réfléchir ſur ce que j'étois une heure auparavant, & ſur ce que je ſuis menacé de redevenir une heure après, ou peut-être toute ma vie, le jouet de mes ennemis, la raillerie des ſots, la proie de mes valets, qui trouveront quelque jour leur compte à me lier, à me maltraiter indignement, après m'avoir fait paſſer pour fou. Qui ſoutiendroit de ſi cruelles réflexions? Quelles horribles craintes! & quand je les ſuppoſerois fort éloignées, n'eſt-il pas affreux de s'imaginer qu'on puiſſe tomber dans cet état, & que nos meilleurs amis en ſoient alarmés, juſqu'à ſe croire obligés de prendre des précautions? Quel moyen d'y penſer? & quel moyen néanmoins de s'en défendre? Non, non, je n'y penſerai plus. Je [illegible] bientôt à me remplir d'idées agréa[illegible] ou je me poignarderai demain avant la [illegible] jour.

LETTRE CCCLX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

Samedi, 23 Septembre.

JE t'écris pour te redemander mes deux dernières lettres. J'avoue que chaque fois que j'ai pris la plume, je ne t'ai pas fait de peinture qui ne fût celle de mon ame ; &, quelque démon qui m'ait poussé, je n'ai pu m'empêcher de la faire. De noires exhalaisons, qui ne faisoient que s'épaissir à mesure que j'écrivois, m'avoient tellement troublé le sang, que, malgré moi, je ne cessois pas de retomber dans le lamentable. Il est étrange, extrêmement étrange, que la conscience puisse forcer les doigts d'un coupable, & le rappeler continuellement à traiter le même sujet, dans le tems qu'il s'efforce à l'oublier. Mais est-il moins surprenant que, sans nouvelle raison, il puisse, en un jour ou deux, abandonner l'objet qui l'occupoit uniquement, & que, tout d'un coup, il se trouve assez éclairé des rayons de la joie & de l'espérance, pour avoir honte de tout ce qu'il écrivoit ? Une copie de ma dernière lettre, que le hasard a fait tomber en-

tre mes mains, tirée, ſans ma participation, par Charlotte Montaigu, m'a fait penſer qu'un ennemi ſe réjouiroit de la voir; & je confeſſe que ſi j'avois paſſé une ſemaine de plus dans l'état où j'étois lorſque j'en ai fait la dernière partie, j'aurois été renfermé le ſeptième jour, & peut-être enchaîné le huitieme; car je me rappelle à préſent que le mal revenoit avec une violence irréſiſtible, en dépit des ſaignées & d'une diete fort rigoureuſe.

Il eſt vrai que je ſuis encore exceſſivement affligé que cette admirable femme ait fait un choix ſi contraire à mes déſirs. Mais puiſque le ſort en a décidé, puiſqu'elle étoit déterminée à quitter le monde, & puiſqu'actuellement elle a ceſſé d'exiſter, dois-je m'abandonner à de ſi ſombres réflexions ſur un événement paſſé, ſur un événement qui ne peut revenir, moi qui ſuis, grâces au ciel, en poſſeſſion d'un fonds ſi riche de vie & de ſanté? Son exemple même ne m'apprend-il pas à quoi je devrois m'attendre, ſi j'étois capable de cette folie? C'en ſeroit une autre, cher Belford, de ne pas ſentir enfin que je ſuis ſorti trop long-tems de mon caractère.

Pourquoi m'a-t-on accoutumé dès l'enfance à ne pas ſouffrir de contradictions? ne devroit-on pas ſavoir que cette indulgence étoit une

cruauté? Je suis déjà vivement puni par l'affoiblissement de ma raison, dont il n'est que trop vrai que j'ai ressenti les effets pendant plusieurs jours : & lorsqu'une fois la raison est altérée.... Mais je ne puis me le rappeler sans frémir. Veux-tu savoir ce que j'en conclus ? c'est que ce repentir & cette réformation, pour laquelle ma chère & rigoureuse déesse faisoit des vœux si ardens, ont été justement différés ; & qui sait pour combien de tems ? Un fou, un furieux est-il capable de l'un ou de l'autre?

Une fois attaqué, te dis-je, du côté de la raison, je dois m'efforcer de bannir toutes les réflexions noires qui auroient pu, sans un incident si fâcheux, me conduire à quelque chose de sérieux & d'utile.' Mon cher médecin, le docteur Hale, n'a pas eu peu de peine, à force de saignées, de ventouses & de diete, me tenant en plein jour dans l'obscurité des plus profondes ténèbres, à me rappeler des portes de la mort ou de la folie. Aujourd'hui même il ne cesse de me dire, pour ma consolation, que j'en serai quitte pour quelques retours au tems des pleines lunes (as-tu rien entendu de plus horrible?), & que je ne dois pas avoir moins d'attention sur moi

même. Oui, oui, je ſerai encore une fois le fléau d'un ſexe qui n'a pas ceſſé d'être le mien, & qui ſera, dans un tems ou dans un autre, celui de tous les hommes du monde.

Recommence donc à m'écrire ſur l'ancien ton. Je m'imagine que tu dois avoir mille ſingularités curieuſes à me communiquer, lorſque je ſerai tout-à-fait en état de lire ou d'entendre comment on a diſpoſé de ce qu'il y avoit de mortel dans ma chère Clariſſe. Mais ce que j'apprendrois dans la joie de mon cœur, ce ſeroit que ſes implacables parens fuſſent la proie de leurs remords. Voilà ce que tu peux m'écrire dès aujourd'hui. Il eſt conſolant de n'être pas ſeul miſérable, ſur-tout quand c'eſt aux objets de ſa haine qu'on voit partager ſa miſère. Adieu, Belford; encore une fois, adieu.

LETTRE CCCLX.

M. Lovelace à M. Belford.

Je me prépare à quitter cette île. Mowbray & Tourville me promettent leur compagnie dans ſix ſemaines ou deux mois. Je veux te tracer ma route. Je me rends d'abord à

ne les garderas point. Tu les a formées; n'y eût-il que cette raison, tu ne les garderas point. Or, si tu les violes, ne deviens-tu pas le jouet des hommes & le triomphe de l'enfer ? Fais-y bien attention. Que je rirai le premier ! car l'avis que je te donne ne vient pas d'un trop bon principe; je te l'avoue de bonne grâce. Peut-être souhaiterois-je que la source en fût meilleure ; mais je n'ai jamais menti aux hommes, comme je crois pouvoir ajouter que jamais je n'ai dit la vérité aux femmes. Le premier point est un mérite dont tous les libertins ne pourroient pas se vanter. Le second est leur partage commun.

Je redeviens fou, sur ma foi ! Mais, grâces à mon étoile, ce n'est plus une folie noire. Je m'occupe actuellement à prendre congé de mes amis. Lundi prochain, je compte te voir à Londres, & y passer une soirée agréable avec toi, Mowbray & Tourville. Mon départ ne sera pas remis plus loin qu'au jour suivant. Nos deux amis doivent m'accompagner jusqu'à Douvres, & je me flatte que tu feras de la partie. Je veux vous laisser bien ensemble. Ils ont pris fort mal la manière dont
u les as traités dans tes dernières lettres; tes
roches, disent-ils, attaquent jusqu'à leur
ment. Je me moque d'eux; & je leur ré-

ponds que ceux qui en ont le moins sont les plus prompts à se choquer qu'on leur en refuse.

Hâte-toi de tenir prêts tous les papiers & les récits que tu me dois avant mon départ. Je veux emporter une copie du testament. Qui sait si les mêmes choses qui serviront, dis-tu, à te soutenir dans tes honnêtes projets, n'auront pas la force d'opérer ma conversion ?

Tu parles de te marier, Belford ? Que penses-tu de ma cousine Charlotte ? Mais je crains que, pour tes vues de pénitence, sa naissance & sa fortune n'aient un peu trop d'éclat. L'objection ne te paroît-elle pas juste ? Charlotte est une fille de mérite. Pour la piété, qui est aujourd'hui ta passion, je n'ose trop répondre d'elle. Cependant je la trouve assez sérieuse, pour son sexe & pour son âge, peut-être capable aussi, comme toutes les autres, de ne pas se refuser au plaisir, si sa réputation étoit à couvert. Mais il me vient une autre idée qui me fait craindre encore plus que ce parti ne te convienne mal. Tu es si lourd & si gauche, qu'avec ton air de matelot, on s'imagineroit qu'elle t'auroit pris dans quelque port à ton arrivée des Grandes Indes. Non, je ne crois pas que Charlotte te convienne.

Cependant je suis d'avis, comme toi, qu'il

capitaine Tomlinson, en est une autre. Cet aventurier n'ayant pour ressource que son effronterie & ses artifices, s'étoit livré à la contrebande, qui ne s'exerce nulle part avec plus d'audace qu'en Angleterre. Mais, depuis deux jours, il avoit été surpris par les gardes, contre lesquels il avoit entrepris de se défendre; & dans le combat, il avoit reçu deux coups de fusil, dont il étoit mort quelques heures après; assez heureusement néanmoins, puisque cet accident l'avoit sauvé du gibet, auquel il auroit été condamné, suivant les loix. La lettre de M. Belford contient des réflexions fort sensées sur les suites ordinaires de la débauche & du crime. Elle finit par une aimable peinture de la vertu & de ses fruits, dont il déclare qu'à l'avenir rien n'est capable de lui faire perdre le goût. Cependant il promet de se trouver à Paris dans le tems que M. Lovelace lui a marqué, quoiqu'avec peu d'espérance de le rappeler alors à des principes plus réglés, si ses réflexions sur tout ce qui est arrivé depuis quelques semaines, n'ont pas produit cet effet lorsqu'il se propose de le rejoindre.)



perſécutions dans l'origine, & par l'inflexible dureté qui les a ſuivies, partage au moins le blâme. Il y a même aſſez d'apparence qu'une perſonne auſſi vertueuſe que miſs Harlove, n'ayant rien à ſe reprocher, & trouvant dans ſon cœur le témoignage de ſon innocence, auroit paſſé ſur une injure perſonnelle, ſurtout, lorſqu'elle voyoit M. Lovelace diſpoſé à la réparer, & que les inſtances d'une illuſtre famille ſembloient faire tourner l'offenſe à ſa gloire. La première fois, monſieur, que j'aurai l'honneur de vous voir, je vous informerai de toutes les circonſtances de cette fatale hiſtoire; & vous verrez que M. Lovelace avoit d'abord été fort maltraité par toute la famille, ſans autre exception que la divine Clariſſe. Cette exception, je le ſais, augmente beaucoup ſon crime; mais comme il ne ſe propoſoit, dans ſes caprices, que d'éprouver la vertu d'une femme qu'il aimoit d'ailleurs juſqu'à l'adoration, & que non ſeulement ſes inſtances ont été ſi humbles & ſi preſſantes pour obtenir ſa main, mais que ſon déſeſpoir, en perdant le pouvoir de réparer le mal, eſt allé juſqu'à la perte de ſa raiſon, il me ſemble, monſieur, qu'il y a beaucoup d'objections à faire contre une réſolution telle qu'on vous l'attribue.

Je vous lirai en même tems quelques

que vous avez faite à votre couſine mourante ; une promeſſe qui, dans la confiance dont elle étoit remplie pour vous, a ſervi, vous le ſavez, à rendre ſes derniers momens plus tranquilles.

Cher colonel ! l'outrage la regardoit ſans doute. Sa famille entière avoit part à la cauſe ; elle a tout pardonné : pourquoi ne pas imiter ce que nous admirons ?

Vous me demandiez un jour, s'il étoit poſſible qu'un homme de courage fût capable d'une baſſeſſe préméditée. En général, je crois que le courage & la baſſeſſe ſont des qualités incompatibles. Mais, dans l'exemple préſent, le caractère de M. Lovelace prouve la vérité de cette obſervation commune, que toute règle a ſes exceptions. Je lui dois ce témoignage, qu'il n'y a point de mortel plus brave, ni plus habile, & qui ſe poſſède mieux dans l'exercice des armes. Ma penſée n'eſt point que cet éloge puiſſe faire impreſſion ſur le colonel Morden. Je ſais que, s'il n'eſt pas arrêté par des motifs ſupérieurs, autant que par ceux que je prends la liberté de lui rappeler, il me répondra que cette bravoure & cette habileté ne font qu'un adverſaire plus digne de lui. C'eſt donc à ces grands motifs

LETTRE CCCLXIII.

A M. Morden, pour lui être remis après sa mort.

Mon cher cousin,

Comme l'état de ma santé me fait douter si je serai en état de recevoir la visite que vous me promettez en arrivant à Londres, je me détermine à faire usage des forces qui me restent, pour vous remercier, avec les plus tendres sentimens, de toutes les bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance, & plus particuliérement de celle qui vous fait employer, en ma faveur, votre obligeante médiation. Que le ciel, monsieur, vous rende à jamais tout le bien que vous vous efforcez de me faire obtenir !

Une de mes principales vues dans cette lettre, est de vous supplier, comme je le fais avec l'ardeur la plus pressante, de ne pas souffrir, lorsque vous apprendrez les circonstances de mon histoire, que votre généreux cœur s'ouvre à des ressentimens *actifs*, & qu'il croye me devoir d'autres mouvemens que ceux de la

entreprise, qui en seroit nécessairement l'effet. En supposant la victoire déclarée pour vous, ne donnez point à un malheureux le mérite de périr par vos mains. Il est à présent le perfide, l'ingrat qui m'a trompée; mais la perte de sa vie, & probablement celle de son ame, ne seroit-elle pas une horrible expiation pour un malheur de quelques mois dans lequel il m'a jetée, & qui n'a servi, par la faveur divine, que de voie pour me conduire à des biens éternels? Dans ce cas, monsieur, où s'arrêteroit donc le mal? qui le vengeroit de vous? & qui vous vengeroit de son vengeur?

Laissez, laissez ma vengeance à son propre cœur; tôt ou tard elle est sûre, & peut-être trop rigoureuse dans ses remords. Laissez-lui le hasard du repentir. Si le tout-puissant lui daigne accorder cette faveur, de quel droit la lui refuseriez-vous? Qu'il soit encore le coupable offenseur. Qu'on ne dise jamais: Clarisse Harlowe est vengée par la mort d'un traître; ou si c'étoit la vôtre dont elle fût devenue l'occasion, ne diroit-on pas que sa faute, au lieu d'être ensevelie dans son tombeau, s'est perpétuée, s'est aggravée par un malheur beaucoup plus grand que sa perte?

On a vu souvent, monsieur, la victoire du ... pables. Je me souviens d'avoir lu

ce sera quelqu'une des réflexions suivantes qui emportera ma raison : je vous assure qu'elles me sont toujours présentes.

En premier lieu, le renversement de mes propres espérances, moi qui étois revenu avec celle de passer le reste de mes jours dans la société d'une si chère parente, à qui j'appartenois par un double lien, en qualité de cousin & de curateur.

« Ensuite je considère, & trop souvent » peut-être pour l'engagement que j'ai pris à » sa dernière heure, que cette chère personne n'a pu pardonner que pour elle-même. » Elle est sans doute heureuse ; mais qui » pardonnera pour une famille entière, dont » le malheur ne peut finir qu'avec la vie de » tous ceux qui la composent ?

» Que plus les parens de miss Clarisse ont » eu pour elle d'injustice & de rigueur, plus » l'ingratitude est énorme, plus elle est odieuse » de la part de celui qui s'en est rendu coupable. Quoi ! monsieur, n'est-ce pas assez » qu'elle eût souffert pour lui ? Etoit-ce à ce » barbare à la punir de ses souffrances ? Le » ressentiment affoiblit ici mes expressions ; » c'est quelquefois un de ses effets, lorsque » la grandeur de l'offense saisit l'ame & l'irrite cessivement à la première vue. Donnez

» de sa mauvaise conduite, quoique l'entre-
» prise puisse être fatale à sa vie ».

Et puis, monsieur, comptez-vous pour rien d'être témoin, comme je le suis à toute heure, de l'infortune & de la tristesse d'une famille à laquelle j'appartiens de si près par le sang; de les voir tous comme ensevelis dans leurs réflexions, l'air morne, la tête penchée, s'évitant l'un l'autre, se rappelant les perfections de la fille, de la nièce, de la sœur qu'ils ont perdue; & regardant désormais leurs richesses mêmes comme une malédiction du ciel? Vous, monsieur, qui savez mieux que moi les barbares inventions qui ont fait le triomphe du coupable, vous pourriez m'aider, s'il en étoit besoin, à trouver des raisons encore plus fortes, pour me persuader que le désir de la vengeance, dans un homme qui se croit fort éloigné de la perfection, paroîtroit excusable à la pluralité des juges.

Cependant je veux écarter toutes ces idées, & je ne fais pas difficulté de répéter que je n'ai encore pris aucune résolution dont je doive me faire une loi. S'il m'arrive d'en former, je serai charmé, monsieur, qu'elles soient d'une nature qui puisse mériter l'honneur de votre approbation.

Je vous renvoie les copies des lettres posthumes ; je reconnois l'humanité de votre cœur dans les motifs qui vous ont porté à me les communiquer. C'est apparemment par les mêmes vues que vous avez gardé celle qui s'adresse à M. Lovelace. Je suis, monsieur, votre, &c.

MORDEN.

LETTRE CCCLXV.

Milord M..... à M. BELFORD.

Au château de M.... 29 Septembre.

MON neveu, cher M. Belford, est à la veille de partir pour Londres, dans le dessein de vous embrasser & de se rendre aussi-tôt à Douvres. Que dieu l'accompagne, & le conduise heureusement hors du royaume ! Je crois que vous le verrez lundi ; faites-moi la grâce de m'informer de ses dispositions, & de m'écrire naturellement si vous le croyez tout-à-fait revenu à lui-même. M. Mowbray & M. Tourville l'accompagneront jusqu'à la mer : mais ce que je vous recommande instamment, c'est de lui faire éviter la rencontre du colonel Morden ; je serois au désespoir qu'il arrivât quelque chose

entre eux. Vous m'avez donné avis que le colonel laiſſe échapper des menaces; mon neveu ne les ſouffriroit pas; il faut bien ſe garder de l'en inſtruire. Mais je me flatte qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'on m'aſſure, d'un autre côté, que le colonel a ceſſé de menacer. C'eſt pour ſon propre intérêt que je m'en réjouis; car, au jugement de tout le monde, il n'y a perſonne qui égale mon neveu à toutes ſortes d'armes. J'aimerois autant qu'il fût moins brave; il en ſeroit moins entreprenant.

Nous nous appercevrons bientôt ici que ce jeune fou nous manque: il eſt certain que perſonne n'eſt de meilleure compagnie, quand il le veut. Mais ne vous arrive-t-il jamais de faire un voyage de trente ou quarante milles? Je ſerois charmé de vous voir au château de M.... Ce ſeroit une charité, après le départ de mon neveu; car nous ſuppoſons que vous ſerez ſon principal correſpondant. Il a promis néanmoins d'écrire ſouvent à mes nièces; mais il oublie facilement ſes promeſſes, ſur-tout celles qu'il fait à ſes parens. Que le ciel nous béniſſe tous! c'eſt la prière de votre, &c.

M....

(Dans pluſieurs lettres ſuivantes, M. Belford rend compte à milord M.... de ce qui s'eſt paſſé

à Londres entre M. Lovelace & ses amis. Quoiqu'il le représente assez touché pour laisser quelquefois échapper des soupirs & de sombres réflexions, il ne dissimule pas que la légéreté de son caractère prend plus souvent le dessus. C'est un mélange bizarre de tristesse & d'enjouement, qui se succèdent, qui se combattent, & qui marquent encore du désordre dans son cœur, quoique sa tête soit redevenue fort saine. M. Belfort le conduit jusqu'à Rochester, & le laisse à ses deux autres amis, qui promettent de ne le pas quitter jusqu'à son embarquement, & de le suivre dans un ou deux mois.

Une autre lettre apprend à milord, que M. Morden s'est embarqué peu de jours après pour l'Italie. M. Belford félicite ce seigneur d'un événement qui doit dissiper ses craintes. Le colonel se rendant par mer à Florence, après avoir promis à la mémoire de sa cousine, de ne pas chercher celui qu'il appelle le méchant homme; & M. Lovelace, qui se rend à Paris pour voyager ensuite en Allemagne, n'emportant aucune raison de commencer querelle; M. Belford espère que le tems fermera toutes les plaies.

On supprime plusieurs autres lettres qui ne contiennent que d'inutiles détails; quoique toujours mêlés d'excellentes réflexions. L'éditeur anglois sa-

entre eux. Vous m'avez donné avis que le colonel laisse échapper des menaces ; mon neveu ne les souffriroit pas ; il faut bien se garder de l'en instruire. Mais je me flatte qu'il n'y a rien à craindre, parce qu'on m'assure, d'un autre côté, que le colonel a cessé de menacer. C'est pour son propre intérêt que je m'en réjouis ; car, au jugement de tout le monde, il n'y a personne qui égale mon neveu à toutes sortes d'armes. J'aimerois autant qu'il fût moins brave ; il en seroit moins entreprenant.

Nous nous appercevrons bientôt ici que ce jeune fou nous manque : il est certain que personne n'est de meilleure compagnie, quand il le veut. Mais ne vous arrive-t-il jamais de faire un voyage de trente ou quarante milles ? Je serois charmé de vous voir au château de M.... Ce seroit une charité, après le départ de mon neveu ; car nous supposons que vous serez son principal correspondant. Il a promis néanmoins d'écrire souvent à mes nièces ; mais il oublie facilement ses promesses, sur-tout celles qu'il fait à ses parens. Que le ciel nous bénisse tous ! c'est la prière de votre, &c.

M....

(Dans plusieurs lettres suivantes, M. Belford rend compte à milord M.... de ce qui s'est passé

à Londres entre M. Lovelace & ses amis. Quoiqu'il le représente assez touché pour laisser quelquefois échapper des soupirs & de sombres réflexions, il ne dissimule pas que la légéreté de son caractère prend plus souvent le dessus. C'est un mélange bizarre de tristesse & d'enjouement, qui se succèdent, qui se combattent, & qui marquent encore du désordre dans son cœur, quoique sa tête soit redevenue fort saine. M. Belfort le conduit jusqu'à Rochester, & le laisse à ses deux autres amis, qui promettent de ne le pas quitter jusqu'à son embarquement, & de le suivre dans un ou deux mois.

Une autre lettre apprend à milord, que M. Morden s'est embarqué peu de jours après pour l'Italie. M. Belford félicite ce seigneur d'un événement qui doit dissiper ses craintes. Le colonel se rendant par mer à Florence, après avoir promis à la mémoire de sa cousine, de ne pas chercher celui qu'il appelle le méchant homme; & M. Lovelace, qui se rend à Paris pour voyager ensuite en Allemagne, n'emportant aucune raison de commencer querelle; M. Belford espère que le tems fermera toutes les plaies.

On supprime plusieurs autres lettres qui ne contiennent que d'inutiles détails; quoique toujours mêlés d'excellentes réflexions. L'éditeur anglois sa-

crifie souvent l'intérêt historique, au dessein d'instruire par les plus sages leçons de religion & de morale.

M. Lovelace écrit de Paris à M. Belford, pour s'informer des nouvelles de Londres. M. Belford, lui répond. On n'a pas cru que des inutilités de cette nature méritassent plus d'être conservées, quoiqu'il soit à propos de remarquer que le souvenir de miss Clarisse accompagne toujours M. Lovelace, & ne cesse pas de faire la guerre à son repos. Il applique lui-même à sa situation le célèbre endroit d'Horace :

Timor & minæ
Scandunt eodem quo dominus, neque
Decedit ærata Triremi,
Et post equitem sedet atra cura.

LETTRE CCCLXVI.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Paris, 28 Octobre.

Ne sois pas surpris que cette lettre suive de si près ma dernière. J'en reçois une de Joseph Leman. Ce pauvre diable est troublé par sa conscience, Belford; il m'assure « qu'il ne » dort ni nuit ni jour, du regret qui le tour» mente, & de la crainte d'avoir contribué à

» de grands malheurs, sans compter, dit-il, « ceux qu'il prévoit encore. Il souhaiteroit, » s'il plaisoit à dieu & à moi, de n'avoir » jamais eu l'honneur de me connoître (1) ».

Et d'où viennent ses inquiétudes pour lui-même ? d'où viendroient-elles, si ce n'est « des marques de mépris qu'il reçoit conti- » nuellement de tous les Harlove, sur-tout » de ceux qu'il s'est efforcé de servir aussi » fidellement que ses engagemens avec moi » le permettoient ? Je lui avois toujours fait » croire, pauvre misérable qu'il est depuis le » berceau ! qu'en me servant, il auroit le » bonheur, à la fin, d'avoir rendu service » aux deux parties. Mais le mépris qu'on lui » marque, & la mort de sa chère jeune maî- » tresse, sont deux sujets de douleur qui ne » l'abandonneront jamais, dût-il vivre aussi » long-tems que Mathusalem ; quoiqu'il ne » se promette pas plus d'un mois de vie, » changé comme il est ! avec un estomac qui ne » digère plus rien, & madame Betty le faisant » enrager du matin au soir, à présent qu'elle le » tient & qu'elle maîtresse d'une bonne hôtel- » lerie. Mais, grâces au ciel, pour sa punition » elle n'est guère en meilleure santé que lui.

---

(1) Il faut se rappeler le caractère & les services de Léman.

» Au reste, son principal motif, pour se donner l'honneur de m'importuner par une lettre, n'est pas son seul chagrin, quoique plus grand qu'il n'ose prendre la liberté de me le dire ; c'est le désir de prévenir un malheur dont je suis menacé moi-même : car il peut m'assurer que le colonel Morden est parti dans la résolution de ne pas m'épargner, & qu'il a juré, assez haut pour être entendu des domestiques, qu'il auroit ma vie ou moi la sienne, avec d'autres promesses de cette nature, qui causent beaucoup de joie à toute la famille, parce qu'on s'attend que, tôt ou tard, je reviendrai avec quelque membre de moins ».

Telle est la substance de cette lettre. Mowbray m'avoit déjà lâché quelques mots dans une des siennes ; & je me rappelle que, dans le dernier souper que nous avons fait ensemble, tu me pressas, jusqu'à l'importunité, de faire le voyage d'Espagne, plutôt que celui de France ou d'Italie.

Ce que j'exige de toi, Belford, & par le premier ordinaire, c'est de m'apprendre fidellement tout ce que tu sais là-dessus. Il m'est impossible de souffrir des menaces ; & quand je serai bien instruit, nul homme ne se donnera, dans mon absence, les airs de m'avilir, sans

que je lui en explique mon ſentiment. Mes amis en ſeroient inquiets ; ils ſeroient portés à ſouhaiter de me voir changer de route ou de plan, pour l'éviter. Crois-tu qu'à ces viles conditions je fuſſe capable de ſupporter la vie ?

Mais, ſi tel eſt ſon deſſein, pourquoi ne me l'a-t-il pas fait connoître avant que j'euſſe quitté l'Angleterre ? Avoit-il beſoin que je fuſſe hors du royaume, pour s'affermir dans ſa réſolution ?

Auſſi-tôt que je ſaurai dans quel lieu mes lettres lui peuvent être adreſſées, je ne manquerai pas de lui écrire, pour m'aſſurer de ſes intentions. Le délai me gêne, dans un cas de cette nature. Fût-il queſtion du mariage ou de l'échafaud, ce qui doit ſe faire demain me paroît mieux aujourd'hui. Je languis, je meurs d'impatience, en ruminant des ſcènes qui ne peuvent m'offrir ni variété ni certitude. Paſſer vingt jours dans l'attente d'un événement qui peut être décidé dans un quart-d'heure, c'eſt un ſupplice.

Si le colonel prend la peine de venir à Paris, il lui ſera facile de trouver mon logement. Je vois chaque jour quelques anglois ; je ſuis ſouvent aux ſpectacles ; je parois à la cour & dans tous les lieux publics. A mon départ, je laiſſerai mon adreſſe dans pluſieurs

villes, où mes lettres d'Angleterre me feront envoyées. Mais si j'étois bien sûr de tout ce que Léman m'écrit, je perdrois l'idée de quitter la France, ou, dans quelque lieu que soit celui qui me cherche, je ne partirois que pour abréger sa course.

Mon unique regret tombe sur cette chère Clarisse. S'il est décidé que nous en venions aux mains, M. Morden & moi, comme il ne m'a fait aucune injure, & qu'il chérit la mémoire de sa cousine, nous engagerons le combat avec les mêmes sentimens pour l'objet de notre querelle; & tu conviendras que le cas est singulier. En un mot, j'ai tort; j'en suis aussi convaincu que lui, & je ne le regrette pas moins: mais je ne souffrirai jamais les menaces d'aucun mortel, quelque blâme que je me reproche d'avoir mérité. Adieu, Belford. Parle de bonne foi; point de déguisement, si tu fais cas de ton ami,

LOVELACE.



LETTRE CCCLXVII.

M. BELFORD à M. LOVELACE.

A Londres, 27 Octobre.

Je ne faurois croire, mon cher Lovelace, que le colonel Morden vous ait menacé dans des termes auffi groffiers que le miférable Léman vous l'écrit, ni qu'il penfe à vous chercher. Un tel langage fe fent du caractère de l'écrivain, & ne peut être celui d'un galant homme. Il n'eft pas de M. Morden, j'en fuis fûr. Obfervez que Léman ne vous dit point qu'il l'ait entendu lui-même.

Je n'ai pas attendu fi tard à fonder le colonel, non feulement pour votre intérêt & pour le fien, mais encore par le refpect que je dois aux derniers ordres de fon excellente coufine. Il eft vivement touché, & vous ne devez pas en être furpris. Il avoue qu'à cette occafion fon reffentiment s'eft exprimé avec chaleur. Il m'a dit un jour, que fi le cas de fa coufine étoit une féduction commune, il fe croyoit capable de vous pardonner. Mais il ne m'a pas affuré moins formellement qu'il n'avoit pris aucune réfolution, & qu'il ne lui étoit rien échappé

dans la famille, qui pût l'obliger à la vengeance. Au contraire, il m'a confeſſé que les volontés de ſa couſine avoient eu ſur lui, juſqu'à préſent, toute la force que je pouvois déſirer.

Il eſt parti peu de jours après vous. En me faiſant ſes adieux, il m'a dit que ſon deſſein étoit de ſe rendre à Florence, & qu'après y avoir fini ſes affaires, il ſe propoſoit de revenir à Londres, pour y paſſer le reſte de ſes jours. Je craignois, à la vérité, que ſi vous veniez tous deux à vous rencontrer, il n'arrivât quelque nouveau malheur; & ſachant de vous-même que vous deviez retourner en France par l'Italie, & vraiſemblablement par Florence, j'ai fait mes efforts pour vous engager à mettre l'Eſpagne dans votre plan. Je le ſouhaite encore; ou, ſi je ne puis l'obtenir de vous, je vous conjure d'éviter Florence & Livourne, deux lieux que vous avez déjà viſités. Que jamais du moins l'appel ne vienne de vous.

Quel ſujet de réflexions pour moi, ſi le délateur, ce vil Joſeph Léman, qui vous a donné l'occaſion de tourner l'artillerie de ſes maîtres contre eux-mêmes, & de les jouer l'un par l'autre, pour conduire vos artifices avec plus de ſuccès, devenoit, ſans le vouloir, un inſtrument entre les mains de la providence, pour les

venger tous ! En ſuppoſant la victoire de votre côté, ſeroit-elle la fin du déſaſtre ? Elle ne feroit qu'augmenter vos remords, puiſque votre rencontre ne peut ſe terminer que par la mort de l'un ou de l'autre ; car je ſuis sûr que le colonel ne recevroit pas la vie de votre main. Ajoutez, que les Harlove armeroient contre vous l'autorité des loix. Vous les haïſſez ; ils gagneroient par la mort du colonel ; ils ſe réjouiroient de la vôtre : & n'eſt-ce donc point aſſez de tout le mal que vous avez déjà cauſé ?

Lovelace ! cher ami ! donnez-moi la ſatisfaction d'apprendre que vous êtes réſolu d'éviter M. Morden. Le tems calmera tous les eſprits. Perſonne ne doute de votre courage, & jamais on ne ſaura que votre plan ait été changé par perſuaſion. Le jeune Harlove parle de vous demander raiſon ; c'eſt une preuve aſſez claire que M. Morden n'a pas pris ſur lui la querelle de la famille. Je ne crains que lui. Je ſais que ce n'eſt pas le moyen de faire impreſſion ſur vous, que de vanter ſon courage & ſon adreſſe ; on aſſure néanmoins que ſon épée eſt redoutable, & qu'il s'en ſert avec autant de ſang froid que d'habileté. Si je faiſois cas de la vie, il ſeroit de tous les hommes, à l'exception de vous, celui que j'aimerois le moins pour adverſaire.

Mes explications sont d'aussi bonne foi que vous l'avez désiré. Je ne vous déguise rien. Si vous ne cherchez pas le colonel, je suis persuadé qu'il ne vous cherchera point. C'est un homme rempli de principes. Mais si vous le cherchez, je ne crois pas qu'il vous évite.

Souffrez, Lovelace, que, par le mouvement d'une véritable amitié, je vous représente encore que vous devez vous sentir coupable dans cette affaire, & qu'il ne vous convient point d'être l'agresseur. Quelle pitié qu'un aussi galant homme que le colonel pérît par vos mains ! D'un autre côté, il seroit terrible que vous fussiez appelé en compte sans aucune préparation, & dans la chaleur d'une nouvelle violence. Malheureux ami ! ne vois-tu pas, dans la mort de tes deux principaux agens, les caractères tracés contre toi sur le mur ?

Mon zèle, dans cette occasion, peut me jeter dans un excès de franchise. Il me rend coupable au moins d'un grand nombre de répétitions ; mais j'ai peine, en vérité, à quitter un sujet dont je suis si touché. Cependant, si ce que je viens d'écrire, joint au mouvement de votre propre cœur & sans doute à vos remords, n'a pas l'effet que j'ose encore espérer, tout ce que je pourrois ajouter seroit inutile.

inutile. Adieu donc, Lovelace. Puisse ton cœur s'ouvrir au regret du passé ! puissent tes mains se garantir d'une nouvelle violence, qui augmenteroit le poids de tes réflexions, & qui te raviroit peut-être tes espérances pour l'avenir ! C'est le souhait de ton véritable ami,

BELFORD.

LETTRE CCCLXVIII.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Munich, 22 Novembre.

VOTRE lettre arrive au moment que j'allois partir pour Vienne.

Pour ce qui regarde le voyage de Madrid, ou le moindre pas hors de ma route, dans la vue d'éviter le colonel Morden, que je périsse si je le fais ! Tu ne peux me croire l'ame si basse.

Ainsi donc tu avoues qu'il m'a menacé ; mais non pas, dis-tu, dans des termes grossiers, indignes par conséquent d'un galant homme. S'il m'a menacé noblement, mon ressentiment sera noble. Mais il n'a pas fait le rôle d'un homme d'honneur, s'il lui est échappé

la moindre menace derrière moi. Quel mépris j'aurois pour moi-même, si j'avois été capable de menacer quelqu'un à qui je saurois le moyen de m'adresser de bouche ou par écrit!

A l'égard de mes remords, de tes caractères tracés sur le mur, de l'autorité des loix, de son adresse, de son sang froid, de son courage, & d'autres lieux communs de poltronnerie; que veux-tu dire? Assurément tu ne saurois croire que des insinuations de cette nature puissent affoiblir mon cœur ou ma main. Epargne-moi, je t'en prie, toutes ces impertinences dans tes lettres.

Il n'avoit pris aucune résolution, dis-tu, lorsqu'il a fait ses adieux. Il en prendra, de manière ou d'autre; & bientôt, suivant toute apparence; car je lui écrivis hier, sans attendre ta réponse. Je n'ai pu m'en défendre. Il m'étoit impossible, comme je te l'ai marqué, de vivre en suspens. J'ai adressé ma lettre à Florence. Je ne pouvois supporter non plus que mes amis fussent inquiets pour ma sûreté, ou par d'autres raisons. Mais ma lettre est dans des termes qui lui laissent absolument la liberté du choix. Il sera l'agresseur, s'il la prend dans un sens sur lequel il peut si honnêtement fermer les yeux. S'il le fait, il deviendra très-clair que la malignité & la vengeance étoient

deux passions qui le dominoient, & qu'il n'a pensé qu'à régler ses affaires, pour prendre *ensuite ses résolutions*, comme tu t'exprimes. Cependant, si nous devons nous rencontrer (car, toute civile qu'est ma lettre, je sais quel choix elle me feroit faire à sa place), je souhaiterois que sa cause ne fût pas si bonne, & que la mienne fût meilleure. Ce seroit une douce vengeance pour lui, si je tombois sous ses coups; mais que me reviendroit-il de l'avoir tué?

Je t'envoie la copie de ma lettre.

En relisant la tienne de sang froid, je ne puis refuser des remercîmens à ton amitié, ni même à tes vues. Depuis le premier instant de notre liaison, je n'ai jamais été trompé dans l'opinion que j'ai de toi, du moins si je considère tes intentions; car tu avoueras que j'ai plus d'une sottise à te reprocher dans le rôle que tu as joué entre ma chère Clarisse & moi. Mais tu es réellement un honnête homme, & tout à la fois un ami ardent & sincère. Je regretterois volontiers d'avoir écrit à Florence, depuis que j'ai reçu ta lettre, qui est actuellement sous mes yeux. Mais la mienne est partie; qu'elle marche. Si Morden souhaite la paix,

sur-tout lorsque j'ai désiré si ardemment de réparer mes injustices, nous eussions pu vivre, sinon dans les termes de l'amitié, du moins d'une manière qui n'exposât pas l'un ou l'autre au chagrin d'entendre qu'on hasarde contre lui, dans son absence, des menaces qui le rendroient méprisable, s'il n'y croyoit pas son honneur intéressé.

Je dois, monsieur, vous expliquer mes véritables dispositions. Si ce que j'apprends n'est venu que d'une chaleur soudaine, tandis qu'une perte que je ne cesserai jamais de déplorer étoit récente, non seulement je le trouve excusable, mais je n'y vois rien qui ne mérite mes louanges & mon approbation. Si vous êtes réellement déterminé à me voir sous quelque autre prétexte, quoique je vous avoue que rien n'est plus éloigné de mes désirs, je me rendrois blâmable, & tout-à-fait indigne du caractère que je veux soutenir aux yeux des honnêtes gens, si je vous faisois trouver quelque difficulté à vous satisfaire.

Dans l'incertitude où je suis du lieu où vous recevrez ma lettre, je pars demain pour Vienne. Tout ce qui pourra m'être adressé à la poste de cette ville, ou chez M. le Baron de Windisgratz, dont j'ai l'honneur d'être ami, me sera rendu fidellement.

Comme je vous crois trop de généroſité pour interpréter mal ce qui me reſte à vous déclarer, & que je ſais l'extrême conſidération que la plus chère de toutes les femmes avoit pour vous, je ne ferai pas difficulté de vous aſſurer que la plus agréable réponſe que je puiſſe recevoir de M. Morden, ſeroit le choix de la paix, plutôt que de tout autre parti, avec ſon admirateur ſincère & ſon très-humble ſerviteur,

LOVELACE.

LETTRE CCCLXIX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Lint, 9 Décembre,

JE ſuis en chemin vers Trente, pour y rencontrer le colonel Morden, ſuivant la réponſe que j'ai reçue de lui à Vienne. La voici, dans ſes propres termes.

A Munich, 2 Décembre.

MONSIEUR,

Votre lettre étoit à Florence quatre jours avant mon arrivée. Je ſuis parti dès le lende-

main, pour me rendre digne de cette faveur ; & je ne défespérois pas que les agrémens de la cour de Bavière n'euffent pu retenir, au delà de fes intentions, un jeune voyageur qui ne cherche que de l'amufement. Mais n'ayant pas l'honneur de vous y trouver, il me convient de vous déclarer, monfieur, que, dans l'impatience où je fuis de mériter l'eftime d'un homme tel que vous, je ne puis héfiter un moment à faire le choix que M. Lovelace feroit fûrement dans ma fituation, s'il lui étoit propofé comme à moi.

J'avoue, monfieur, que, dans toutes les occafions où j'ai parlé du traitement que vous avez fait à ma coufine, j'ai tenu le langage qu'il méritoit. Il feroit fort furprenant que j'en euffe pu tenir un autre. A préfent que vous m'offrez fi noblement l'occafion de m'expliquer moi-même, je dois vous convaincre qu'il n'eft rien forti de mes lèvres, par la feule raifon que vous étiez abfent. Apprenez donc, monfieur, que je n'attends que le nom du lieu, & que vous m'y verrez promptement, fût-il à l'extrémité de la terre.

Je m'arrêterai quelques jours à Munich. Si vous avez la bonté de m'y adreffer votre réponfe chez M. Klienfort, foit qu'elle m'y trouve ou non, vos ordres arriveront avec

autant de ſûreté que de diligence entre les mains, monſieur, de votre très-humble ſerviteur,

MORDEN.

Ainſi vous voyez, Belford, par la promptitude & l'ardeur même du colonel, que ſes *réſolutions étoient priſes*, &c. Ne vaut-il pas mieux finir une affaire de cette nature, que d'inquiéter mes amis, ou de demeurer moi-même en ſuſpens? Voici ma réplique.

A Vienne, ce 10 Décembre.

MONSIEUR,

JE ſuſpens un petit voyage que j'étois prêt à faire en Hongrie, & je pars aujourd'hui pour Munich. Si vous n'y êtes plus, je me rendrai droit à Trente. Cette ville, qui eſt ſur les confins de l'Italie, vous ſera plus commode pour votre retour en Toſcane, & j'eſpère vous y trouver dans quatre jours. Je n'aurai avec moi qu'un valet de chambre françois. Les autres circonſtances s'arrangeront aiſément lorſque j'aurai l'honneur de vous voir. Je ſuis, monſieur, votre très-humble ſerviteur,

LOVELACE.

A présent, Belford, il ne me reste aucun embarras sur l'évènement de cette entrevue; & je puis dire, avec vérité, que c'est lui qui me cherche. Ainsi, que le mal retombe sur sa tête!

Ce qui me touche de plus près au cœur, c'est mon ingratitude pour la plus parfaite de toutes les femmes.... mon ingratitude préméditée! Cependant en ai-je moins distingué, en ai-je moins adoré toutes ses perfections, malgré la mauvaise opinion que j'avois toujours eue de son sexe? Elle m'a forcé de renoître la dignité de ce sexe; elle l'a glorieusement exalté à mes yeux, quoiqu'assurément il soit impossible, comme je l'ai dit mille fois, comme je l'ai mille fois écrit, qu'il existe jamais une femme qui l'égale.

Mais lorsque je perds en elle plus qu'un homme n'a jamais perdu, lorsqu'elle me touche de si près, & lorsqu'il est certain que, dans un tems heureux, elle a souhaité d'être à moi, quelle insolence, dans un autre homme, de s'attaquer à moi pour la venger! Heureux, heureux, à la vérité, si j'avois senti la gloire & les charmes de cette préférence! Je ne veux pas aggraver, par mes réflexions, ce motif du colonel pour *me demander compte de la manière dont je l'ai traitée*, de peur qu'à l'approche

de l'entrevue mon cœur ne se ralentisse en faveur d'un homme qui lui étoit lié par le sang, & qui croit, au fond, rendre honneur & justice à sa mémoire. Cette idée lui donneroit des avantages qu'il ne peut avoir autrement. Je ne serai que trop porté à me reposer sur mon adresse, pour sauver un homme à qui je connois tant d'estime & de respect pour elle. J'oublierai le ressentiment que ses menaces doivent m'avoir inspiré; & c'est par cette seule raison que je m'afflige de son habileté & de son courage, dans la crainte d'être obligé, pour ma propre défense, d'ajouter une nouvelle victime à celles qui sont déjà tombées par mes mains.

Je ne puis me dégager des noires idées qui m'affligent. En vérité, Belford, je suis & serai, jusqu'au dernier moment de ma vie, le plus misérable de tous les êtres. Quelle générosité dans cette adorable femme ! Pourquoi m'as-tu donné la copie de son testament? pourquoi m'avoir envoyé sa lettre posthume? devois-tu les accorder à mes instances? tu savois ce que j'y devois trouver; & je l'ignorois; tu savois qu'il étoit cruel de m'obliger.

Vingt colonels Morden, si j'en avois vingt

à combattre successivement, ne me causeroient pas un moment d'inquiétude; mais ces réflexions forcées sur ma vile ingratitude, feront éternellement mon malheur. Je ne vois, dans le passé, que mes détestables inventions qui m'aient empêché d'être heureux. Dès les premiers tems, ne te souviens-tu pas combien de fois j'ai jeté de l'eau sur sa flamme naissante, en faisant tourner ingratement contre elle la délicatesse de ses sentimens, & toutes les loix que je recevois de sa vertu? Ne m'a-t-elle pas souvent répété, & ne savois-je pas, sans qu'elle prît la peine de m'en assurer (1), *qu'elle n'étoit capable ni d'affectation, ni de tyrannie pour un homme dont elle se proposoit d'être la femme?* Je savois, comme elle me l'a reproché, *qu'après lui avoir fait quitter la maison de son père, il ne restoit qu'un chemin ouvert devant moi.* Elle me disoit avec raison, & j'avois la folie de m'en faire un triomphe, *que, depuis ce jour, j'avois tenu cent fois son ame en suspens.* Ma seule épreuve de l'ipécacuanha suffisoit pour me convaincre qu'elle avoit un cœur où l'amour & la tendresse auroient présidé, si j'avois permis à ces deux sentimens de germer & d'éclore.

---

(1) Citations de ce qu'on a lu dans plusieurs anciennes lettres.

Elle *n'auroit pas eu de réserve*, m'a-t-elle dit une fois, *si je ne lui avois causé des doutes.* Et ne t'a-t-elle pas confessé à toi-même, qu'*elle s'étoit sentie capable de m'aimer, & qu'elle m'auroit rendu heureux, si elle avoit pu me rendre bon?* O Belford! quel amour! quelle noblesse! Un amour, comme elle n'a pas craint de le faire entendre dans sa lettre posthume, qui s'étendoit à l'ame, & que non seulement elle a déclaré dans les derniers momens de sa vie, mais qu'elle a trouvé le moyen de me faire connoître après sa mort, par une lettre remplie d'avertissemens & d'exhortations qui n'ont pas d'autre objet que mon bonheur éternel!

Ces réflexions, dont le tems ne fait qu'aiguiser la pointe, me suivent dans tous les lieux où le désespoir me conduit, m'accompagnent dans tout ce que je fais, & se mêlent dans tous les amusemens auxquels j'essaye de me livrer. Cependant je ne cherche que des compagnies gaies & brillantes. J'ai fait de nouvelles liaisons dans les différentes cours que j'ai visitées. Je jouis de quelque estime, & je me vois recherché de tout ce qu'il y a de gens de mérite & de distinction. Je visite les palais, les bibliothèques & les églises. Je fréquente le théâtre. J'assiste à toutes les fêtes publiques. Je revois tout ce qui m'étoit échappé dans les

cabinets des curieux. Je suis admis à la toilette des belles, & je m'attire quelque attention dans les assemblées. Mais rien, mais personne ne me cause autant de plaisir que la délicieuse idée de ma Clarisse. Si je fais quelque remarque à l'avantage d'une autre femme, c'est parce que je trouve dans sa taille, dans son port, dans sa voix, ou dans quelqu'un de ses traits, un air de ressemblance avec le charme, le seul charme de mon cœur.

Quel plus affreux châtiment que d'avoir sans cesse toutes ses perfections présentes, lorsqu'il ne me reste que l'immortel regret d'avoir privé le monde & moi-même d'un si précieux trésor ! Quelquefois, à la vérité, j'entrevois un rayon de joie & de consolation, dont ma générosité s'applaudit, parce qu'il me vient de la certitude morale que, malgré tous mes coupables efforts pour ternir sa vertu, elle jouit des fruits de sa victoire dans un éternel triomphe.



Si je continue, cher Belford, de mener une vie si misérable dans mes courses, tu me reverras bientôt en Angleterre, disposé sans doute à suivre ton exemple ; que sais-je ? à me faire

rie, dont la ruine ne laisse pas d'être amplement vengée, puisqu'aujourd'hui je me trouve menacé de la mienne.

Je m'apperçois que ce langage ressemble un peu à celui d'un coupable sur l'échafaud. Il pourroit te faire croire que je suis intimidé par l'approche de l'entrevue; mais tu ne me rendrois pas justice: au contraire, je te jure que je vais joyeusement au devant du colonel, & je m'arracherois le cœur de mes propres mains, s'il étoit capable ici du moindre mouvement de crainte ou d'inquiétude. Je sais seulement que, si je le tue (ce que je ne ferai point, si je puis l'éviter), je serai fort éloigné d'en être plus tranquille. La paix du cœur n'est plus faite pour moi. Mais comme notre rencontre est une occasion qu'il a cherchée, malgré le choix que je lui ai laissé, & qu'il n'est plus en mon pouvoir de l'éviter, j'y penserai après l'action, quitte pour faire pénitence de tout à la fois; car, tout habile que je le suppose, je suis aussi sûr de la victoire, que je le suis actuellement d'écrire. Tu sais que l'usage des armes, lorsque j'y suis provoqué, est un jeu charmant pour moi. D'ailleurs, je serai aussi calme, aussi peu troublé qu'un prêtre à l'autel, tandis que mon adversaire, comme on en peut juger par sa lettre, sera transporté de colère & de ven-

geance. Ne doute donc pas, ami Belford, que je ne te rende un fort bon compte de cette affaire, & crois-moi ton fidelle serviteur.

LOVELACE.

LETTRE CCCLXX.

M. LOVELACE à M. BELFORD.

A Trente, 14 Décembre.

DEMAIN est le jour qui fera passer probablement une ou deux ames dans un autre ordre de choses, pour servir de cortège aux manes de ma Clarisse.

J'arrivai hier à Trente, & m'étant informé aussi-tôt de la demeure d'un gentilhomme anglois, nommé M. Morden, je n'eus pas de peine à la trouver. Le colonel, qui étoit dans la ville depuis deux jours, avoit laissé son nom dans tous les lieux où je pouvois m'adresser. Il étoit sorti à cheval : je laissai mon nom chez lui ; vers le soir, il me rendit une visite.

Il avoit l'air extrêmement sombre ; le mien fut très-ouvert : cependant il me dit que ma lettre étoit celle d'un homme d'honneur, & que j'avois soutenu le même caractère, en lui accordant

accordant de si bonne grâce l'occasion de nous rencontrer. Il auroit souhaité, ajouta-t-il, que j'eusse tenu la même conduite sur d'autres points, & nous nous serions vus avec des sentimens fort opposés.

Je répondis que le passé ne pouvoit recevoir de changement, & que je regrettois, comme lui, que certaines choses fussent arrivées.

Les récriminations, reprit-il, ne pouvoient servir qu'à nous aigrir inutilement; & puisque je lui avois offert si volontiers cette occasion de me voir, les paroles devoient faire place à l'action. Votre choix, M. Lovelace, pour le tems, le lieu & les armes, sera le mien.

Sur les deux derniers points, M. Morden, il dépendra de vous-même; le tems, ce sera, s'il vous plaît, demain ou le jour d'après.

Après demain donc, monsieur; & nous monterons demain à cheval, pour fixer le lieu.

D'accord, monsieur.

Dites, M. Lovelace, quel choix faites-vous pour les armes.

Je lui dis que l'avantage devoit être égal, en nous servant de nos épées; mais que, s'il en jugeoit autrement, je n'avois pas d'objection contre le pistolet.

Je vous ferai remarquer ſeulement, répliqua-t-il, que le haſard ſeroit peut-être plus égal à l'épée, parce que nous devons être également accoutumés à la manier; je craindrois qu'il ne le fût un peu moins au piſtolet. Cependant, je n'ai pas laiſſé d'en apporter deux, dont vous auriez le choix. Mais je dois vous avertir qu'à la diſtance ordinaire, je n'ai jamais manqué un but, depuis que je me connois.

J'applaudis à ſa généroſité; mais je lui répondis auſſi-tôt que j'entendois aſſez l'uſage de cette arme, pour ne pas la refuſer, s'il la choiſiſſoit, quoique je ne me cruſſe pas auſſi sûr que lui de ne pas manquer un but. Cependant, ajoutai-je en ſouriant, comme il m'eſt arrivé quelquefois de fendre une balle en deux ſur le tranchant d'un couteau, il ſeroit malheureux, colonel, que je manquaſſe mon homme: ainſi, monſieur, je n'ai point d'objection contre le piſtolet, ſi c'eſt votre choix. Perſonne, j'oſe le dire, n'a l'œil & la main plus fermes que moi.

L'un & l'autre, monſieur, vous ſeront utiles, à l'épée comme au piſtolet. Ce ſera donc l'épée, s'il vous plaît.

De tout mon cœur.

Nous nous quittâmes avec une ſorte de civilité majeſtueuſe.

Aujourd'hui, ma visite à prévenu la sienne; & nous sommes sortis à cheval pour convenir du lieu. Nos sentimens étant les mêmes, n'aimant point à remettre au lendemain ce qui pouvoit être décidé sur le champ, nous serions descendus aussi-tôt. Mais la Tour & le valet du colonel, qui nous suivoient tous deux, & que nous n'avions pu éviter de mettre dans le secret, se sont joints pour nous demander la permission d'avoir le lendemain avec eux un chirurgien. Ils se sont chargés de l'engager à sortir de la ville, sous le prétexte d'une saignée qu'ils lui proposeront dans une cabane voisine, & de l'amener assez proche de nous, pour être appelé au besoin, sans qu'il se défie du ministère auquel il doit être employé. La Tour étant, comme je l'ai dit au colonel, un garçon fort adroit, auquel j'ai donné ordre de lui obéir comme à moi-même, si le sort se déclare en sa faveur, nous sommes convenus de remettre la décision à demain, & d'abandonner tout ce qui regarde le chirurgien à la discrétion de nos valets. Ensuite nous sommes rentrés dans la ville par des chemins différens.

Le champ que nous avons choisi est un vallon écarté. Le tems sera dix heures du matin; & le signal, ou le mot, l'*épée simple*. Cepen-

dant j'ai répété à M. Morden que cette arme m'étoit extrêmement familiere, & que je lui conseillois de faire tout autre choix. Il m'a répondu que c'étoit l'arme d'un gentilhomme, & que celui qui n'en connoissoit pas l'usage, manquant d'une qualité nécessaire, en devoit porter la peine; mais que pour lui toutes les armes étoient égales.

Ainsi, Belford, vous voyez que je n'ai voulu prendre aucun avantage. Mais je suis bien trompé, si demain, avant onze heures, ce brave ennemi ne reçoit pas la vie ou la mort de mes mains.

Son valet & le mien doivent être présens; mais avec l'ordre le plus absolu, comme vous n'en doutez pas, de demeurer dans l'inaction. En revanche, pour une civilité de la même nature, le colonel a commandé au sien de m'obéir, si la fortune est pour moi. Nous devons nous rendre à cheval au lieu du combat; une chaise, qui sera prête à quelque distance, conduira le vainqueur sur les terres de Venise, si l'un des deux périt, ou servira, suivant l'occasion, à secourir le plus malheureux.

Tels sont nos arrangemens. La pluie ne m'ayant pas laissé d'autre amusement que ma plume, je t'ai fait cette longue lettre; quoique je pusse aussi bien remettre à t'écrire demain

à midi ; car je ne doute pas que je ne me trouve en état de t'assurer que je suis, avec tous les sentimens que tu me connois pour toi, &c.

LOVELACE.

LETTRE CCCLXXI.

LA TOUR à M. BELFORD.

A Trente, 19 Décembre.

MONSIEUR,

J'ai de tristes nouvelles à vous communiquer par l'ordre de M. le chevalier Lovelace, qui a rendu le dernier soupir entre mes bras. Il m'avoit fait lire sa dernière lettre, par laquelle il vous informoit qu'il devoit terminer le lendemain sa querelle avec le colonel Morden. Vous savez si bien le sujet de ce différent, que vous n'attendez pas de moi d'autres lumières.

J'avois pris soin d'amener, à peu de distance, un chirurgien à qui j'avois confié le fond des circonstances sous le serment du secret, quoique je me fusse bien gardé de l'avouer aux deux combattans. Il étoit fourni de ban-

Madame Harlove ne furvécut que deux ans & demi à la mort de fon excellente fille. M. Harlove la fuivit au tombeau, environ fix mois après; ils moururent tous deux avec le nom de leur *bienheureufe fille* à la bouche. Ils ne l'avoient pas nommée autrement depuis qu'ils avoient reçu fes dépouilles mortelles; &, loin de regretter le monde, ils marquèrent de l'empreffement pour la rejoindre dans une meilleure vie. Cependant ils vécurent affez pour voir leur fils *James* & leur fille *Arabelle* mariés: mais ils ne trouvèrent pas une grande fource de joie dans l'établiffement de l'un & de l'autre.

M. James Harlove époufa une fille de bonne maifon, avec laquelle il vit encore. C'étoit une orpheline dont le bien étoit confidérable; & cette raifon lui avoit fait jeter les yeux fur elle. Mais il s'eft vu obligé à d'extrêmes dépenfes pour foutenir fes droits, qui ne font point encore éclaircis. Ses parties font puiffantes; il eft queftion d'un titre fort litigieux, & M. Harlove n'a pas reçu en partage toute la patience néceffaire pour conduire un long procès. Ce qu'il y a de plus remarquable dans fa fituation, c'eft que ce mariage eft venu purement de lui, contre le fentiment de fon père, de fa mère & de fes oncles, qui l'avoient averti

des embarras auxquels il s'expofoit. Sa conduite à l'égard de fa femme qui n'eft coupable de rien, & qui ne peut empêcher un mal dont elle fouffre autant que lui, eft devenue entre eux l'occafion de plufieurs différens qui ne lui promettent pas un heureux avenir, quand fes affaires fe termineroient plus favorablement qu'il n'a lieu de l'efpérer. Lorfqu'il s'ouvre à fes amis, qui font en petit nombre, il attribue toutes fes difgrâces au cruel traitement qu'il a fait à fa fœur. Il avoue qu'elles font juftes; mais la force lui manque pour fe foumettre à des difpofitions dont il connoît la juftice. Tous les ans, il reprend le deuil au 6 de Septembre; & pendant le mois entier, il fe dérobe à toutes fortes d'amufemens & de compagnies. En un mot, il paffe dans le monde, & lui-même fe regarde comme le plus miférable de tous les êtres.

La fortune de mifs Arabelle Harlove ayant tenté un homme de qualité, l'éclat du titre la difpofa facilement à recevoir fes foins. Le mariage fuivit bientôt. Mais les frères & les fœurs qui ne font pas portés à s'aimer, deviennent ordinairement de mortels ennemis. M. Harlove jugea que, dans les articles, on avoit trop fait pour fa fœur. Elle crut, au contraire, qu'on n'avoit pas fait affez; &,

depuis quelques années, ils se haïssent de si bonne foi, que l'un n'a de vraie satisfaction qu'en apprenant quelque infortune ou quelque chagrin de l'autre. Il est vrai qu'avant cette rupture ouverte, ils ne cessoient pas de se soulager mutuellement par de continuels reproches, qui ne servoient pas peu à l'entretien du trouble dans toute la famille; & qu'à chaque instant l'un accusoit l'autre d'avoir été la principale cause du désastre de leur admirable sœur. On souhaite que certains bruits qui font mal augurer du bonheur de cette dame dans l'intérieur de sa maison, soient tout-à-fait mal fondés, particulièrement ceux qui feroient supposer qu'elle ne se loue pas des mœurs de son mari, quoique d'abord elle n'ait pas trouvé cette objection insurmontable, & qui font même entendre qu'elle en est traitée avec beaucoup de hauteur & de mépris. Quel seroit le cœur assez dur pour lui souhaiter autant de chagrin qu'elle s'est efforcée d'en causer à sa sœur, sur-tout lorsqu'elle regrette sa cruauté, & qu'elle paroît disposée, comme son frère, à lui attribuer ses propres infortunes?

M. Jules & M. Antonin Harlove continuent de vivre dans leurs terres; mais ils déclarent souvent qu'ils ont perdu, avec leur nièce, toute la joie de leur vie; & dans toutes les

par ses lettres, & de les voir à Londres une fois ou deux l'année, c'est-à-dire, chaque fois qu'ils y viennent, a la satisfaction de les trouver, de jour en jour, plus dignes de leur nom & de leur origine.

Madame Norton a passé le reste de ses jours aussi heureusement qu'elle pouvoit le désirer, dans la terre de sa chère élève : bonheur, on le répète, tel qu'elle pouvoit le désirer; car elle aspiroit trop ardemment aux biens d'un autre état, pour être fort attachée à la petite fortune dont elle jouissoit. Elle employoit la meilleure partie de son tems à répandre ses bienfaits autour d'elle; & le reste, au soin du fonds qui lui avoit été confié. Après avoir mené une vie exemplaire, & vu son fils heureusement établi, elle est morte depuis peu, dans le sein de la paix, sans douleur, sans agonie, comme un voyageur fatigué, qui s'endort d'un sommeil doux & tranquille. Ses dernières expressions n'ont respiré que le désir & l'espérance de rejoindre la fille de son cœur, sa tendre & généreuse bienfaictrice.

Miss Howe ne put consentir à quitter le deuil de sa chère amie que six mois après sa mort; & ce fut à la fin de ce terme, qu'elle rendit M. Hickman un des plus heureux hommes du monde. Ils ont déjà deux aimables

fin prématurée de plusieurs de ses associés; aux terreurs & à la mort de M. Belton; au cours signalé de la justice du ciel, qui est tombée sur le misérable Tomlinson; à l'horrible catastrophe de l'infame Sinclair; aux profonds remords de l'homme qu'il aimoit le plus; &, d'un autre côté, à l'exemple qu'il a reçu de la plus excellente personne de son sexe, à ses préparatifs pour le dernier passage, à sa mort, digne d'admiration & d'envie.... lorsqu'il considère, comme il le fait quelquefois en tremblant, que le vice étoit enraciné dans son cœur; que tous ces avis & cet aimable exemple etoient nécessaires pour lui donner la force de les vaincre, & que ces faveurs du ciel sont rarement accordées aux personnes du même ordre, ou du moins qu'elles font peu d'impression dans la fleur de la jeunesse & dans la pleine force du tempérament; lorsque toutes ces idées se présentent à sa raison, il adore la bonté qui a rassemblé tant de moyens pour l'arracher, comme un tison enflammé, du lieu de la fournaise; il se croit obligé d'employer tous ses efforts & tous ses soins à rappeler ceux que son exemple peut avoir égarés, & de réparer, non seulement tout le mal qu'il a commis, mais celui dont il peut avoir été l'occasion.

A l'égard du dépôt sacré dont il avoit été

chargé par une femme céleste, il a répondu à cet honneur avec autant de plaisir que de fidélité, &, il ose dire, à la satisfaction de tout le monde, & même à celle de la malheureuse famille, qui lui a fait faire des remercîmens à cette occasion. On lui permettra de déclarer aussi, qu'en rendant ses comptes, il a renoncé au legs que la généreuse testatrice lui avoit assigné dans la bonté de son cœur. Il l'a remis à la famille, pour être employé suivant d'autres vues du testament.

Il ne restoit qu'une bénédiction terrestre à désirer pour M. Belfort, parce qu'il la croyoit capable de lui assurer la possession de toutes les autres; c'étoit le plus grand de tous les biens sensibles, une femme vertueuse & prudente. Après une vie aussi libre que la sienne, il ne s'est pas jugé digne d'un si grand bien, sans s'être assuré, par un examen de bonne foi que ses nouvelles résolutions & son horreur pour ses anciens goûts étoient si sincères, qu'il ne devoit pas les croire capables de changer. Dans cette confiance, s'étant rappelé quelques ouvertures flatteuses de M. Lovelace, & sa bonne fortune lui ayant offert l'occasion d'obliger milord M.... & toute cette illustre maison par un service important, il a demandé à ce seigneur la permission de rendre ses soins à miss

Charlotte Montaigu, l'aînée de ses deux nièces. Les conditions qu'il a proposées lui ont fait obtenir l'approbation de milord; & miss Charlotte, qui n'avoit pas d'engagement, lui a fait l'honneur d'accepter sa main. Il s'est trouvé tout d'un coup le plus heureux de tous les hommes. Milord, ne mettant pas de bornes à sa bonté, s'est fait un plaisir d'ajouter, pendant le tems même de sa vie, un bien considérable à la fortune naturelle de miss Montaigu. Miladi Lawrance & Miladi Sadleir ont suivi son exemple; & le ciel ayant donné, avant sa mort, qui est arrivée trois ans après celle de son neveu, un fils à M. Belford, il s'est déterminé à faire tomber sur ce fils, le plus proche de son sang, l'héritage de tous ses droits, avec la moitié de son bien réel, dont il a laissé l'autre moitié à sa seconde nièce, miss Patty Montaigu. Cette jeune demoiselle, à laquelle il ne manque aucune vertu, demeure actuellement avec sa sœur, & doit être mariée cet hiver à l'héritier d'une grande maison, qui arrive de ses voyages, & pour lequel on n'a pas cru que la Grande-Bretagne offrît un meilleur choix.

Le colonel Morden, avec tant de vertus & de lumières, ne peut être malheureux dans aucun pays du monde. Cependant son affaire

LETTRE CCCLXXII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

Du château d'Harlove, dimanche au soir, 10 Septembre.

MON CHER MONSIEUR,

Je vous envoie, comme je vous l'avois promis, le récit de ce qui se passe ici.

La pauvre madame Norton s'est trouvée si mal en chemin, que, malgré les précautions que j'avois prises pour faire marcher doucement le char funèbre & la chaise qui le suivoit, je craignois de laisser cette digne femme sur la route avant notre arrivée à Saint-Albans. Enfin nous y arrivâmes; & aussi-tôt je fis dételer, dans l'espérance qu'un peu de repos la mettroit en état de poursuivre; mais, contre mon attente, je fus obligé de partir sans elle: je recommandai à la fille que vous lui aviez donnée, d'en prendre grand soin, & je laissai la chaise de poste à sa disposition. Elle mérite toutes les attentions possibles, non seulement par égard pour ma cousine, mais aussi à cause

n'ayez rien à vous reprocher. Que vous êtes heureux !

La pauvre mère, à qui le chagrin ôtoit la parole, me regarda douloureusement, & s'assit, appuyant d'une main son mouchoir contre ses yeux, & laissant tomber l'autre entre celles de madame Hervey, qui l'arrosoit de ses larmes.

M. Jules Harlove étoit assis vers la fenêtre, le dos tourné à la compagnie, & les regards détachés de cette scène d'affliction; ses yeux étoient rouges & fort gros.

Mon cousin Antonin, en rentrant dans le paloir, s'étoit approché de madame Harlove. « Ma chère sœur, ne vous laissez pas..., mon » cher frère, ne vous laissez pas abattre.... » Mais, incapable de proférer une parole de plus, il s'en fut dans un coin du parloir, où, manquant lui-même des consolations qu'il eût voulu donner aux autres, il se laissa aller sur une chaise, & poussa un profond soupir.

Mademoiselle Arabelle, à notre entrée dans la salle, étoit passée devant moi à la suite de ...de, comme si son dessein eût été de dire ...es paroles consolantes à sa malheureuse ...ais elle n'en eut pas la force. Elle passa ... la chaise de madame Harlove, où, ... la tête sur son épaule, elle sembloit

attendre de sa bouche les consolations qu'elle avoit accoutumé d'en recevoir, mais qu'alors elle attendoit en vain.

Le fils Harlove, malgré sa dureté & l'orgueil de son caractère, étoit atterré; les remords de sa conscience avoient dompté sa fierté.

Eh monsieur! quelles pensées devoient-ils avoir dans ce moment? ils restoient fixés sans sentiment sur leurs siéges, & n'avoient pour paroles que des soupirs & des gémissemens.... Qu'ils sont bien un objet de pitié, un grand objet de pitié, tous tant qu'ils sont!... Mais quelles exécrations ne mérite pas ce détestable Lovelace? lui qui, par des pratiques infames & inouies, a amené une catastrophe qui épuise toutes les espèces de malheurs, & qui s'étend sur un si grand nombre d'infortunés!... Que le ciel me foudroie!... Mais je m'arrête.... Cet homme..., puis-je dire cet homme? cet homme est votre ami.... Il est déjà troublé, dites-vous, dans son esprit.... Rendez-le, grand Dieu! à ce..... Si je trouve que les choses se soient passées comme je le soupçonne; & en vérité, elle en dit assez dans son testament pour légitimer mes soupçons..... Ne pense pas, ma chère cousine, idole de mon cœur, que ton ame généreuse, qui ne respire

voyoit dans leurs attitudes que l'expreſſion d'une douleur accablante.

Vous voyez donc, M. Belford, qu'on pouvoit rendre juſtice à ma couſine. Oh! que c'eſt une choſe terrible que les réflexions auxquelles on eſt en proie après des procédés ſi durs & ſi dénaturés !

Ah! monſieur Belford! ce malheureux, ce déteſtable Lovelace, c'eſt lui, c'eſt lui qui eſt la cauſe...

Pardonnez-moi, monſieur, je vais poſer ma plume, pour ne la reprendre que quand je ſerai calmé.

A une heure du matin.

C'eſt en vain, monſieur, que j'ai voulu prendre du repos; vous m'avez prié d'entrer dans le détail, je ne m'y refuſerai pas, car ce ſujet m'occupe tout entier: je vais continuer, quoiqu'il ſoit minuit paſſé.

A ſix heures environ, le char funèbre arriva à la porte de la cour... L'égliſe de la paroiſſe eſt à quelque diſtance; mais le vent qui venoit de ce côté-là, jeta la famille éplorée dans un nouvel accès de douleur, en portant juſqu'à eux le ſon des cloches; elles faiſoient retentir les airs de la mélodie la plus lugubre. A l'ouïe de

de ces sons funestes, les parens ne doutèrent pas que ce ne fût un témoignage d'amour & de vénération, rendu par les paroissiens à la mémoire de celle dont le cercueil passoit actuellement devant l'église.

Si l'attente du char funèbre leur causa cette émotion, jugez de leur consternation lorsqu'ils l'entendirent annoncer.

Un domestique vint pour nous avertir de son arrivée, dont le bruit du pavé de la cour intérieure ne nous avoit que trop instruits.

Il ne parla pas ... il ne pouvoit parler... Il jeta un regard dans la chambre, s'inclina, & se retira.

Je sortis: personne alors que moi n'en eut la force; le frère me suivit un instant après.

Quand j'eus gagné la porte d'entrée, un spectacle fort touchant s'offrit à ma vue.

Vous avez ouï parler, monsieur, de l'amour qu'on portoit à ma chère cousine. Les pauvres sur-tout, & les gens d'un moyen ordre l'aimoient comme jamais jeune femme de condition n'en fut aimée: ce n'étoit pas sans sujet. Les uns trouvoient dans ma cousine une protectrice; les autres trouvoient en elle le soulagement de leurs misères.

Quand nous sentons vivement un malheur,

& que nous sommes affectés par une vraie douleur, nous aimons voir les autres prendre part à notre affliction. Les domestiques avoient dit à leurs amis, & ceux-ci avoient répandu parmi leurs connoissances, que quoiqu'on n'eût pas voulu recevoir ni jeter un regard sur miss Clarisse durant sa vie, on avoit cependant consenti à ce que son corps fût porté au château. Cela devoit se faire si incessamment, que ceux qui étoient instruits du moment de sa mort, pouvoient juger à peu près du tems où le cercueil passeroit. Un char funèbre venant de Londres, quelque peu accompagné qu'il soit, attire l'attention de tout le monde sur la route & dans les villages. Celui de ma pauvre cousine n'avoit point de suite; il n'étoit décoré ni de panaches, ni d'écussons : cependant, comme on est obligé pour aller au château d'Harlove de prendre des chemins de traverse dès la distance de six milles, il ne fut plus possible d'ignorer quelle étoit la personne que l'on transportoit. Dès qu'on nous eut vu quitter la grande route, nombre de gens de toute espèce, hommes, femmes & enfans, se mirent à notre suite, & formèrent un convoi funèbre d'environ cinquante personnes. Toutes, sans exception, avoient les larmes aux yeux, &

déploroient la perte de la jeune dame, qui ne faisoit jamais rien que quelqu'un ne s'en trouvât mieux.

Ces gens s'assemblèrent autour du char quand il s'agit d'en descendre le cercueil, & empêchèrent qu'on ne le portât immédiatement dans la maison. Ils se disputoient cet honneur, mais à voix basse, sans clameurs contentieuses. Je fus frappé d'une retenue qui marquoit tant de vénération; je n'avois rien vu de semblable ici, ni dans mes voyages; au contraire, j'avois trouvé le bruit & le tumulte par-tout où j'avois vu l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin, ils convinrent que six filles emporteroient le cercueil par les six anses.

C'est ainsi qu'avec les démonstrations du plus grand respect on l'entra dans le sallon, où je le fis placer entre deux siéges, sur lesquels il portoit par les extrémités. Les plaques d'argent, les emblèmes & les inscriptions dont la partie supérieure étoit décorée, attirèrent les regards & furent l'objet de l'admiration de tous. Ils redoublèrent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres & d'après ce qu'avoit prescrit miss Clarisse: ils souhaitoient qu'on leur laissât voir le corps; mais ils en parlèrent comme d'une faveur qu'ils dési-

déploroient la perte de la jeune dame, qui ne faisoit jamais rien que quelqu'un ne s'en trouvât mieux.

Ces gens s'assemblèrent autour du char quand il s'agit d'en descendre le cercueil, & empêchèrent qu'on ne le portât immédiatement dans la maison. Ils se disputoient cet honneur, mais à voix basse, sans clameurs contentieuses. Je fus frappé d'une retenue qui marquoit tant de vénération; je n'avois rien vu de semblable ici, ni dans mes voyages; au contraire, j'avois trouvé le bruit & le tumulte par-tout où j'avois vu l'émulation excitée entre des gens d'une éducation négligée.

Enfin, ils convinrent que six filles emporteroient le cercueil par les six anses.

C'est ainsi qu'avec les démonstrations du plus grand respect on l'entra dans le sallon, où je le fis placer entre deux siéges, sur lesquels il portoit par les extrémités. Les plaques d'argent, les emblêmes & les inscriptions dont la partie supérieure étoit décorée, attirèrent les regards & furent l'objet de l'admiration de tous. Ils redoublèrent d'attention, quand on leur dit que tout cela s'étoit fait par les ordres & d'après ce qu'avoit prescrit miss Clarisse: ils souhaitoient qu'on leur laissât voir le corps; mais ils en parlèrent comme d'une faveur qu'ils dési-

ception diſtincte d'un ſeul ſymbole ou d'une ſeule lettre écrite ſur la bière; il étoit plongé dans une profonde rêverie, les bras croiſés ſur la poitrine, la tête penchée ſur une épaule, avec tous les caractères de la ſtupéfaction ſur le viſage.

La ſcène devint plus touchante & plus noire, quand, pénétrés de la plus cruelle douleur, le père, la mère, les deux oncles & la ſœur vinrent, à pas chancelans, joindre le frère & moi. Nous étions dans ce qu'elle appeloit ſon parloir; nous venions d'y faire poſer le cercueil ſur une table, au milieu de la chambre. Sans doute le ſouvenir de leur inexorable dureté avoit ajouté à leur peine; mais quand ils virent devant eux la gloire de leur famille concentrée dans une bière, quand ils jetèrent les yeux ſur celle que leur violence avoit bannie de la maiſon; frappés de la manière dont elle y rentroit, ce ne fut plus un deuil, ce fut une déſolation.

Leur deſſein paroiſſoit être d'empêcher la mère d'entrer: mais s'appercevant que cela n'étoit pas poſſible, eux-mêmes, juſqu'alors incertains s'ils entreroient, ſe déterminèrent à la ſuivre, entraînés par un mouvement plus fort qu'eux: la pauvre femme jeta les yeux ſur le cercueil, & immédiatement les retira. Au même

larmes : il saisit un moment pour gagner le grand parloir, où il me pria de le laisser à lui-même.

Les oncles & la sœur gardoient le silence, portant tour à tour & détournant la vue de dessus les emblèmes du cercueil. Madame Hervey entreprit de leur lire l'inscription; elle lut ces paroles : *Ici l'on est à couvert de la persécution des méchans.* Elle ne put continuer; de grosses larmes tomboient de ses yeux sur la pièce d'argent où elle les tenoit fixés. Cependant elle eût voulu satisfaire une curiosité qui mêloit de l'impatience à la douleur : elle essuyoit ses pleurs, mais en vain; d'autres pleurs succédèrent toujours.

Jugez, M. Belford, j'en appelle à votre sensibilité, jugez de l'état où j'étois; je me trouvois pourtant dans l'obligation de les consoler les uns & les autres.

Je vais fermer cette lettre, pour vous l'envoyer de bon matin; j'en recommencerai une autre, dans l'opinion que ma prolixité ne vous déplaira pas : je suis incapable de prendre du repos, & je ne puis faire mieux que d'écrire; j'ai des scènes pathétiques à peindre; j'écris sans me fatiguer; j'ai tout cela présent à l'esprit, je n'y ai que cela. De plus, je serai peut-

être bien aiſe, quand ma douleur ſera calmée; de lire ceci avec les autres papiers que vous voudrez bien me communiquer, concernant cette malheureuſe hiſtoire.

Le domeſtique qui doit vous porter cette lettre, s'informera, en paſſant par Saint-Albans, de la ſanté de la bonne madame Norton, afin de vous en donner des nouvelles. Miſs Arabelle m'en demanda quand je me fus retiré dans mon appartement, où elle avoit eu la complaiſance de m'accompagner. Elle montra beaucoup d'inquiétude de l'état où nous l'avions laiſſée, & me dit que ſi ſa mère l'apprenoit, elle en auroit encore plus qu'elle.

Je ne m'étonne plus ſi mon excellente couſine, prévoyant les remords auxquels ſes parens ſeroient en proie quand ils ſauroient ſa mort, écrivit ces lettres poſthumes, où elle met tout en œuvre pour les conſoler. Mais ſa générorſité paroît encore avec plus d'éclat dans les efforts qu'elle fit pour les excuſer auprès de moi, dans l'entretien particulier que nous eûmes peu d'heures avant ſa mort. Elle aggrava dans ce deſſein la ſeule faute que je la ſoupçonne d'avoir faite: mais ce fut avec une facilité... créature angélique! une douceur... il ſembloit qu'il ne lui en coûtoit rien, ſi, ſe ſacrifiant elle-même, elle

me faisoit penser plus favorablement de ses amis.

Je suis, mon cher monsieur,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

W. M. MORDEN.

LETTRE CCCLXXIII.

M. MORDEN à M. BELFORD.

MONSIEUR,

Nous sommes si mauvaise compagnie les uns pour les autres, que je n'ai pas de meilleur parti à prendre que celui de me retirer dans mon appartement, & d'écrire.

Environ neuf heures & demie, on me fit avertir pour déjeûner : la lugubre assemblée se formoit lentement ; chacun prenoit sa place d'un air d'affliction ; les visages étoient haves & abbatus ; on ne voyoit que des yeux fatigués de répandre des pleurs.

L'on se demandoit comment on avoit passé

comme hors d'elle-même, leva ſes mains jointes en haut, fixant tour à tour ſes yeux ſur le corps & vers le ciel, trop lent à la venger.

Enfin, elle rompit le ſilence. Voyez-vous, dit-elle, voyez-vous la gloire & l'honneur de ſon ſexe ? la voyez-vous, jetée dans les bras de la mort par l'exécration & la honte du vôtre ?

O ma bienheureuſe amie ! ma chère compagne ! lumière qui me conduiſoit ! ... baiſant ſa bouche à chaque nouveau nom qu'elle lui donnoit..... quoi ! toute la vie de ma Clariſſe.....

Après une petite pauſe & un profond ſoupir, elle ſe tourna vers moi, puis vers ſon amie... Mais c'eſt elle ; peut-elle être réellement morte ? Non, non ; réveille-toi, ma tendre, ma chère amie : ne ſerois-tu qu'un argile inſenſible ? Ah ! laiſſe-moi te rappeler à la vie ; partage le ſouffle qui m'anime... Et lui donnant un baiſer.... Que la chaleur de mes lèvres réchauffe les tiennes ! elles ſont glacées ! elles ſont muettes ! Soupirant encore du fond du cœur, comme déçue de l'eſpérance de l'entendre parler : Eſt-il donc poſſible que la perfection finiſſe ainſi ? eſt-il donc vrai que tu m'aies quittée, quittée pour jamais ? O cruelle Clariſſe !

Un silence de quelques instans succéda : paroissant revenir à elle-même, elle me regarda. Pardonnez, me dit-elle, pardonnez, M. Morden, à mon égarement ; je ne suis plus à moi, je n'y serai plus : vous ne connoissiez pas l'excellence, non, vous ne connoissiez pas la moitié des perfections que voilà dans les bras de la mort..... Ceci ne peut être..... ce ne peut être tout ce qui me reste de ma Clarisse.

Elle fit une autre pause. Une larme, ma chère, donne une larme seulement à l'état où je suis... Mais non, cette tristesse silencieuse, ces ombres de la mort qui couvrent ton front.... Hélas ! moi-même trouvé-je des pleurs ? elles me refusent leurs secours ; mon cœur ne peut plus contenir ma douleur, j'y succombe !

Pourquoi, M. Morden, l'a-t-on envoyée ici ? pourquoi ne me l'a-t-on pas envoyée ? Elle n'a point de père, point de mère, point de parens : ne l'avoient-ils pas tous renoncée pour leur parente ? Pourquoi ne me l'a-t on pas envoyée ? j'étois son amie, mon cœur lui appartenoit. Qui a plus de droit que moi aux restes de celle que je chérissois ? De vains noms, sans sentiment, seroient-ils de meilleurs titres que mon amour ?

Elle baisa encore une fois la bouche, le front & les joues de son amie ; un soupir, qui

sembloit lui déchirer le cœur, l'interrompit.

D'où vient, d'où vient, reprit-elle, m'a-t-on refusé la consolation de voir la plus aimée, la plus chère de mes compagnes, avant qu'elle devînt celle des anges? Je renvoyois, je me laissois trop aisément persuader de différer une visite que mon cœur me rendoit nécessaire. Que de regrets n'en aurai-je pas! O ma bienheureuse Clarisse! qui sait, si je fusse allée vers toi, quel effet auroient produit mes consolations?

Elle jeta un regard autour d'elle, comme si elle eût craint d'appercevoir quelqu'un de la famille. Encore un baiser, mon ange, mon amie, chère compagne que je perds, & que je regretterai toujours, encore un baiser, & je pars, je vole hors de cette horrible demeure; jamais je ne l'aimai que pour toi. Adieu donc, ma très-chère Clarisse! tu es heureuse, je n'en doute pas; ta dernière lettre m'en assuroit. Puissé-je te rejoindre & me réunir avec toi dans des lieux plus saints, où l'insolence n'ose attenter à l'innocence, & où des maîtres cruels, sous le nom de parens, ne gênent pas la vertu par d'impérieux commandemens!

Elle fit un silence: incapable de sortir, quoiqu'elle y fût déterminée, son désespoir, son angoisse combattoient sa volonté; l'attendrissement succèda aux agitations; un torrent de larmes

vint à ſon ſecours. Sans ces pleurs que je répands, j'allois mourir de douleur, dit-elle d'une voix plus radoucie. Mes yeux en verſeroient ſans ceſſe, que je voudrois en verſer encore pour ma chère Clariſſe. Hélas! ſes conſeils firent pour moi ce que les miens n'ont pu faire pour elle.

Pardonnez, monſieur, me dit-elle en ſe tournant vers moi, qui me ſentois ému autant qu'elle-même, pardonnez; j'aimois cette chère perſonne comme femme n'aima jamais une autre femme. Excuſez l'emportement de ma douleur. Eſt-ce donc ainſi que la gloire de ſon ſexe a été la victime du vice & de la dureté?

Madame, lui dis-je, ils en ſont punis, ils en ſont bien punis. Qu'ils en ſoient punis! reprit-elle; ſi je les plaignois.... Que je ſuis malheureuſe (regardant le corps) de ne l'avoir pas vue avant que ces paupières couvriſſent ces yeux, & que ces lèvres fuſſent fermées! Quelles paroles!.... quelle douceur!..... quelle amie j'ai perdue!

Elle ſe mit alors à examiner le deſſus du cercueil. Frappée du ſens des emblèmes, ſa douleur reprit de nouvelles forces; & quoiqu'elle eſſuyât pluſieurs fois ſes yeux, elle ne fut pas capable de lire l'inſcription & les textes de l'écriture qui l'accompagnoient. Enfin, elle

me dit : Faites-moi la grâce de m'écrire ce que c'est que ces emblèmes & cette écriture ; &, si vous le pouvez, réservez-moi une boucle de ses cheveux.

Je lui répondis que l'exécuteur testamentaire de Clarisse feroit l'un & l'autre, & lui enverroit une copie du testament ; qu'elle y trouveroit des marques de souvenir en faveur d'une personne qui l'appelle son amie, sa sœur.... C'est avec justice, repartit miss Howe, qu'elle me nomme ainsi ; nous n'avions qu'un cœur & qu'une ame. Mais à présent que ma plus chère moitié vient de m'être enlevée, hélas ! que deviendrai-je ?

Dans ce moment, un domestique a passé près de la porte. Elle a regardé, craignant, pour la seconde fois, que ce ne fût quelqu'un de la famille. Puis elle a dit : Encore un dernier adieu...., un dernier adieu....; hélas !

Elle a renouvelé ses embrassemens ; elle baisoit le visage, les mains l'une après l'autre. Enfin elle m'a présenté la sienne, s'est précipitée hors de la chambre, & a gagné son carrosse, où elle s'est abandonnée de nouveau à toute sa douleur. Ses pleurs & ses soupirs lui ôtoient la voix. Elle m'a fait un signe de tête. Déjà les chevaux étoient hors de la cour, je la perdois de vue.

Quand je ſuis rentré, la compagnie a remarqué mon émotion. M. James Harlove leur faiſoit le rapport de ce que je lui avois dit la veille. Ma préſence a interrompu leur diſcours; je m'en ſuis apperçu : je leur ai laiſſé le champ libre pour conſulter.

Je finis cette lettre : le ſouvenir de la ſcène touchante que je viens de décrire, m'a laiſſé dans une incapacité auſſi grande de continuer, que je l'étois d'entrer en converſation avec mes couſins, le moment après en avoir été le témoin.

Je ſuis, Monſieur,

Votre très-humble & très-obéiſſant ſerviteur,

W. M. MORDEN.



LETTRE

LETTRE CCCLXXIV.

M. MORDEN à M. BELFORD.

MONSIEUR,

La bonne madame Norton est arrivée. Il semble qu'elle ait repris courage ; elle le doit à ces lettres posthumes dont vous & moi craignions si fort les effets sur elle. C'est que son esprit est d'une très-rare trempe. Cette femme est familiarisée avec les afflictions, & vit dans l'espérance habituelle d'une meilleure vie. De plus, n'ayant rien à se reprocher vis-à-vis de la chère personne que nous avons perdue, elle a considéré qu'elle ne pouvoit faire mieux que de rassembler toutes ses forces pour donner quelque consolation & inspirer quelque fermeté à la malheureuse mère.

O M. Belford ! quels éloges de ma chère cousine j'entends de toute parts !... Si elle eût été mon enfant ou ma sœur..., pensez-vous que l'auteur d'une si fatale catastrophe, qui s'étend sur tant de personnes !.... mais je m'arrête.

On n'ouvrira pas le testament avant que les

funérailles soit achevées. On fait les préparatifs nécessaires à cette solennité. Les maîtres & les domestiques de toutes les branches de la famille ont pris le grand deuil.

J'ai vu M. Melvill : c'est un homme de sens, qui a de la douceur & de la décence dans les manières. Je lui ai donné des particularités propres à être insérées dans son discours ; mais j'ai vu depuis que c'étoit un soin inutile ; il connoît tous les détails de la malheureuse histoire de ma cousine ; il l'a toujours admirée, & a été fort sensible à ses malheurs & à sa mort.

Le révérend docteur Lewin, que nous venons de perdre, étoit l'ami particulier de Melvill ; & vouloit le présenter à miss Clarisse, comme un homme digne de son estime.

Je viens de prêter mon assistance au père & à la mère, qui ont fait un dernier effort pour voir le corps de leur cher enfant. Ils m'avoient fait demander de les accompagner avec madame Norton. Il faut, disoit la pauvre mère, que je lui dise un dernier adieu.

Tout en effet s'est réduit à un effort, & rien de plus. Au moment où ils ont eu le cercueil devant les yeux : O ma chère ! a dit le père en se retirant, je ne puis, je sens que je ne puis le supporter..., n'eussé-je..., n'eussé-

se pas eu tant de dureté ! Il n'a eu que le tems de s'approcher de sa femme, pour l'empêcher de tomber ; ses genoux se déroboient sous elle. O ma chère ! s'est-il écrié, c'en est trop, retirons-nous. Madame Norton venoit de quitter madame Harlove, pour voir le cercueil. Elle est revenue. Chère, chère Norton, lui a dit l'infortunée mère en jetant ses bras autour de son cou, emportez-moi, ôtez-moi d'ici. O mon enfant ! mon enfant ! ma Clarisse ! toi qui faisois les délices de ma vie il y a si peu de tems ! hélas ! je ne te reverrai plus... jamais !

J'aidai le malheureux père, & madame Norton soutint la malheureuse mère jusque dans la chambre à côté. Elle se jeta sur un lit de repos. Il s'abandonna sur un fauteuil. Elle tenoit embrassée madame Norton, qui étoit à genoux auprès d'elle. Les deux mères, si je puis me servir de cette expression, restoient dans cette attitude attendrissante. Quelles espèces d'angoisse & de tristesse ces douloureuses scènes ne nous ont-elles pas mis devant les yeux ?

Le père, pour consoler la mère, s'accusoit lui-même. Plût au ciel, lui disoit-il, que je n'eusse pas plus de reproches à me faire que vous ! vous vous laissâtes enfin toucher. Vous

j'étois capable de rendre le mal pour le mal, & si, malgré l'atrocité de vos offenses, je ne pouvois vous pardonner, comme je voudrois être pardonnée.

C'est pourquoi je vous répète que je vous pardonne; & veuille le tout-puissant vous pardonner aussi! Quant à moi, je n'ai d'autres sujets de regret, que le chagrin que j'ai donné à des parens qui étoient remplis d'indulgence pour moi avant que je vous connusse; le scandale dont j'ai couvert toute ma famille; la honte de ma faute qui rejaillit sur mon sexe, & l'affront que ma chute fait à la vertu.

Pour ce qui me concerne personnellement, vous n'avez fait que m'enlever à mes plans favoris dans cette vie passagère, que j'aurai quittée quand vous lirez ces mots. Vous avez été cause que j'ai été coupée comme une fleur dans mes premiers & mes plus beaux jours. Vous m'avez ôté un tems que j'aurois pu passer agréablement ou désagréablement, selon que la providence en auroit ordonné. Et ne dois-je pas lui rendre grâces de ce qu'elle m'a garantie du dangereux emploi de porter le joug nuptial avec un homme aussi corrompu? N'y a-t-il pas toute apparence que chaque heure de mon union avec lui m'auroit apporté quelque nouveau sujet d'amertume? Si donc, d'un

côté, j'ai à me plaindre de vous, de l'autre, je vous ai l'obligation d'avoir fait changer en autant d'années de gloire, des années qui peut-être auroient été pour moi pleines de tentations, de périls & de ſouffrances. Il eſt vrai qu'il m'en a coûté de violentes afflictions & des chagrins mortels.

Ainſi, monſieur, quoique je ne doive rien à vos intentions, vous m'avez rendu un ſervice réel, & en retour je fais des vœux pour vous. Votre vie a été jusqu'ici de nature à ne vous plus permettre de différer votre converſion; car ſi le repentir eſt difficile, même à ceux qui, n'ayant jamais ſongé à corrompre l'innocence, ne ſont coupables que d'avoir négligé leurs devoirs, quelle peine n'aurez-vous pas pour obtenir le ſecours de la grâce, vous, dont le crime a été prémédité, & qui vous y êtes livré ſi volontairement & avec tant d'artifices?

Je dois rougir en avouant qu'il a été un tems où je vous ai préféré aux autres, puiſque dans ce tems même je ne vous croyois pas un homme de bonnes mœurs; mais auſſi, j'étois bien loin de penſer que vous, ou quelque autre mortel, pût être ce que vous avez montré que vous étiez. Il y a cependant longtems que je vous ai vu d'un lieu plus élevé

que vous; je vous ai méprisé du fond du cœur, vous & vos mœurs, dès que j'ai su voir quel homme vous étiez. Et vous ne serez pas surpris de la contrariété de ces sentimens; car la préférence que je vous donnai n'étoit pas sans motif. J'étois assez foible, assez présomptueuse, pour me regarder comme un instrument entre les mains de la providence, pour gagner au bien un homme que je ne trouvois pas indigne de l'entreprise.

Et à dieu ne plaise que, même à présent, j'aye perdu toute espérance de ce côté-là! Vous voyez qu'il m'en reste, par la peine que je prends, dans cette occasion solennelle, pour vous faire sortir du sommeil qui tient enchaînées vos meilleures facultés. Ecoute-moi donc, Lovelace, comme la voix qui sort des tombeaux; ne perds point de tems; hâte-toi de te convertir. Cesse de tendre à de pauvres innocentes les piéges de l'enfer, de peur que tu n'y sois arrêté toi-même. N'entasse plus offense sur offense, au-dessus des hauteurs de la miséricorde divine. Songe que la justice du tout-puissant, aussi bien que sa clémence, est un des appuis de son trône.

Ecoute, avec crainte & tremblement, quelle sera la part du méchant; car c'est ainsi qu'il est écrit:

« Le triomphe du méchant est de courte du» rée, & la joie de l'hypocrite n'a qu'un mo» ment. Il donnera dans le piége ; sous ses
» pieds est un précipice. La terreur l'environ» nera, il fuira de devant elle. Sa force lui
» sera ôtée, & la destruction se tiendra à ses
» côtés. La mort engloutira sa puissance, la
» terre l'oubliéra, & on ne se souviendra plus
» de son nom. Il sera chassé du monde, & il
» n'aura ni fils, ni successeur dans son pays.
» Ceux qui l'auront vu, se demanderont : où
» est-il ? Il disparoîtra comme un songe, &
» s'évanouira comme une vision dans la nuit.
» Son pain sera rempli d'amertume. Le fer le
» moissonnera, & la flèche qui part de l'arc,
» le transpercera. Un feu secret le consumera.
» Le ciel dévoilera son iniquité, & la terre
» s'élevera contre lui. Il deviendra la pâture
» des vers, & sa mémoire sera abolie. Telle
» sera la fin de celui qui n'aura pas connu
» dieu ».

Quand vous consulterez les sacrés oracles où cette sentence est prononcée contre les injustes, vous y trouverez aussi des paroles consolantes pour un cœur vraiment pénitent.

Puisse le vôtre s'amollir, monsieur Lovelace ! puissiez-vous vous mettre en état d'échapper au destin de l'homme abandonné de

dieu ! Ne méprisez pas les richesses de sa longue tolérance, & méritez d'être un objet de son infinie miséricorde. C'est la sincère prière de

CL. HARLOVE.

A Monsieur BELFORD.

Dimanche au soir, 3 Septembre.

MONSIEUR,

Je profite de cette dernière & solennelle occasion, pour vous remercier encore des bontés que vous avez eues pour moi dans un tems où j'avois un si grand besoin d'amis & de protecteurs.

Qu'il me soit permis, de la demeure des morts où je serai descendue quand vous lirez ceci, de vous faire faire quelques réflexions que ma sincère amitié voudroit pouvoir rendre encore plus pressantes & plus efficaces.

Je ne cesserai point de faire des vœux pour votre bonheur éternel; & j'ose me flatter qu'à l'ouverture de ma lettre, vous aurez vu combien, dans nos derniers momens, une conscience tranquille est un puissant consolateur.

Le duc de Luxembourg disoit, à son lit de

cendance pour mon frère, qui eſt au fond un jeune homme vertueux, quoiqu'emporté dans ſes premiers mouvemens. Si l'emploi de confiance que je vous donne, occaſionnoit quelque difficulté, faites vos efforts, je vous en ſupplie, pour procurer la paix, pour concilier & adoucir les eſprits. Employez ſur-tout le crédit que vous avez ſur votre ami, plus fier & plus emporté que mon frère, pour prévenir les voies de fait. En vérité, monſieur, cet eſprit violent doit être ſatisfait des maux qu'il a cauſés, ſur-tout de l'odieux affront qu'il a fait à ma famille, en la bleſſant dans la partie la plus délicate de ſon honneur, & cela, de la manière la plus odieuſe & la plus baſſe.

Vous m'avez déjà promis que vous auriez égard à la prière que je viens de vous faire. J'exige, comme une dette, que vous ſatisfaſſiez là-deſſus à vos engagemens envers moi; & quoique je n'aye pas lieu de m'en défier, je ne veux point laiſſer échapper cette occaſion ſolennelle de vous remettre vos promeſſes ſous les yeux. Je vous prie encore d'envoyer les incluſes à leur adreſſe. Oſant préſumer que, ſans la malheureuſe démarche qui a ſi promptement terminé mes jours, j'aurois été en quelque manière utile à la ſociété, laiſſez-moi, monſieur, la douce idée d'avoir rempli ce de-

voir, en me ragardant comme ayant été un inſtrument entre les mains de la providence, pour rappeler à la vertu un homme qui a reçu les talens que vous avez. Si ce dont je me flatte par rapport à vous, a lieu, j'en concevrai l'eſpérance de vous remercier, dans les bienheureuſes demeures, de tout le bien que vous m'avez fait, & de toutes les peines que vous avez priſes pour moi, comme je vous en rends grâces & vous en remercie à préſent du fond du cœur.

CL. HARLOVE.

A mon cher couſin WILLIAMS MORDEN, *pour lui être remiſe après ma mort.*

MON TRÈS-CHER COUSIN,

L'état où ſuis, me faiſant douter ſi je ſerai capable de recevoir la viſite que vous me faites eſpérer quand vous ſerez de retour à Londres, je profite de l'occaſion, tandis que j'en ai la force, pour vous témoigner la ſincère reconnoiſſance que j'ai des ſervices & des bontés que vous avez eues pour moi depuis mon enfance juſqu'à préſent. Je vous remercie ſur-tout de la généroſité avec laquelle vous venez

de vous employer pour moi auprès de mes parens. Puissent les efforts que vous avez faits pour me rendre leur affection, attirer sur vous les grâces & les bénédictions du ciel !

Mon but principal, en vous écrivant, est de vous demander avec instance, & de la manière la plus solennelle, que lorsque vous apprendrez les particularités de mon histoire, vous étouffiez les désirs de vengeance que le ressentiment pourroit allumer dans votre ame généreuse. Souvenez-vous, mon cher cousin, que la vengeance appartient au seigneur, & qu'il se l'est attribuée : mon espérance est que vous n'empiéterez pas sur ses droits sacrés. D'ailleurs, vous n'êtes point dans le cas de venger mon honneur ; celui qui l'a offensé, a déclaré lui-même, avant d'en être requis, qu'il me rendroit toute la justice que vous l'auriez pu forcer à me rendre si j'avois vécu. De plus, ne vous exposeriez-vous pas à un risque égal à celui que courroit l'offenseur ?

Les duels, monsieur, je n'ai pas besoin de le dire à une personne qui a exercé un emploi public, sont non seulement un attentat contre les droits de la divinité, c'est encore une insulte faite aux magistrats & au gouvernement ; c'est une impiété ; c'est ôter une vie qu'il n'appartient pas à l'épée d'un particulier de prendre

beaucoup plus grande que celle qui résulte de ma mort.

Souvent, monsieur, le plus coupable a vaincu celui qui l'étoit le moins. Le comte de Shrewsbury, sous le règne de Charles II, fut tué par le duc qui avoit eu la bassesse de le déshonorer. Si la providence divine, pour assurer ses prérogatives en danger, avoit établi en général que l'agresseur seroit puni de sa présomption par celui dont il auroit attaqué la vie, quoique celui-ci eût commencé la querelle, auroit-on droit de s'en plaindre ?

Que le ciel soit avec vous, mon cher cousin, dans toutes vos entreprises ! Je le prie encore une fois de répandre sur vous ses bienfaits, à cause de ceux que vous avez répandus sur moi. Vous m'avez donné des marques d'attachement dignes de votre cœur, & auxquelles le mien est sensible plus qu'à toute autre. Vous avez voulu faire la paix entre des parens & une fille qu'ils avoient aimée, entre des oncles & une nièce qui leur avoit été chère. Vous avez tâché de me faire regarder comme une sœur par deux personnes qui m'ont traitée comme si je ne l'étois point. Ces preuves de votre attachement sont infiniment au-dessus de celles qu'une épée ensanglantée pourroit m'en donner.

dans les mêmes dispositions, & avec les mêmes marques de respect, que j'ose vous demander le vôtre, pour tous les chagrins & toutes les peines que je vous ai donnés.

Mon cœur saigne encore depuis cette malheureuse imprudence qui, quoiqu'involontaire, n'a cessé cependant, depuis le moment où je m'y laissai aller, de porter avec elle sa punition, & d'être suivie d'une sincère & véritable repentance.

Quelque douloureuses qu'aient été mes souffrances, dieu, qui en a été le témoin, sait que la plus cruelle & la plus sensible a été de penser au chagrin que mon évasion vous a causé, ainsi qu'à mon père. Je voyois sous quelles fâcheuses apparences cette démarche se présentoit à vos yeux, aux siens, & à ceux de toute ma famille, & je ne fus pas long-tems à la taxer de téméraire, d'indigne de votre fille & de l'éducation que vous lui avez donnée.

Mais j'ose espérer que le ciel m'a pardonné, & qu'à l'instant où vos yeux parcourront ces derniers traits que ma main a tracés pour vous, je jouirai des richesses de sa miséricorde. Consolez-vous, ma chère, ma tendre mère, vous avez atteint la fin principale des soins que vous avez pris de moi; il est vrai que j'y suis arrivée par un chemin qui n'étoit pas celui que vous espériez.

uillé le chagrin que mon erreur vous à causé à tous les deux, être le seul qui vous soit destiné dans ce monde ! Puissiez-vous, madame, vivre long-tems, pour adoucir les peines de mon père & augmenter le sentiment de son bonheur ! Puisse ma sœur, en continuant de remplir ses devoirs, & en les remplissant mieux, s'il est possible, qu'elle n'a fait jusqu'à présent, vous dédommager de ma perte ! & lorsque mon frère où elle se marieront, que ce soit avec tant de satisfaction pour vous & pour mon père, qu'elle efface mon offense dans votre souvenir, & n'y laisse que la mémoire du tems où vous prîtes plaisir en moi. Enfin, qu'une heureuse réunion dans les demeures bâties pour l'éternité, vienne augmenter la félicité sainte de celle que vous n'aurez pas jugée indigne de votre pardon, & qui, purifiée par ses souffrances, espère d'être à jamais l'heureuse,

CL. HARLOVE.



À JAMES HARLOVE fils, écuyer.

MONSIEUR,

Après la démarche imprudente où je fus entraînée, je n'ai vu qu'un tems & qu'une occasion où j'aye pu prétendre à vous regarder comme un frère & comme un ami ; & voici ce tems & cette occasion. C'est en lisant ceci que vous aurez pitié de votre malheureuse sœur ; c'est dans ce moment que vous lui pardonnerez ses fautes réelles & supposées ; c'est à présent que vous prendrez à sa mémoire l'intérêt que vous avez refusé de prendre à sa personne.

Je vous écris, mon frère, en premier lieu, pour vous demander pardon de l'offense que je vous ai faite, & au reste de ma famille, en me soustrayant à la protection paternelle.

La modestie d'une fille devroit prévenir jusqu'au soupçon. Si je ne suis pas arrivée à ce point, j'espère que vous ne me refuserez pas de la pitié, & même quelque chose de plus.

Oh ! si la passion n'eût pas été aveugle ! si des soupçons injurieux & une préoccupation opiniâtre ne se fussent pas opposés à un plus

mûr examen ! si votre cœur sévère & trop dur avoit au moins laissé aux autres la liberté de se livrer à des sentimens plus naturels ! ....

Mais je n'écris pas pour blesser ; j'aimerois mieux que vous me crussiez encore coupable, que de vous charger du poids que ma justification seroit retomber sur vous. Abandonnant donc un sujet auquel je n'avois pas eu dessein de toucher, car je suis au-dessus de l'esprit de récrimination, je veux vous dire, monsieur, que mon second motif, en m'adressant à vous pour la seconde fois d'une manière si solennelle, est de vous prier de mettre des bornes à votre ressentiment, & de ne point exposer une vie si précieuse à vos parens, en voulant me venger du méchant homme qui, par ses bas artifices, a procuré ma ruine.

Seroit-il juste qu'un innocent courût le même danger qu'un coupable, un danger même plus grand ? Car ce malheureux, exercé depuis long-tems dans l'art d'offenser & de soutenir ses offenses, est plus fait que vous aux actes de violence.

Voudriez-vous empiéter sur les droits de celui qui a dit : *A moi appartient la vengeance,* & [illegible] ? Ah ! si vous étiez dans le des-sein ... les conséquences me sont terribles. Pourquoi [illegible] la [illegible] divine le punir

roit-elle pas l'innocent de ſa préſomption, par la main même du coupable armé pour ſe défendre? Cela empêcheroit-il qu'un jour elle ne l'amenât lui-même en jugement pour ſes crimes accumulés ?

Laiſſez donc ce malheureux au glaive du grand juge. Que la faute de votre ſœur meure avec elle; n'en renouvelez pas le ſouvenir en faiſant couler le ſang. La vie la plus longue n'eſt qu'une courte ſcène. Cette tête que de beaux cheveux ombragent aujourd'hui, les verra blanchir, ou les laiſſera tomber inceſſamment, ſi elle ne tombe avant eux. Si le ciel juge à propos de lui diſpenſer des jours pour ſe repentir, pourquoi les lui retrancheriez-vous?

Voyez auſſi, mon frère, quel ſeroit le malheur de ceux qui vous ont donné la vie, ſi le malheureux qui leur a fait perdre leur fille, leur ôtoit encore leur plus chère eſpérance, un fils unique, bien plus important à une famille que pluſieurs filles.

N'ajoutez pas volontairement de nouveaux chagrins à ceux qu'a cauſés la faute de votre ſœur, & ſouvenez-vous que vous l'avez trouvée inexcuſable, quoiqu'elle eût offenſé ſans deſſein. Gardez-vous d'aggraver les ſiens

bien de votre famille & [illegible], qui tous voient votre [illegible], [illegible] de vous en parler ?

Par rapport à moi, mon [illegible] nition est venue à temps, & Dieu [illegible] grâce de faire un bon usage de mes [illegible]. Je me suis [illegible] de me [illegible] vu de quoi cet homme étoit capable. [illegible] détesté cent fois les actions que je [illegible] aimé. J'ai tourné de bonne heure mes [illegible] & mes espérances vers un meilleur [illegible]. [illegible] repentir a été agréable à Dieu [illegible] pensée de ma confiance en lui. [illegible] dans ce moment je viens de commencer une éternité bienheureuse.

Daigne le ciel vous protéger, vous faire jouir d'une santé florissante & de [illegible] que ! Puisse-t-il prolonger votre vie, pour la consolation & le bonheur de vos [illegible] ! Qu'une femme, aussi agréable aux [illegible], qu'elle vous sera chere, vous donne des enfans qui ne trompent pas vos espérances ! [illegible] ait pas de Clarisse parmi eux, qui, au lieu de vous causer de la satisfaction, vous donne de l'amertume ! Que mon exemple leur serve d'avertissement, & leur apprenne de bonne heure que ce monde trompeur est rempli de fausses apparences, & que les maux qu'on y

Norton; mais quoique chacune de ces lettres diffère autant des autres par le contenu que par le ſtyle, cependant, comme elles ſont longues & roulent ſur le même ſujet, on a trouvé plus convenable (ajoute-t-il) *de n'en faire imprimer que les extraits ſuivans.*

La lettre à madame Hervey eſt remplie des mêmes ſentimens de piété qui embelliſſent les précédentes: c'eſt le même eſprit de généroſité qui l'a dictée. Elle ne cherche pas à affliger, elle ne s'applique qu'à conſoler. « J'eſpère, » dit-elle, que le tout-puiſſant a accepté ma » repentance; & ſi je ſuis heureuſe, à quoi » aurois-je pu m'attendre de mieux au bout » de 20, 30, ou 40 ans de ce qu'on nomme » une vie paſſée agréablement? Et qu'eſt-ce » que 20, 30, ou 40 ans, pour mériter qu'on » jette un regard en arrière? & pendant ce » tems-là, combien d'amis aurois-je pu per- » dre? à combien de tentations la proſpérité » n'auroit-elle pas pu m'expoſer? & quelle » apparence qu'au ſein des plaiſirs & de la » diſſipation, j'euſſe eu le courage de conſa- » crer mes derniers jours au recueillement, & » de voir approcher ma fin avec l'entière réſi- » gnation que dieu m'a donnée »?

Elle continue ainſi: « Tels ſont, madame, » les ſujets de conſolation que vous & moi

» O ma chère coufine ! que votre ame tendre & compatiffante foit en garde contre les illufions qui ont été fatales à mon bonheur ici-bas ! l'intérêt que vous avez pris à mes afflictions, a développé chez vous une douceur naturelle qui pourroit vous expofer à des infortunes, fi vous laiffiez à votre cœur trop d'empire fur votre raifon : mais un attachement fcrupuleux & inviolable à vos devoirs envers vos parens, & les préceptes d'une mère auffi prudente que la vôtre, fortifiés par le trifte exemple que je vous ai donné, feront, avec l'aide du tout-puiffant, un rem-
...rt fuffifant autour de vous.

... lettre à mifs Howe eft extrêmement
...e : elle s'adreffe à fon amie d'une manière
...ante.

...éjouiffez-vous de ce que les malheurs
...otre chère Clariffe font finis. Le tems
...preuve & de la tentation, du doute
...incertitude, s'eft écoulé. J'ai heureu-
... échappé aux piéges qu'on m'avoit
... Ne vous affligez pas ; mes infortunes
... de nature à ne pas permettre que je
...'un fort fupportable dans le monde
... quitté ».

...e avec reconnoiffance des bontés &
... madame Howe & de M. Hickman.
... regrets d'avoir occafionné tant

TESTAMENT

DE

CLARISSE HARLOV

Auquel étoit cousu, avec de la soie noire, un pa
qui contenoit le préambule suivant.

A MON EXÉCUTEUR *TESTAMENTAIR*

J'ESPÈRE qu'on m'excusera, si je me
étendue sur divers points importans de ce
rieux & dernier acte de la vie. J'ai si souv
ouï parler de difficultés & de contestati
occasionnées par l'obscurité d'un testame
& je connois tant d'exemples de fami
brouillées pour cette raison, que j'ai p
que, n'y eût-il d'autre considération que
du repos & de la paix des amis qui nous
vivent; cette dernière action de la vie
égard à son but & à ses suites, n'en devoi
être la dernière quant à la manière dont

fait. J'ai cru, au contraire, que ce devoit être le réſultat d'une mûre & tranquille délibération, & l'ouvrage d'un eſprit ſain & d'une mémoire préſente, qui malheureuſement ne ſont guère l'apanage que de la ſanté. De plus, les raiſons qu'un teſtateur donne de ſes volontés, préviennent les ſuppoſitions de démence & les diſputes de mots; ce qui met dans tous leurs droits ceux qu'on vouloit obliger, & les laiſſe tranquilles poſſeſſeurs du bien qu'on avoit eu deſſein de leur laiſſer. Ce ſont-là les raiſons qui m'ont engagée depuis long-tems à mettre ſur le papier les principaux articles de mes dernières diſpoſitions, changeant ou ajoutant ſelon les nouvelles raiſons qui s'offroient; de manière que, quelque ſoudaine qu'eût été ma mort, j'aurois toujours laiſſé après moi un teſtament plus ou moins détaillé. Cependant, comme il a plu à dieu de me donner du tems, & que j'ai enfin joui, par ſa grâce, de quelque repos & d'un heureux calme d'eſprit, j'ai rédigé ces volontés générales, rempli les vides, & achevé mon teſtament dans la forme & teneur ſuivante.

Moi, Clariſſe Harlove, par une ſuite d'étranges & triſtes accidens, logée actuellement dans la paroiſſe de Saint-Paul Covent garden, ayant le parfait & libre uſage de mon jugement & de

ma mémoire, dont fera foi, à ce que j'eſpère, le préſent acte écrit en entier de ma propre main, ce ſecond jour de Septembre de l'année de N. S. (1) je fais & rends notoire ma dernière volonté, comme il ſuit.

En premier lieu, je déſire qu'après mon décès mon corps ſoit gardé pendant trois jours, ou juſqu'à ce qu'on connoiſſe comment mon père veut qu'on en diſpoſe. Cependant, comme la cauſe de ma mort n'eſt pas douteuſe, je ne veux pas qu'il ſoit ouvert, pour quelque raiſon ou prétexte que ce ſoit, & je déſire qu'il n'y ait que des perſonnes de mon ſexe qui y touchent. J'ai toujours ardemment ſouhaité que mon corps fût dépoſé dans le caveau de ma famille avec ceux de mes ancêtres; ſi cela pouvoit s'obtenir, je demanderois qu'il fût placé aux pieds de mon cher & honoré grand-père. Mais comme une malheureuſe démarche a fait penſer que j'étois devenue la honte de mes parens, & qu'en conſéquence on pourroit me refuſer ce dernier honneur, je déſire, en ce cas, d'être enterrée dans le cimetière de la paroiſſe où je mourrai; d'y être portée avec

(1) *L'auteur dit dans une note, que la date de l'année a été laiſſée en blanc par des raiſons particulières, qu'il ne juge pas à propos de communiquer.*

cueil un discours dont je donnerai le sujet à la fin de cet écrit.

Si l'on considère les malheureuses circonstances où je me trouve, l'absence de tous ceux que la nature m'avoit destinés pour amis . . . ., on sera porté à excuser l'étendue que je viens de donner à des choses peu dignes de considération.

Pour passer donc à ce qui fait l'objet de ce testament, voici la disposition que je fais, soit de ce qu'on me trouvera à ma mort, soit de ce qui m'appartient de droit par le testament de mon grand-père, ou en vertu d'un titre valide.

En premier lieu, je donne & lègue à mon très-honoré père, Jacques Harlove, toutes les terres & biens de terre dont le susdit testament m'a mise en possession; ainsi, mon frère & ma sœur, à qui j'eus autrefois l'idée de les laisser, les verront naturellement passer entre leurs mains, s'ils survivent à mon père, ou les devront à ses bontés, en cas qu'il juge à propos de les en avantager par contrat de mariage, ou autrement, selon que les circonstances le rendront convenable, ou que l'un & l'autre le mériteront, en continuant de remplir leurs devoirs envers leurs parens.

Je lègue aussi à mon père la maison de feu

mon grand-père, appelée *le bosquet*, & qu'il nommoit *ma laiterie*, par affection pour moi, & pour témoigner combien il approuvoit la manière dont j'y employois mon tems. Je donne & lègue à mon père ladite maison avec les meubles, dans l'état où cela se trouve à présent: j'en excepte pourtant les peintures & un coffre-fort rempli de vieille vaisselle d'argent. Je prie aussi mon père d'accorder à ma chère madame Norton la faveur d'y passer le reste de ses jours, dans les appartemens qui y sont distingués par le nom d'*appartemens de la gouvernante*, & de lui laisser la jouissance des meubles simples, mais fort propres, avec lesquels mon grand-père, qui se plaisoit à m'appeler sa gouvernante, me les fit garnir, afin que je les occupasse en cette qualité, comme je fis jusqu'à la fin de sa vie. J'entends que les offices aillent aussi avec les susdits appartemens; & j'insiste d'autant plus sur ce que mon père ne me refuse pas la grâce que je lui demande, qu'une fois je m'étois flattée de passer avec madame Norton des jours plus heureux dans cette maison, & que je ne doute pas que sa sage économie n'y rende son séjour aussi profitable à mon père, que convenable à elle-même.

Mais pour ce qui est des rentes accumulées, & de tout le produit net des fonds qui dé-

pendent de la maiſon dont je viens de parler, je me flatte que les diverſes branches de ma famille étant toutes riches, on ne trouvera pas mauvais que j'en diſpoſe ſelon que j'y ſerai déterminée par les ſentimens d'amour & de reconnoiſſance que j'ai étendus à diverſes perſonnes hors de ma parenté. J'eſpère même qu'on ne verra pas de mauvais œil, que, pour en faire le même uſage, j'ajoute à ces ſommes, quelque conſidérables qu'elles ſoient, la moitié de l'argent comptant qu'on trouva à mon grand-père lorſqu'il mourut, & qui, ſuivant ſa volonté, fut partagé également entre ma ſœur & moi, pour le mettre chacune à notre uſage particulier. Ma moitié de cet argent alloit à neuf cent ſoixante & dix livres, que je remis à mon père avec le reſte de mes biens, pour convaincre mon frère & ma ſœur que je n'en voulois pas faire un moyen d'indépendance. Mais avant de paſſer aux diſpoſitions que je viens d'annoncer, j'ordonne expreſſément qu'on ait à recevoir, ſans contradiction & ſans aucune manière de queſtion, le compte que mon père voudra bien rendre des ſommes & produit que j'ai ſpécifiés dans cet article, voulant que mon exécuteur teſtamentaire & tous autres tiennent ce compte pour bon & vérifié, dans l'état où il plaira à mon père de le remettre à mon

cousin Morden, ou à telle autre personne de son choix.

Il fut un tems où mon père m'assignoit la même pension qu'à ma sœur pour mes habits & autres dépenses nécessaires. L'amour qu'il me portoit alors lui faisoit souvent répéter qu'il ne déduiroit point cet argent des biens ou du produit des biens que m'avoit laissés mon grand-père. Mais craignant que ma malheureuse aventure n'ait été traitée de mortelle offense contre sa personne, j'ai lieu de présumer qu'on s'attendra à ce qu'il se rembourse de ses avances. C'est pourquoi je veux qu'il ait plein pouvoir de se satisfaire sur toutes les sommes & pensions que j'ai reçues de lui après le décès de mon grand-père; ordonnant que, sur cet article comme sur le précédent, chacun ait à s'en rapporter, sans examen, purement & simplement aux comptes que rendra mon père. Je me contenterai de stipuler que ce que je laissé dans mon secrétaire, soit employé à acquitter une partie des déboursés qu'il a faits en ma faveur.

Mon grand-père, qui ne mettoit point de bornes à son affection & à ses bontés pour moi, me légua toutes les peintures de famille qui étoient dans la maison où il a fini ses jours; ce sont des pièces intéressantes, & parmi les-

Hervey, fille de ma tante Hervey, ma montre & tout ce qui en dépend. Je lui donne aussi mes plus belles coiffures en dentelle de Maline & de Bruxelles; j'y joins ma robe & ma jupe avec des fleurs en argent brodées de ma main; n'ayant achevé cet habit que quelques jours avant d'être enfermée dans ma chambre, je ne l'ai jamais porté.

Je lui donne encore mon clavecin, les orgues qui sont dans mon cabinet, & tous mes livres de musique.

Comme ma sœur a une fort jolie bibliothèque, & que ma chère miss Howe a celle de son père & la sienne propre, je donne à madite cousine Hervey tous mes livres, avec les tablettes où ils sont rangés. Quand le tems aura tempéré sa douleur, & l'aura changée en un tendre souvenir, plus sensible par sa douceur que par son amertume, je crois que mes livres, assez heureusement choisis pour composer la bibliothèque d'une femme, lui feront plaisir, & que l'idée qu'ils m'ont appartenu, les diverses remarques de ma main qu'elle y trouvera, & quelques notes excellentes du docteur Lewen, les lui rendront plus précieux.

Si je ne vis pas assez pour voir mon cousin Williams Morden, je lui présente ici mes très-humbles remercîmens, & les sentimens de re-

connoiſſance dont je ſuis pénétrée pour toutes les bontés qu'il a eues pour moi. Je le remercie en particulier des efforts qu'il a faits pour me réconcilier avec mes autres amis, dans un tems où je doutois ſi lui-même voudroit me pardonner. Comme il eſt dans une ſituation brillante, je le prierai ſeulement d'accepter deux ou trois bagatelles, en mémoire d'une parente qui eut autant de reſpect pour lui, qu'il avoit d'affection pour elle. Je lui donne cette broderie en fleurs que mon oncle Robert ſon père déſiroit fort d'emporter avec lui quand il quitta l'Angleterre pour voyager. Je le prie d'accepter mon portrait en miniature, monté en or, & tiré par le maître italien qui ſuivit ſon père à ſon retour dans ſa patrie: il m'en fit préſent, pour le donner, diſoit-il, à celui pour qui je me ſentirois un jour le plus d'inclination. Je lui donne auſſi ma bague de diamans, montée en roſe: comme je la tiens de ſon père, cette conſidération la lui rendra plus précieuſe.

Je prie humblement madame Annabelle Howe, mère de ma chère miſs Howe, de ne pas refuſer mes remercîmens des bontés qu'elle m'a témoignées quand j'ai été paſſer quelque tems avec ſa chère fille, & d'accepter une bague de vingt-cinq guinées.

J'ai excepté, des peintures de famille, mon

portrait de grandeur naturelle, qui est dans le cabinet de feu mon grand-père. . . . J'avois quatorze ans lorsqu'il fut tiré; ce fut le tems où ma chère miss Howe & moi commençâmes à nous connoître, à nous distinguer, à nous aimer l'une l'autre . . . . je ne puis exprimer avec quelle tendresse. Je lui donne ce portrait, pour la faire souvenir que mon inclination en avoit fait ma sœur, & que rien n'effacera de mon cœur les preuves d'amitié que j'ai reçues d'elle, soit dans ma prospérité, soit dans mon adversité, lorsque personne ne vouloit me donner de consolation. J'emporte avec moi la douce persuasion qu'elle m'a tant aimée, que notre amour ne peut être surpassé que par celui qui nous unira dans cet état de perfection où j'espère qu'il fera une partie de ma félicité durant l'éternité.

Je lègue encore à ma chère amie ma plus belle bague de brillans, qui est avec d'autres joyaux dans le tiroir secret de mon bureau. Je lui donne toutes mes broderies à l'aiguille, celles qui sont achevées, & celles qui ne sont que montées; j'en excepte uniquement celle en fleurs, dont j'ai déjà disposé en faveur de mon cousin Morden.

J'ai appris que mes parens avoient ôté ces différentes broderies des appartemens où elles

étoient, & je ne crois pas qu'ils aient grande inclination à les y replacer : cependant, si ma mère juge à propos de s'en réserver quelqu'une, comme il n'est pas impossible que le tems ne lui en rende la vue moins insupportable, j'excepte du legs universel que je viens d'en faire, la pièce qu'elle daignera choisir; & je prie mon exécuteur testamentaire de la lui présenter : entendu pourtant que son choix ne pourra tomber sur la pièce qu'on nomme pièce principale, laquelle a été l'objet d'une première exception.

Si ma mère ne juge pas à propos de prendre pour elle mon portrait de grandeur naturelle, dans le goût de Vandyk, je le donne à ma tante Hervey. C'est le même qui étoit précédemment dans ce qu'on me donnoit la permission d'appeler mon parloir.

Je lègue au digne Charles Hickman le portrait en miniature de la femme qu'il aime le mieux; je le portois constamment avec moi, & jamais l'image de celle qu'il représente ne sortira de mon cœur. C'est, après la main de l'original, le plus beau présent qu'on puisse lui faire. « Ma chère miss Howe, ne lui faites pas » attendre ce bonheur plus long-tems : vous » ignorez tout le prix de la vertu chez les » hommes, & combien une ame comme la

honorée, les souhaits généreux qu'elles ont faits en ma faveur, & l'offre plus généreuse encore de me faire une pension annuelle considérable, lorsqu'elles ont craint que je ne fusse absolument dénuée de semblables secours.

Je donne vingt guinées pour une bague au révérend docteur Artur Lewin, dont les leçons & instructions m'ont été également utiles & agréables. Que s'il plaisoit à dieu de le retirer à lui avant qu'il reçût de moi cette petite marque d'attention, je veux que sa fille en ait l'émolument.

Par reconnoissance pour les services que m'ont rendus les domestiques de madame & de miss Howe, pendant les divers séjours que j'ai faits chez leurs maîtres, je lègue trente guinées, pour leur être partagées au gré & selon la discrétion de leur jeune maîtresse.

Je donne cinq guinées pour une bague à chacune de mes chères compagnes miss Biddy Loyd, miss Fanny Alston, miss Rachel Biddulph, miss Cartwright Campbelle.

Je donne & lègue à Hannah Burton, ci-devant ma femme de chambre (sage & fidelle domestique, qui m'aimoit, respectoit ma mère, avoit les égards dus à ma sœur, & ne songea jamais à faire rien d'indigne d'un honnête caractère), cinquante livres, payables un mois

après ma mort, parce que sa santé est fort altérée : & si l'état fâcheux dans lequel elle se trouve continue, je la recommande à madame Norton, pour être assistée du fonds que je destine au pauvres, & dont je parlerai dans la suite.

Je donne au cocher, au palfrenier, & aux cinq filles du château d'Harlove, chacune dix livres ; j'en donne cinq à leur aide.

Je lègue dix livres à Betty Barnes, femme de chambre de ma sœur, afin de montrer que je n'ai aucun ressentiment de ses procédés, que j'attribue moins à mauvaise volonté de sa part, qu'à une insolence occasionnée par sa charge auprès de moi, & à un fond de pétulence & d'indiscrétion.

Je prie madame Norton d'accepter, à la réserve de mon linge, toutes les hardes dont je n'ai pas été obligée de me défaire, ou dont je n'ai pas disposé de quelque autre manière.

Je lègue, par égale part & portion, tout mon linge, & les dentelles que je n'ai pas vendues à madame Lovick, de qui j'ai reçu de grandes civilités, & qui a eu pour moi les bontés d'une mère ; & à madame Smith, avec [illegible] je loge, & qui m'a rendu aussi toutes sortes [illegible] offices. Si le partage, qui se fera à leur [illegible] occasionnoit quelque difficulté, le

tout devroit être vendu, & le produit partagé entre elles également.

Je lègue encore à chacune de ces deux méritantes & dignes femmes, la somme de vingt guinées, comme une marque ultérieure de ma reconnoissance & de ma sensibilité, pour la tendre part & le généreux intérêt qu'elles ont pris à moi.

Je donne dix guinées à monsieur Smith, mari de ladite dame Smith, en reconnoissance des civilités & bons procédés qu'il a eus pour moi.

Catherine, servante de madame Smith, que j'ai souvent employée, n'ayant pas de domestique à mon service, recevra cinq guinées pour les obligations que je lui ai; & de plus, dix guinées, au lieu d'une robe & de quelque linge que j'avois pensé à lui donner: elle pourra s'acheter de cet argent quelque chose de plus conforme à son goût & à son état.

L'emploi de garde, auprès d'un malade, exige beaucoup de soins; il est triste à proportion de la sensibilité de la personne qui le remplit; il demande des veilles pénibles, & devient presque insupportable quand le patient approche de sa fin: ces considérations, qu'on ne fait pas assez souvent, m'ont engagée à donner à mon honnête & soigneuse garde, la

le monde à la paix, afin de prévenir toutes ultérieures voies de fait de la part de son ami, ou contre son ami. Je le conjure de rechercher, dans cette vue, l'amitié de mon cousin Morden, qui, quand il saura que c'est une grâce que je lui demande au lit de mort, voudra bien, j'espère, aider M. Belford de ses conseils & de ses soins, & même ne refusera pas d'intervenir auprès de mes parens, d'adoucir leurs esprits, & de les amener au point de condescendance que je désire, si le cas arrivoit que quelqu'un des points de ce testament fût contesté. Sur-tout, je demande instamment de M. Belford, qu'il n'extorque point de mes parens leur consentement à l'exécution de mes volontés, soit en se prévalant de la loi, soit par aucune autre sorte de contrainte de fait ou de droit : & si mes parens ne jugent pas à propos de remplir quelques-unes de mes dispositions, relatives uniquement à l'intérieur de ma famille, je les abandonne absolument à mondit cousin Morden, & à monsieur ford, pour y faire tels changemens qu'il plaira, ou les annuller entièrement, selon ils en conviendront ensemble : mais s'ils nt d'avis différent, ils choisiroient co nent un tiers, à l'opinion de qui s'en ter.

Sollicitée par miſs Howe & ſa mère de recueillir les particularités de ma malheureuſe hiſtoire, je leur fis eſpérer que je le ferois, afin de mettre au jour mon innocence. Quelle douleur n'aurois-je point de manquer, comme je le fais, du tems néceſſaire pour une tâche ſi laborieuſe & ſi pénible, ſi je ne voyois, par divers extraits des lettres de monſieur Lovelace, que je puis m'en repoſer ſur la juſtice qui m'y eſt rendue ? De plus, monſieur Belford, qui m'a communiqué ces extraits, s'eſt engagé à contribuer de tout ſon pouvoir à une compilation de tous les originaux qui peuvent ſervir à mon hiſtoire, ſur quoi je me ſuis plus amplement expliquée avec lui. Après qu'il aura fait cette collection, je ſouhaiterois qu'il en fît prendre deux copies, l'une pour miſs Howe, l'autre pour lui; & que ſi on la lui demandoit, il fît part de la ſienne à ma tante Hervey, qui pourroit la communiquer à ceux de mes parens qui déſireroient la lire pour leur propre ſatisfaction. Je laiſſe cependant à la prudence de monſieur Belford, d'impoſer ſur ce ſujet telles conditions qu'il lui plaira, afin de mettre ſon honneur à couvert, & pourvoir à la ſûreté des perſonnes impliquées.

Je lègue à mondit exécuteur teſtamentaire la ſomme de cent guinées, comme une légère

grand-père, la moitié de l'argent comptant qu'on lui trouva lorſqu'il mourut, & les effets que j'approprierai ci-après à cet emploi, le reſte de ces trois différens articles ſoit appliqué à augmenter la ſomme dont j'avois fait madame Norton dépoſitaire : & en cas qu'elle meure, ou que la diſtribution de ces aumônes lui devienne onéreuſe, je prie inſtamment ma chère miſs Howe de s'en charger, & de transférer à ſa mort la diſpoſition de ce qui pourra reſter aux perſonnes qu'il lui plaira choiſir, & avec les limitations, reſtrictions & directions qu'elle croira les plus propres à remplir le but que je me propoſe. Mais tant que l'adminiſtration du tout, ou des parties, dépendra d'elle ou de madame Norton, je l'abandonne abſolument à leur prudence, ſans qu'elles aient à en rendre compte à perſonne.

Quoique madame Norton connoiſſe parfaitement ma manière de penſer à cet égard, il eſt peut-être à propos de ne pas paſſer ſous ſilence, dans ce ſérieux & dernier acte de ma vie, que mon intention eſt que le ſuſdit fonds, rente ou partie du capital, s'il le faut, ſoit appliqué, ou à ſoulager, ſelon l'occaſion, les pauvres honnêtes & laborieux, lorſque la maladie, des pertes imprévues & autres accidens les empêchent de ſuivre leur travail, ou à

» tune, nul ne compte sur son bonheur ; ce
» n'est que vanité, & la catastrophe est à sa
» porte. Le jour de sa calamité devancera le
» terme qui lui étoit fixé. Il sera comme une
» vigne dont les raisins coulent avant la ma-
» turité, & comme un olivier qui laisse tom-
« ber sa fleur. Job. XV, 31, 32, 33 ».

Mais si je suis enterrée en cette ville, qu'on dise simplement sur mon corps le service ordinaire pour les morts.

Que si l'on permet que mon corps soit porté au château d'Harlove, je donne dix livres aux diacres, pour les distribuer aux pauvres de la paroisse qui en dépend, quinze jours après mon enterrement.

Si j'ai omis quelque formalité nécessaire dans le présent testament ; si quelque chose y paroît équivoque ou contradictoire, comme il est possible, vu mon inexpérience dans ces sortes de matières, & le mauvais état de ma santé..., je suis fort mal & fort foible, ayant toujours renvoyé de mettre à cet écrit la dernière main, dans l'attente d'un dernier pardon de mes parens, auquel je me proposois de répondre par des expressions convenables de tendresse & d'attachement, & par une détermination satisfaisante de quelques endroits de mon testament, que j'avois différé de remplir

jusqu'à la dernière extrémité, me flattant toujours de pouvoir le faire plus selon mon cœur, qu'il ne m'a été possible.... si, dis-je, il se trouve dans le présent testament de semblables omissions & imperfections, je souhaiterois que mon cousin Morden voulût bien les prendre en considération conjointement avec monsieur Belford, & les comparer à ce que j'ai écrit plus au long ; & si après cela il leur reste quelque doute, je voudrois qu'ils s'adressassent à miss Howe, qui connoît mon cœur tout entier. L'explication de ces trois personnes unanimes sera tenue pour vraie & valable, ainsi que je la déclare vraie & valable, lui donnant même force & valeur que si je l'eusse écrite, ou dictée moi-même.

Maintenant, mon bienheureux rédempteur, j'embrasse d'une foi vive ta mort & tes souffrances, espérant que ton sang précieux me lavera de tous mes péchés. Je trouvois mes épreuves grandes ; mais elles me semblent légères quand je considère l'espérance à laquelle j'ai été appelée ; & le poids éternel de la gloire excellente qui les couronnera dans le ciel.

CLARISSE HARLOVE.

Signé, scellé, publié & déclaré, le jour & l'année ci-dessus, par ladite Clarisse Harlove,





